This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STORAGE
E1e5

B 474645

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BX
5131
.M5

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE

CRISE RELIGIEUSE EN ANGLETERRE

Digitized by Google

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

UNE

CRISE RELIGIEUSE

EN ANGLETERRE

(ESSAYS AND REVIEWS)

PAR

L'ABBÉ MEIGNAN, Guillaume René, cardinal

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PARIS

CHARLES DOUNIOL
LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON

J. B. MALÉ
LIBRAIRE-ÉDITEUR
100, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

1861

Digitized by Google

Digitized by Google

Vignaud
1-10-30

UNE

CRISE RELIGIEUSE

EN ANGLETERRE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

INTRODUCTION

Tandis que la protestante Angleterre suit en Italie, avec des yeux réjouis, les progrès des attaques dirigées contre le pouvoir temporel du saint-siége, des symptômes menaçants, des signes de caducité et de ruine, se produisent au sein de son Église nationale. N'étaient la gravité des circonstances et les conséquences que le fait, considéré dans sa cause, entraîne pour nous catholiques, nous n'aurions point de raison de nous affliger beaucoup. Nous donnerions sans embarras à l'opulent dignitaire de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande un avis charitable : « Milord, dirions-nous, qui regardez avec tant de bonheur, de votre fenêtre, battre le voisin que vous n'aimez pas, prenez donc garde : votre maison brûle ! » Nous dirions avec quelque satisfaction, assis sur la terre ferme du catholicisme : « C'est le protestantisme qui sombre ! » Interrogeant son principe, le libre examen affranchi du respect de la tradition et de l'autorité de l'Église, nous verrions sans étonnement l'accomplissement des solennelles prophéties de Bossuet, qui, en plein dix-septième siècle, avait prédit les conséquences historiques de la réforme. Le rejet d'un seul livre de la Bible devait entraîner celui de tous les autres : en niant l'autorité de l'Église romaine, on ne pouvait accepter longtemps l'autorité d'une Église

[1] *Essays and Reviews*, 1861.

Digitized by Google

nationale ; en introduisant le doute sur un seul article de la foi, on les ébranlait tous.

Mais, nous l'avouons sans détour, nous répugnons à prendre des airs de satisfaction et de triomphe. Sans être inquiet sur les destinées immortelles de l'Église, nous ne voyons point sans tristesse mettre en question, aujourd'hui, d'un bout à l'autre de l'Europe, les principes et les faits sur lesquels repose le christianisme tout entier. Car il ne s'agit point en Angleterre d'une querelle entre la *haute* et la *basse* Église. Ce ne sont point les *orthodoxes* qui reprochent aux *non-conformistes* les conséquences ridicules qu'entraîne la doctrine de l'inspiration privée dans l'interprétation des Écritures ; ni les *méthodistes* qui raillent les airs d'autorité et la mission prétendue apostolique de l'épiscopat anglican. Non, la question est placée plus haut. Elle touche tous les chrétiens. Le christianisme est-il ou non un fait surnaturel? Voilà la grande cause introduite de nouveau en Angleterre, aussi bien qu'en Allemagne, en Italie aussi bien qu'en France, devant une société déjà matérialiste dans ses mœurs, incertaine dans sa foi religieuse, enivrée du progrès de sa science, rêvant des destinées nouvelles et chimériques. Selon nous, depuis son établissement, le christianisme n'a point traversé de crise aussi terrible que celle qui marquera la fin du dix-neuvième siècle. Le dirons-nous? Ce n'est point, si critique qu'elle soit, la situation du chef de l'Église, mal défendu par ses sujets, menacé par son voisin dans la garantie séculaire de son indépendance, protégé par des amis incertains dont la retraite serait fatale, et dont le séjour, sans cesse remis en question, laisse planer sur une situation, déjà pénible, les menaces de l'avenir ; ce n'est pas même la perspective d'une persécution de plus dans les annales de l'Église ; non, ce n'est point tout cela qui nous inquiète davantage et remplit notre âme des plus amères et des plus légitimes anxiétés : ce sont les symptômes presque universels de l'affaiblissement de la foi chrétienne, moins encore dans le peuple que dans le monde des sciences et des lettres, minorité si l'on veut, mais minorité qui, à la longue, détermine les opinions de la foule ignorante. Les violences exercées contre les droits temporels du saint-siége ne sont en réalité qu'un des symptômes de la marche progressive de l'incrédulité.

Sans doute, le dix-huitième siècle a agité le problème redoutable de la divinité du christianisme qu'une foi héréditaire de dix-sept cents ans avait résolu, et le dix-huitième siècle n'a pu faire accepter ses solutions passionnées. Mais il faut s'aveugler ou rester ignorant de ce qui se passe autour de soi, dans la région des idées, pour méconnaître que l'attaque est reprise aujourd'hui dans des conditions différentes et avec des armes plus puissantes.

Digitized by Google

Avant l'ère moderne, l'Église avait deux ennemis principaux devant elle : la superstition idolâtrique et l'hérésie. Le paganisme, presque entièrement extirpé de l'Amérique, a fui devant les pas des missionnaires, jusque dans l'extrême Orient et dans les sables brûlants de l'Afrique; quant à l'hérésie, elle s'agite impuissante, et, semblable aux grands fléaux morbides à leur déclin, elle semble avoir perdu sa force contagieuse. Il n'en est pas ainsi de l'incrédulité. Elle subsiste dans toute sa puissance et sa force expansive. C'est un volcan qui s'est ouvert sous nos pieds. Le dix-septième siècle a pressenti l'irruption qui a désolé le dix-huitième. Pascal éprouvait un indéfinissable malaise et je ne sais quelle vague terreur qui se traduit dans l'inquiétude fébrile de ses écrits. Ce génie ardent et divinateur s'élançait bien au delà de l'horizon de son siècle. Il se posait des problèmes qui étonnaient ses contemporains; il répondait à des appréhensions que personne n'avait ressenties. Bossuet entendit le *bruit sourd* de l'incrédulité souterraine. Fénelon en fut effrayé; et, avant que le mal se fût manifestement révélé, il trouva opportun d'écrire son *Traité de l'existence de Dieu*. Enfin, au dix-huitième siècle, la terre trembla, le volcan s'ouvrit un large cratère, la lave de l'irréligion se répandit comme un torrent, engloutissant en France nos institutions catholiques. Aujourd'hui, le même abîme, cet Etna du monde moral, dont les grondements n'avaient jamais complétement cessé, nous menace d'une nouvelle irruption.

L'Angleterre, qui avait nourri, au dix-huitième siècle, les déistes et les athées dont Voltaire et les encyclopédistes furent en Europe les bruyants échos, semblait, depuis les malheurs de notre première Révolution, malheurs qu'elle avait d'abord déchaînés et ensuite impuissamment combattus, rougir de son rôle antichrétien pendant le règne politiquement heureux, moralement désastreux, du roi Georges II. Depuis longtemps elle donnait en Europe l'exemple du respect pour le christianisme, et d'une réserve honorable dans les discussions religieuses. Ces belles apparences, où se complaisait l'orgueil britannique, étaient trompeuses. L'Angleterre se préparait à reprendre son ancien rôle. Ce ne sont point, sans doute, les idées de Hume, de Bolingbroke, de Collins, que prétendent exhumer les théologiens d'Oxford et de Cambridge; mais ils ne travaillent pas moins, quoique par d'autres systèmes, à renverser le christianisme.

Nous étions accoutumés, depuis soixante ans, à tourner nos regards vers l'Allemagne, pour y suivre les phases du combat de l'incrédulité contre la foi : peut-être faudra-t-il regarder désormais au delà de la Manche pour y suivre les péripéties de la même lutte devenue bien plus dangereuse. Les Allemands, avec leur science pesante, avec leur érudition insupportable à notre ignorance, avec leur génie à la fois

Digitized by Google

téméraire et métaphysique, fatiguent l'attention des rares Français qui abordent la lecture de leurs livres obscurs et indigestes. Mais voici que les Anglais prêtent au rationalisme allemand la mesure, la clarté, l'originalité, et parfois l'humeur heureuse de leur génie.

On conçoit le danger que créent chez nous ces qualités des nouveaux combattants : c'est le génie du rationalisme allemand doublé du génie anglais.

Il faut d'autant plus y prendre garde qu'il a existé, entre l'Angleterre et la France, à toutes les époques, quelque similitude de penser et de sentir en matière de religion. La différence des symboles, la rivalité des nations, n'y mettent pas un obstacle aussi grand qu'on pourrait le croire. L'histoire le constate. Quand l'Angleterre s'affranchissait de l'autorité du souverain pontife, la France cherchait à la resserrer dans les limites du gallicanisme. Les déistes français copiaient, ou du moins adoptaient les idées des déistes anglais, pendant que les théologiens catholiques de notre pays reproduisaient les travaux des ministres anglicans. Paley et Lardner ont eu autant de succès en France qu'en Angleterre. En lisant les écrits apologétiques du cardinal de la Luzerne et de Duvoisin, on retrouve à chaque page les idées et les arguments des apologistes anglais. Chose singulière! l'influence des Paley, des Lardner, des Norton, a duré plus longtemps chez nous que dans leur patrie. Ces savants estimables ont perdu depuis longtemps déjà leur prestige dans les universités d'Angleterre ; et on dirait que nous ne nous en sommes pas aperçus en France. Naguère, en 1858, un membre de l'Institut, M. Vallon, a publié un livre, *De la croyance aux Évangiles*, basé presque tout entier sur les œuvres de Lardner et de Paley. Le mouvement remarquable qui, depuis 1830, entraîne la France religieuse vers le moyen âge, devenu chez nous l'idéal du catholicisme, ne s'est pas moins fait sentir en Angleterre et particulièrement dans l'université d'Oxford. Si l'on excepte le point de la souveraineté spirituelle et temporelle du pape, les différences pour le reste sont moins grandes qu'on ne le supposerait. L'apparition des *Tracts for the time* fut pour le protestantisme un événement correspondant exactement à l'apparition des thèses liturgiques du R. P. dom Guéranger, et des théories, nouvelles en France, du journal l'*Univers*. En regard des ultramontains de notre pays, se dressent les puséystes d'Oxford ; et plusieurs de ceux-ci ont passé dans les rangs de ceux-là. Cette correspondance d'idées est moins l'effet de la volonté et de l'imitation que celui de la sympathie secrète des intelligences, et le résultat d'une situation donnée.

L'apparition du rationalisme anglais a donc son importance réelle, même pour la France catholique. S'il ne constitue pas un danger pour

Digitized by Google

notre clergé, bien plus occupé, en général, de son saint ministère et des événements, que du mouvement des idées, il peut devenir un écueil pour la foi des intelligences actives et curieuses.

II

LES SEPT ÉCRIVAINS DES ESSAIS ET REVUES.

Un livre qui ne présente absolument rien de remarquable pour la forme, publié sous le titre insignifiant d'*Essais et Revues*, a été mis en circulation, vers le milieu de l'année dernière, en Angleterre, et ce livre, très-éloigné de prétendre au bruit, encore moins à un scandale, qui aurait aisément pu devenir compromettant pour ceux qui l'auraient causé, préoccupe aujourd'hui la presse anglaise, pour ainsi dire autant que les événements politiques du moment. Sept écrivains, tous ecclésiastiques, excepté un, y ont inséré, sans concert, assure-t-on, des travaux qui résument l'esprit de leurs leçons dans les universités, ou de leurs sermons dans les temples. Cet écrit, d'une composition lâche, plein de répétitions et de longueurs, a néanmoins été lu de presque tout le monde en Angleterre ; on assure qu'il est parvenu aujourd'hui à sa dixième édition. Tous les journaux anglais, toutes les revues hebdomadaires ou mensuelles, en ont fait l'objet de longs articles. Tous les partis se sont émus. Le haut clergé lui a infligé une censure dont l'impuissance se trahit par le caractère individuel qu'elle revêt. Le chef de l'université d'Oxford, à laquelle plusieurs des auteurs des *Essais et Revues* appartiennent, a reculé devant des mesures officielles. L'épiscopat anglican, en présence de la popularité de l'ouvrage, appuyé par la jeunesse des universités et par d'autres suffrages plus significatifs et plus élevés, n'ose tenter une mesure semblable à la double *convocation* qui, en 1836, condamna le docteur Hampden accusé de sabellianisme, et le dégrada, et qui, en 1844, frappa M. Ward, accusé d'enseigner une doctrine *trop romaine*[1].

[1] Au mois de décembre 1860, professeurs et laïques, réunis à Oxford dans le but de procéder à l'élection d'un professeur de sanscrit, organisèrent une attaque contre cet ouvrage, qui n'était encore qu'à sa deuxième édition, tirée à un très-petit nombre d'exemplaires. Bientôt après parut dans le *Quarterly Review* un article d'une violence extrême, non-seulement contre ce livre, mais contre les auteurs, les sommant de sortir de l'Église. On vit alors des réunions du clergé, dénonçant ce travail, que plusieurs de ses membres n'avaient pas lu; les prédicateurs tonnant du haut de leurs chaires contre ces « athées; » des écrits de tout genre leur reprochant ce qu'ils avaient dit et ce qu'on les soupçonnait de croire, si bien qu'à la fin on tint pour avéré que les ministres de l'Église anglicane ne voyaient dans la Bible qu'une fable,

Digitized by Google

Cependant les *Essais et Revues* attaquent presque par tous les points la doctrine officielle des trente-neuf articles, ruinent la foi à la doctrine de Jésus-Christ et aux miracles, à l'inspiration de l'Écriture, en un mot celle que l'on était accoutumé de supposer aux dix-neuf vingtièmes des chrétiens en Angleterre.

Ce qui ajoute à l'importance de l'événement, que plusieurs revues comparent à une révolution religieuse, c'est l'importance des fonctions exercées par les auteurs des *Essays*. Signataires des trente-neuf articles, ils occupent presque tous les plus hautes fonctions du clergé actif et enseignant.

Le Dr Temple, dont le travail sert comme d'introduction au livre, est le chapelain ordinaire de la reine et maître en chef de l'école royale de Rugby. Il a été régent au collége de Baillol, aujourd'hui le plus célèbre collége d'Oxford; et ensuite il a rempli les fonctions de principal de l'institution préparatoire de l'État à Kneller-Hall. Il est le successeur immédiat de l'évêque actuel de Londres, dans la direction de l'école de Rugby, qu'il dirige aujourd'hui avec un grand éclat.

Le Dr Rowland, auteur connu du livre intitulé la *Piété raisonnable* (*Rational Godliness*), est vice-principal d'un collége où le clergé welche est préparé à recevoir l'ordination.

M. Baden Powel, décédé depuis peu professeur à Oxford, est l'auteur de deux ouvrages, sous forme de leçons, d'où le surnaturel de l'Ancien et du Nouveau Testament est complétement éliminé.

M. Wilson, en dernier lieu *fellow* du collége Saint-Jean, à Oxford, émut grandement, il y a quelques années, l'université par la hardiesse de ses doctrines.

qu'une imposture dans le christianisme, et allaient jusqu'à nier l'existence de Dieu.

Jusque-là, universitaires et prélats, à peu d'exceptions près, s'étaient tenus à l'écart; mais au mois de janvier 1861 parut une lettre, écrite on ne sait par qui et livrée à la publicité on ne sait comment, qui était censée reproduire l'opinion de tout le banc des évêques; bien que deux d'entre eux eussent écrit dans le sens des auteurs incriminés, qu'un troisième ignorât l'existence du document, et que deux autres exceptassent du blâme trois des cinq auteurs qui étaient seuls en cause.

La convocation d'Oxford, qui, à la demande de quelques membres trop zélés, se réunit quinze jours après pour porter un jugement sur l'ouvrage, montra plus de modération. Plusieurs des membres ne s'y rendirent pas. Plusieurs étaient d'avis qu'on passât outre; un seul parla, le vice-chancelier, et ce fut pour protester contre l'inconvenance et l'inopportunité de cette regrettable mesure. La majorité ne condamna pas moins le livre, tout en déclarant qu'elle ne l'avait pas lu.

Encouragé par cette décision, le clergé envoya une protestation au primat. Malgré des efforts de tout genre, cette protestation ne put réunir que la moitié des signatures des vingt mille ministres de l'Église, cinq parmi les trente doyens, trois parmi les hauts dignitaires de l'université, un nombre égal parmi les douze professeurs de théologie, à peine quelques-unes dans l'état-major du corps enseignant.

Cette démarche n'a eu jusqu'à présent aucun résultat définitif.

(*Revue germanique*, mai 1861.)

Digitized by Google

M. Goodwin, le seul des sept auteurs qui ne soit pas membre du clergé, est un membre distingué de l'université de Cambridge.

Les deux derniers ont été régents de l'université d'Oxford. M. Pattison, élu dernièrement recteur de Lincoln, comptait, avant de passer dans le camp rationaliste d'Oxford, parmi les rédacteurs de la *Vie des Saints*, publiée par le Dr Newman.

M. Jowett, le dernier et le plus remarquable, est placé à la tête des professeurs éminents qui ont fait de Baillol le premier collége incontestablement d'Oxford. La générosité de son caractère, son dévouement à ses fonctions, ses talents, lui ont concilié le respect de tous, et même la chaude affection du grand nombre de ceux qui ont été en relation personnelle avec lui. Ses commentaires sur les Épîtres de saint Paul ont acquis une grande notoriété en Angleterre.

Tels sont les auteurs qui ont entrepris de faire servir une science incontestée au renversement de toute religion révélée.

Il importe de prendre en considération le rang, le caractère et les fonctions des écrivains des *Essays and Reviews*, pour se rendre compte de l'impression profonde produite par ce livre, et pour se faire une juste idée de son importance. Son contenu tout seul ne le laisserait pas soupçonner; car, au fond, rien ne ressemble moins à des découvertes et à des révélations. On peut même dire que des professeurs aussi éminents d'universités si célèbres auraient pu être mieux renseignés sur ce qui se passe en ce moment en Allemagne. On croirait qu'ils ignorent complétement les travaux de l'école de Tubingen, presque tous relatifs néanmoins aux questions de critique biblique soulevées par les docteurs anglais. Ce ne peut être là du dédain pour des idées qu'ils n'agréeraient pas, car l'attitude offensive des Baur, des Knobel, des Hitzig, des Hilgenfeld, des Zeller, a frappé toute l'Allemagne; et les raisonnements de ces savants viendraient utilement au secours d'affirmations assez mal étayées.

III

L'ÉGLISE LARGE

(Broad Church.)

On comprendra que des doctrines aussi nettement formulées que celle des *Essais et Revues*, professées à la fois par sept écrivains, ne se sont point produites tout à coup, et qu'elles doivent avoir leur histoire. Elles ne datent pas d'hier en Angleterre : elles ont eu leur

Digitized by Google

croissance et leurs progrès. Si leur publication surprend sans défense les membres les plus élevés de l'Église anglicane, et ne leur laisse presque aucun moyen de les combattre avec succès, parce qu'elles trouvent partout dans les esprits un appui trop puissant, ce doit être assurément leur faute. L'Église officielle a été avertie : elle était dès longtemps en demeure de prendre ses mesures. Car, dans les pays de libre examen et de liberté religieuse, il existe des moyens coercitifs nombreux auxquels les réformateurs, qui accusent la tyrannie romaine, n'ont point toujours renoncé. Les évêques anglicans, aujourd'hui si perplexes, auraient dû depuis longtemps aviser. Les opinions des *Essays* ont déjà été plus d'une fois publiquement discutées en Angleterre; et les sept écrivains ont raison de prétendre qu'ils n'ont agi ni par ruse ni par surprise. Ils ont publié dans un livre ce qu'ils enseignaient depuis longtemps déjà dans leurs chaires de professeurs. Non-seulement un membre de leur école, le Dr Donaldson, il y a six ans, réclamait, comme ministre et comme docteur, la liberté d'enseigner ses opinions rationalistes, mais le Dr William, M. Baden Powel, le professeur Jowett, exposaient en public les doctrines que le haut clergé anglais semble entendre aujourd'hui pour la première fois; et ils parlaient avec la double autorité de professeurs et de ministres. Il n'y a point d'archevêque ou d'évêque dans l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande qui puisse se plaindre que les assaillants aient cheminé sous le couvert d'une mine souterraine. Ils se sont avancés à ciel ouvert et ont sommé hautement et souvent l'Église établie de se rendre à merci. Si les sentinelles n'ont rien vu, rien entendu, elles ont dû systématiquement fermer les yeux et les oreilles.

En réalité, la réaction violente qui s'est déclarée depuis dix ans, en Angleterre, contre le mouvement puséyste et catholique, était en elle-même un avertissement assez manifeste.

C'est un fait bien connu en Angleterre que l'Église nationale est fondée sur un compromis. Deux éléments contradictoires ont été associés dans la fondation de cette œuvre politique, mais illogique : le principe d'autorité et le principe de la liberté d'examen. Chacun de ces principes a revêtu, à différentes époques, diverses formes, mais la lutte entre eux n'a jamais cessé : l'un a toujours cherché à dominer l'autre. La théorie de l'évêque Laud, consacrant la suprématie de l'épiscopat anglican, a préparé la réaction extravagante des Puritains. A son tour, le dogmatisme rigoureux de ces derniers a donné naissance à ce que les Anglais appellent l'*Église large* (broad Church), laquelle était un asile préparé pour le rationalisme. C'est cette prétendue Église qui a développé en Angleterre l'indifférentisme dogmatique et éliminé graduellement l'élément surnaturel. C'est elle qui a dénoncé hautement l'insuffisance des preu-

Digitized by Google

ves de la divinité du christianisme, les a réduites à un calcul, à une balance de probabilités.

Il y a donc toujours eu au sein de l'Église anglicane un élément tantôt caché, tantôt manifeste de scepticisme, se dérobant sous de vagues et inconsistantes formules, et à tous les temps s'abritant derrière des fictions légales. Les censures et les condamnations dont il a été l'objet ont toujours, en définitive, tourné à son avantage et aidé à son progrès incessant. L'opinion, en Angleterre, s'est complétement déclarée pour lui. « Le scepticisme a paradé maintes fois sur les chemins les mieux fréquentés de la littérature anglaise[1]. » Nous parlons ici du scepticisme des membres du clergé anglican reconnus et approuvés dans l'État.

Les prédécesseurs immédiats des auteurs des *Essays* furent Coleridge, Hard, Arnold, qui, les premiers, réagirent au nom du rationalisme contre les doctrines de Pusey et du Dr Newman; Arnold surtout, en ce temps-là directeur de l'école de Rugby, se distingua dans cette lutte. Il exerçait un grand ascendant sur ses élèves; et ceux-ci conservaient les germes de l'incrédulité naissante jusque sur les bancs de l'université, où dominait alors l'élément puséyste. M. Stanley, l'un de ses élèves, devint professeur d'histoire ecclésiastique à Oxford, et le collègue de M. Jowett.

Cette école, formée dans le but de combattre le mouvement conservateur ou plutôt restaurateur du parti puséyste, a imprudemment été flattée et encouragée à son début par le haut clergé anglican. Il redoutait, dans Pusey et ses disciples, des hommes qui faisaient un appel sérieux à l'histoire et aux traditions. Ce fil conducteur menait droit au catholicisme, et il y conduisit effectivement plusieurs de ses promoteurs, notamment le célèbre Dr Newman. Mais il fallait à l'Église *large* une doctrine. Le rationalisme allemand s'offrait de lui-même. Un diplomate allemand, à la fois savant archéologue et philologue, âme ardente et mystique, avait déjà réconcilié quelques esprits avec les doctrines avancées de son pays. Il sut les faire agréer à l'aide du double prestige de la science et de la modération de son esprit sympathique et presque séducteur. Quelques-uns de ses ouvrages circulèrent en langue anglaise dès 1848 et 1854. Le pont était jeté entre l'Angleterre et l'Allemagne. Depuis cette époque, une agence s'est formée pour la traduction des livres allemands; et c'est désormais aux sources germaniques que boivent à longs traits les maîtres et la jeunesse avancée des écoles d'Oxford et de Cambridge. Nous allons donc retrouver l'Allemagne rationaliste en Angleterre.

[1] *Revue de Dublin*, février 1861.

Digitized by Google

IV

L'ÉDUCATION DU MONDE, SELON M. TEMPLE.

Nous n'avons point l'intention de réfuter ici complétement le livre dont nous nous proposons de donner l'analyse. S'il fallait ouvrir une controverse sur chacune des erreurs qu'il contient, cette réfutation nous entraînerait bien au delà des limites dans lesquelles il nous convient de nous renfermer. Ce serait la matière d'un gros volume ; nous nous contentons d'en offrir l'idée à ceux qui se sentiraient le courage de l'entreprendre.

Les auteurs des *Essays* se placent à un point de vue si différent du nôtre, qu'il n'y a presque entre eux et nous aucun point commun. A leurs yeux, le catholicisme n'existe plus; ils l'excluent de leurs discussions comme suranné et indigne du siècle présent. S'ils laissent parfois tomber sur nous un de leurs regards, c'est un regard de pitié *pour nos erreurs obstinées et volontaires.* Nous sommes *une ruine du passé qui encombre un moment leur route.* Le catholicisme est *un dogme glacé et incompréhensible* (*an unmeaning frost-work of dogma*), sans relation avec l'histoire présente de l'homme. Il serait pénible, on le voit, d'entrer en discussion réglée avec des adversaires pareils. Nous nous contenterons le plus souvent du rôle de simple historien. Nous reproduirons avec une grande franchise les paroles et toujours les idées des auteurs des *Essays*.

Bien que les *Essays* n'aient été, à l'origine, dans l'intention de leurs auteurs, qu'une revue dans laquelle les divers articles seraient juxtaposés plutôt qu'ordonnés, cependant on ne peut nier que les sujets traités ne se rapportent l'un à l'autre et forment par leur réunion une sorte d'ensemble. M. Temple semble s'être proposé d'écrire une introduction. Ce sont des vues générales sur le progrès de l'esprit humain, auxquelles il a donné pour titre l'*Éducation du monde.* Il parle à la fois de l'état religieux de la société, avant et après Jésus-Christ. Ses six collègues fractionnent cet immense sujet : l'un parlera de l'Ancien Testament, l'autre du Nouveau ; celui-ci de la cosmogonie de Moïse, celui-là de la crédibilité du christianisme. Enfin, la conclusion du livre aurait dû être les considérations de M. Wilson sur l'Église nationale, précédées de l'histoire de l'Église anglicane de 1688 à 1750, par M. Pattison.

Commençons par l'analyse du travail de M. Temple, placé dans le fait

Digitized by Google

à la tête du livre et ayant pour titre, comme nous l'avons dit, l'*Éducation du monde.*

Si la matière peut rester pendant des siècles dans un état stationnaire, dit-il, l'esprit, au contraire, est essentiellement progressiste; non-seulement un enfant de douze ans, aujourd'hui, pourrait devenir le maître d'un homme de quarante ans d'autrefois, mais encore les connaissances, par leur accumulation, ont grandi à la fois les intelligences et les caractères. L'humanité a eu trois âges distincts, correspondant à trois degrés d'éducation, ayant chacun des lois différentes : le premier âge, celui de l'enfance, a été régi par la loi de Moïse; le second, celui de la jeunesse, a eu pour modèle l'exemple du Christ; enfin, le dernier, l'âge mûr, auquel nous sommes heureusement parvenus, n'a d'autres lois que celles de la conscience. Il arrive pour le monde ce que l'expérience nous montre dans l'homme individu : l'enfant est soumis à des lois qu'il ne comprend pas; le jeune homme est entraîné par l'exemple; l'homme mûr, seul, s'élève à l'intelligence des principes, et les prend librement pour règles de sa vie.

Les premières lois données au monde enfant correspondent à l'état sauvage dans lequel l'histoire, dépouillée de ses légendes, nous le montre d'abord. Elles se résument dans la prohibition du meurtre et dans la défense de se nourrir de sang. C'était alors le règne de la sensualité et de la violence, ayant à leur service la force physique supérieure des premiers hommes. L'impétueux enfant fut mis en classe. Les hommes, se séparant en divers groupes, suivant leurs caractères, leur humeur et leur famille, formèrent la diversité des nations, et chacune d'elles fut, en réalité, à l'éducation du monde ce qu'une classe est dans un collége. L'enseignement y varia selon que chaque nation cultivait des principes divers. Le peuple juif cultiva la religion, telle fut sa mission d'honneur; la loi mosaïque lui fut imposée comme règle positive de culte et de morale : nulle liberté ne lui était accordée, et la raison de la loi ne lui était point donnée. Celle-ci est considérée par M. Temple comme une collection de préceptes disparates, tantôt élevés, tantôt triviaux, que notre siècle, dit-il, ne peut supposer avoir été dictés par Dieu. Ici, le tatouage était défendu; là, une frange bleue aux vêtements était commandée. Ces préceptes, quoique dans un rapport parfait avec la grossièreté du peuple auxquels ils s'adressaient, sont incompatibles avec la dignité de Dieu.

Voilà la hauteur de vue à laquelle s'élève M. Temple dans l'appré-

Digitized by Google

ciation de la loi de Moïse; il n'a rien découvert de plus dans l'œuvre divine de la législation du peuple hébreu. Voltaire n'eût certainement point parlé avec plus d'ignorance du sujet et plus de légèreté d'esprit. Le maître supérieur de l'établissement de Rugby, s'il veut parler pertinemment des antiquités bibliques, doit se mettre, pour quelque temps encore, à l'école des Allemands. Nous lui conseillons la lecture attentive du *Deuteronomium* de Schultz, professeur à Breslau (1859). Ce livre le fera rougir des lignes qui lui ont échappé.

Un notable progrès, continue M. Temple, s'accomplit par les prophètes. Les préceptes restent les mêmes, mais les *voyants* font un appel à l'équité naturelle, à la réflexion, aux sentiments de reconnaissance envers Dieu et au respect de soi. C'est que l'enfant grandit. La forte leçon de la captivité lui apprend à renoncer tout à fait à l'idolâtrie et au polythéisme. Bien que les sadducéens inclinent au matérialisme, et les pharisiens à la superstition, néanmoins le progrès continue. On en trouve la preuve dans le zèle des Juifs de ce temps pour la prière, et dans l'importance qu'ils attachent à cet exercice élevé de l'âme, *importance que la loi mosaïque n'enseigne nulle part*. Le culte mosaïque consistait exclusivement en sacrifices. Le *Pentateuque*, sans doute, fournit des exemples de prières, mais celles-ci étaient rares et point recommandées. Ce n'est que dans les derniers livres de l'Ancien Testament que le Juif est averti de prier; mais rien ne faisait encore pressentir le zèle futur des pharisiens. C'est seulement pendant la captivité, et loin du temple, que les Juifs ajoutèrent la prière, la méditation de la loi à sa pratique matérielle.

Nous serions tenté d'interrompre encore ici M. Temple, pour lui mettre sous les yeux les psaumes nombreux dans lesquels le roi David exprime les délices que goûtait son âme pieuse à méditer la loi le jour et la nuit. Qu'il relise en particulier le psaume CXVIII : la pensée de la méditation de la loi y revient sans cesse. *Quomodo dilexi legem tuam, Domine!* s'écrie le roi, *tota die meditatio mea est*. Pourquoi Moïse recommande-t-il aux Hébreux de se couvrir de bandelettes portant écrites les prescriptions et les maximes de la loi, sinon pour ramener sans cesse leur esprit à la méditation des préceptes divins? *Erit igitur quasi signum in manu tua, quasi appensum quid, ob recordationem, ante oculos tuos*[1]. M. Temple affirme que les psaumes où le poëte se délecte dans l'étude de la loi sont *tous* postérieurs à la captivité; mais il ne le prouve point, et il passe sous silence Job et le *Pentateuque*[2].

[1] *Ex.*, XIII, 16.

[2] Voyez la réfutation de ces hypothèses, dans notre ouvrage, les *Prophéties messianiques*.

Digitized by Google

Les Juifs, continue M. Temple, n'ont eu qu'une part très-limitée dans l'éducation du monde. Sous le rapport doctrinal, leur apport se réduit à un dogme, le monothéisme ; et, sous le rapport moral, à une seule vertu, la chasteté. C'étaient du moins les points essentiels de leur éducation. Rome a apporté son esprit d'ordre et d'organisation, le génie du gouvernement ; c'est par l'effet de ces avantages héréditaires que l'évêque de Rome se placera à la tête de l'Église. Rome sut toujours formuler la loi et la tempérer par des sentences équitables. Le code Justinien a pénétré toutes les législations, et c'est en se rapprochant de son esprit et de ses formes que la jurisprudence moderne a assuré son autorité et ses progrès. La Grèce a développé la raison et le goût, trouvé les sciences et les arts. Son culte ne fut ni le saint, comme en Palestine, ni la loi, comme à Rome, mais le vrai et le beau. L'Asie, sur les ailes de l'imagination, s'égara dans d'immenses épopées.

Le monde, sorti de l'enfance, se trouve face à face avec le Christ, qui le ravit et l'entraîne par l'autorité de l'exemple. L'*exemple*, voilà l'unique et puissant mobile qui ébranle et enthousiasme la jeunesse. Autre est le monde aujourd'hui ; car, « si le Christ retardant sa venue jusqu'à nos jours eût apparu au milieu de nous, il n'eût pas été reconnu comme le messager divin. L'homme mûr cherche sa règle dans sa propre conscience. Jésus-Christ est venu à son heure : plus tôt, les peuples enfants ne l'eussent point suivi ; plus tard, le monde grandi lui eût résisté. »

La vie du Christ n'est qu'un grand et magnifique exemple. Voilà pourquoi *les livres du Nouveau Testament ne renferment que peu ou point de doctrine.*

M. Temple veut bien faire deux exceptions. Il reconnaît que l'*Épître aux Romains* et l'*Épître aux Hébreux* dérangent un peu son système. C'est quelque chose, mais assurément ce n'est point assez. Les trois dogmes principaux du christianisme, la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, sont comme le *substratum* de tout l'Évangile. M. Temple a oublié, sans aucun doute, le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean. Nous ne parlerons point des autres omissions.

L'âge où l'exemple décide de tout finit avec la jeunesse. Alors commence l'époque de la réflexion. La raison prend le rôle d'un juge et fait de la conscience un tribunal souverain. Elle contrôle le passé et décrète pour l'avenir. Elle révise la loi, corrige, ajoute, retranche, se demandant moins ce qui est beau que ce qui est juste et vrai. La raison descendue dans la conscience est le troisième maître de l'humanité. De même que la jeunesse dédaigne ce qui est puéril, l'homme mûr rejette les illusions de la jeunesse. Si, dans l'enfance du monde, la loi était extérieure, absolue, contraignant l'assentiment, dans l'âge

Digitized by Google

mûr, elle est interne, subjective; et c'est la raison et la conscience qui la font tout entière. L'homme est à lui-même sa loi. C'est le malheur de l'homme faible de chercher en dehors de lui la règle de sa vie. Il demande un frein extérieur pour des passions que sa volonté ne sait point maîtriser; il recourt à la révélation, parce qu'il ne consulte point sa raison. Il recule devant le progrès des sciences et de l'histoire, parce qu'il ne sait point les comprendre. Comme le Juif d'autrefois, il ferme les yeux à la loi nouvelle, pour rester au milieu des ombres de la loi ancienne.

Nous adresserons ici à M. Temple une simple question. La religion ne prétend que deux choses : premièrement, révéler à l'homme ses destinées au delà du tombeau; secondement, l'aider, par les secours qu'elle lui fournit, à user sagement de sa liberté, pour réaliser ses heureuses destinées. Eh bien, le maître en chef de l'école de Rugby pense-t-il que la raison, de quelque manière qu'on l'interroge, nous fournisse beaucoup plus de lumière qu'autrefois sur le sort de l'homme au delà du tombeau? En second lieu, la volonté a-t-elle un empire bien plus puissant qu'à l'époque des Élie et des Antoine, ou, si on l'aime mieux, qu'aux jours des Régulus et des Cincinnatus? Quand les secours moraux de la religion ont-ils été plus nécessaires qu'aujourd'hui pour prévenir la défaillance des caractères? M. Temple oublie que, si la science progresse, l'humanité reste toujours en présence de ses incurables infirmités morales. L'esprit s'enrichit de nouvelles connaissances ; le cœur reste avec sa faiblesse : l'expérience fait progresser les sciences; elle a bien de la peine à nous rendre plus sages.

Veut-on savoir maintenant comment M. Temple, cet homme mûr, use de son droit pour juger le passé, le présent, et même l'avenir du christianisme? Que le lecteur prenne encore un peu patience, et nous allons avoir une idée à peu près complète de cette introduction un peu puérile des *Essays*.

Les Pères de l'Église ne s'aperçurent pas que le Christ n'avait mêlé aucun dogme à la pure morale de son Évangile. Pour le grand malheur de l'Église naissante, ils se prirent à dogmatiser et à définir. Ils troublèrent l'innocente jeunesse de l'humanité. Toutefois M. Temple veut bien accorder que les définitions solennelles des conciles renfermaient quelques parcelles de vérités, bonnes à sauver de la fureur innovatrice des hérétiques. Il y eut donc quelque sagesse chez les Pères de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse; mais leur erreur fut de vouloir imposer à tous les temps des définitions n'ayant aucune valeur absolue.

Voici maintenant le jugement qu'il porte sur le moyen âge.

Les invasions des barbares replacèrent au quatrième siècle le monde adolescent dans les conditions de l'enfance. Il lui fallut de nou-

Digitized by Google

veau des maîtres et une loi de contrainte. L'Église dut faire revivre l'esprit judaïque. La papauté du moyen âge avec ses cérémonies, sa hiérarchie, sa religion tout extérieure, considéra plutôt les actes de la vie que les besoins de l'esprit. Les pénitences, le purgatoire, l'autorité ecclésiastique, n'étaient au fond que le retour à la férule du maître, corrigeant l'écolier en l'honneur du Christ. Il fallait cette discipline pour dompter le Celte et le Germain, et le conduire, en s'adoucissant graduellement, aux principes et aux lumières d'une religion tout intérieure. La papauté était de bonne foi alors. La liberté de conscience était-elle possible au temps de Clovis et de ses farouches guerriers ?

M. Temple arrive à la Réforme et aux temps qui la suivirent.

L'éducation des barbares accomplie par l'Église, la Papauté eut le tort de vouloir continuer à faire peser sur l'humanité un joug qui n'était plus nécessaire. La Réforme le brisa. La conscience devint dès lors le guide suprême. La *tolérance* chercha à étendre sur le monde son bienfaisant empire. Que d'obstacles ne rencontra-t-elle pas sur sa route ! Le dogmatisme, son inconciliable ennemi, régnait partout; et, de nos jours encore, il n'a point complétement abandonné le sol libre de l'Angleterre. Mais il n'est pas douteux qu'il ne perde chaque jour du terrain. La tolérance, son heureuse rivale, gagne continuellement dans les esprits cultivés des catholiques, aussi bien que des protestants : elle tend à devenir le lien commun de tous. La maturité de l'esprit anglais commence à tempérer la rudesse de ses principes, auxquels, bien à tort, on avait d'abord accordé l'immutabilité de la vérité. Les perspectives du vrai s'étendent et s'élargissent. Les sciences physiques, les recherches historiques, ont conduit la philosophie bien au delà des limites posées par l'Église et par les Pères. « On a trouvé qu'il existe plus de choses sur la terre et au ciel que la théologie patristique n'en avait rêvé. La connaissance de Dieu par la science de la nature devient un nouveau livre qui prend place à côté de celui de la révélation. »

Toutefois, que le monde ne dédaigne pas la Bible. Elle doit aider tous les progrès, à une condition pourtant, celle d'en saisir le vrai caractère. Il n'y faut point rechercher l'élément dogmatique. C'est une histoire qui ne contient qu'une simple invitation à la vie morale et religieuse qui convient à notre temps. La Bible ne doit pas étouffer, mais évoquer la conscience. Gardons-nous des erreurs passées. La scolastique crut y voir le purgatoire, et Rome, la condamnation de Galilée : de notre temps, plusieurs y découvriraient volontiers l'hétérodoxie de la géologie. La critique, plus sage, nous montre l'identité de la conscience humaine et de la Bible. Donc point de despotisme se couvrant de l'autorité des Écritures : elles n'imposent aucun assu-

Digitized by Google

jettissement, sinon celui de notre propre conscience, son unique interprète, auquel seul il n'est jamais permis de désobéir.

C'est se rendre coupable de haute trahison contre la foi que de redouter les résultats de l'investigation philosophique, scientifique et historique. Si la géologie prouve que nous ne devons pas interpréter littéralement les premiers chapitres de la *Genèse;* si les investigations historiques montrent que l'inspiration du Saint-Esprit n'est plus capable de protéger les récits contre le reproche d'inexactitude; si la critique prouve qu'il y a çà et là des interpolations et des légendes, comme dans les autres livres antiques, ces résultats ne seront pas méconnus en Angleterre : nous leur souhaiterons la bienvenue. Les méprises, y en eût-il de notre part, vaudraient mieux qu'un acquiescement stupide. Si nous nous sommes trompés jusqu'ici, que l'étude redresse nos fautes; si nous nous sommes querellés sur des mots, que l'on nous montre notre folie; si nous avons imprudemment franchi les limites du vrai, qu'on nous rappelle à l'humilité de la raison. La vie de l'esprit, la vérité, l'emportent sur tout; et le plus grand service que l'on puisse rendre sur la terre, c'est d'y ramener les hommes. Nous ne pouvons obéir plus longtemps, nous, hommes mûrs, aux impulsions de la jeunesse, ni demeurer soumis au régime disciplinaire de l'enfance.

Telle est l'introduction du livre des *Essays*. Elle ouvre une large porte à toutes les témérités de la science. On s'apercevra bientôt que cette porte n'est point trop grande pour toutes les erreurs qui doivent y passer. M. Temple n'a point exagéré son rôle. C'est le plus modéré des sept écrivains ; et cependant le principal de Rugby nie complétement le surnaturel. Point de religion révélée, point de miracles, point de prophéties, point d'inspiration de la Bible, point d'incarnation, point de rédemption. A la place du progrès par le Christ, le progrès par l'homme. Rien n'est plus net. L'introduction est digne du livre. On a dit que l'œuvre de M. Temple, si elle eût été seule, fût passée inaperçue et n'eût soulevé aucune contradiction de la part de l'*orthodoxie* anglicane. S'il en est ainsi, l'orthodoxie anglicane n'est qu'un mot. Nous ne devons point pleurer sur ses malheurs.

V

LA BIBLE ET LE CHRISTIANISME SELON MM. BUNSEN ET WILLIAM.

Le second travail inséré dans les *Essays*, signé Rowland William, vice-principal, professeur d'hébreu, etc., nous place sur un terrain plus scientifique, en présence d'idées plus nettes et d'un rationalisme

Digitized by Google

plus décidé que l'introduction de M. Temple. On s'y propose d'exposer les recherches et les idées de M. Bunsen sur la Bible, et l'on déclare ne pas en accepter toute la responsabilité; mais il est clair qu'on est bien près d'en partager toutes les idées. Citons les paroles par où débute M. William, nous verrons qu'elles contiennent la négation de tout le surnaturel de la Bible.

« Les dévots aiment à faire ressortir les miracles d'un passé qui, selon eux, ne ressemblerait en rien au présent ; la critique, au contraire, cherche dans les merveilles d'autrefois les lois des événements d'aujourd'hui. Selon elle, Dieu est toujours présent au monde et son action permanente. Certains géologues expliquent la structure du monde par des révolutions violentes et des convulsions subites; d'autres, au contraire, par l'action séculaire des mêmes causes. Si ces derniers ne prouvent pas que les bouleversements extraordinaires sont impossibles, du moins ils les rendent moins probables. Nous ne croyons pas que Dieu se soit manifesté d'une manière locale et intermittente. Dieu, sans doute, était au milieu des Juifs, mais sans abandonner les autres nations. L'étude consciencieuse des religions de l'Inde, de l'Arabie et même de la Grèce, ainsi que du Latium, constate dans le dogme et le culte de ces peuples des éléments de bien, et point du tout une satanique corruption. De tels résultats agrandissent l'idée de la révélation et la rendent plus respectable. Quel est le danger de montrer les traces du Tout-Puissant, empreintes à la fois et sur la terre de la Palestine et sur le sol des autres nations? Comment des éléments de vérité et de bien qui sont partout dans l'homme contrediraient-ils l'action de Dieu sur le monde? Il n'est point de question plus haute que de savoir si, dans l'histoire, Dieu a conduit l'homme à la foi religieuse par la conscience et la raison, ou bien s'il l'a violemment courbé par la force du miracle. A-t-il renoncé à convaincre l'homme par l'exercice des facultés qu'il lui a données, et nous a-t-il placé dans l'obligation de leur retirer notre confiance? Les nations libres et les penseurs chrétiens ne le croient pas et s'affermissent de jour en jour dans leur conviction.

« Il est remarquable que, parmi les documents explicatifs de la Bible, fournis par les voyageurs modernes Layard, Rawlinson, Robinson, Stanley, il n'y en a pas un qui vienne à l'appui d'un surnaturalisme irrationnel, tandis que des découvertes nombreuses ont confirmé, nous ne voulons pas dire le rationalisme, mais une critique libérale, qui voit à la fois la révélation dans l'histoire du monde et dans la nature. Voilà ce que nous apprennent les découvertes de l'Assyrie et de l'Inde : tel est aussi le verdict porté par les philologues du fond de leurs cabinets. Les travaux de Rawlinson témoignent de cette vérité, bien que l'illustre voyageur ne l'ait nulle part exprimée.

Digitized by Google

« Les questions soulevées roulent sur la marche du progrès recherché soit dans la Bible, soit dans le monde, sur les investigations scientifiques et historiques, et sur la révélation de l'Ancien Testament comparé au Nouveau. Tout en maintenant les principes de l'ancien anglicanisme, nous avons à réviser quelques-unes de ses décisions, données provisoirement lorsque la lumière n'était pas encore faite. Si nous cédions à la crainte de traiter de pareilles matières, nous renoncerions à la noble prétention d'édifier la vérité ; nous n'aurions plus qu'à chercher un refuge, soit dans l'Église romaine, ainsi que plusieurs des nôtres l'ont déjà fait, soit dans les ténèbres d'une erreur volontaire. L'attitude de beaucoup de théologiens anglicans en présence du *monstre de l'abîme* est celle des sénateurs dégénérés devant Tibère, qui buvaient la honte dans les coupes de la peur. Même chez ceux qui depuis longtemps ont renoncé à prononcer le *schibboleth* demandé, la confession explicite et franche de la vérité est rare. Les plus lâches sont proclamés les plus sages.

« La gloire de Bunsen est de n'avoir jamais hésité devant sa conscience, ni reculé devant les difficultés d'un problème. Il a éclairé les convictions chrétiennes aux lumières d'une vaste érudition, mis dans leur vrai jour des souvenirs obscurs, reconnu franchement partout l'esprit de Dieu, tout en l'honorant particulièrement dans la Bible comme dans son sanctuaire. Aucun auteur vivant ne pourrait fournir un texte plus favorable à la critique biblique. Laissant de côté certains points relatifs au luthéranisme, nous nous rencontrerons avec lui sur le terrain commun à tous les théologiens. Notre sympathie pour cet illustre savant explique l'exposition que nous allons faire, sans cependant impliquer notre plein assentiment. »

M. William, après ces débuts, qui ne manquent pas de franchise, expose quelques-unes des opinions de M. Bunsen, tirées de son grand ouvrage sur l'Égypte. La chronologie de Moïse est d'abord vivement attaquée.

Il n'y aurait pas de point, selon lui, sur lequel les archéologues de toutes nuances seraient plus d'accord que sur l'opinion d'après laquelle Moïse resserrerait dans des limites trop étroites l'histoire du monde avant Jésus-Christ. Bunsen appuie cette opinion sur le développement acquis avant l'ère chrétienne par le commerce et par la science du gouvernement. Mais son plus fort argument est basé sur la formation du langage. La perfection à laquelle il est parvenu et les différences que présente la langue des diverses races humaines lui semblent un argument péremptoire. Il lui paraît impossible d'admettre l'unité d'espèce pour l'homme, si on place la création à une date aussi rapprochée que quatre mille ans avant Jésus-Christ. Il suppose une série de siècles qu'il évalue à vingt mille années. Voici l'argu-

Digitized by Google

ment qu'il tire de la formation des langues : « Combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour dégager la langue française de la langue latine et le latin lui-même des formes rudes et primitives de son berceau? Combien l'anglais ressemble peu au welche, et le grec au sanscrit! Cependant ils appartiennent à une même souche de langue. Que de temps n'a-t-il pas fallu pour créer les différences qui existent entre ces membres divers d'une même famille, et plus encore entre les familles elles-mêmes des langues parlées sur le globe! Toutes, néanmoins, sortent d'une même langue. L'identité manifeste des racines, reconnaissable à travers des formes grammaticales très-différentes, les cas ici absents, là au contraire très-développés, plaident en faveur de l'antiquité de l'homme avec autant de force que les diverses couches terrestres proclament l'antiquité de la terre. Si notre langue gaëlique et le sanscrit demandent une origine bien plus éloignée que celle que lui assigne la chronologie d'Ussher, que faut-il penser de l'antiquité du mongolique et de l'égyptien, probablement plus anciens que l'hébreu? L'imagination recule devant des conjectures qui les placent dans la nuit des temps. Nous pouvons constater une ère historique de plus de dix mille ans : eh bien, est-ce trop demander que dix mille ans encore pour la préparation des gouvernements et des civilisations?

Ces arguments de M. Bunsen, reproduits par M. William, ne nous paraissent point décisifs. Ils s'appuient sur une hypothèse invraisemblable, et supposent que l'homme a été jeté sur la terre, complétement dépourvu, sans idées, sans notions, sans parole; qu'il a dû élever, sur la *table rase* de son intelligence, l'édifice de toutes ses connaissances morales, sociales et mécaniques, sans excepter les plus vulgaires et les plus nécessaires à la vie. Le premier homme, en un mot, serait né dans une condition bien au-dessous de celle du sauvage.

De telles suppositions sont gratuites, et contredites non-seulement par l'idée générale de la Providence, mais par les traditions, par la *Genèse*, par les souvenirs de l'Éden des Orientaux et de l'âge d'or des Grecs. Si, à l'origine, les conditions de l'existence humaine avaient été celles que l'on semble admettre, la première question à examiner serait de savoir comment l'homme a pu vivre et se conserver, et comment il a triomphé des causes de mort dont son berceau aurait été entouré.

Quant au langage, on ne comprend guère comment l'homme a pu inventer la parole et créer la première langue. Nous sommes de l'avis de Rousseau : « La parole semble avoir été bien nécessaire à l'homme pour inventer la parole. » Au moins faut-il admettre que l'homme à l'origine a été doué d'une faculté créatrice à l'égard du

Digitized by Google

langage, et d'une spontanéité qu'il a perdue depuis : à peu près comme l'enfant possède une merveilleuse facilité de s'assimiler toutes les langues qu'il entend autour de lui, facilité qu'il perd plus tard, et que la réflexion de l'âge mûr, les efforts de mémoire et d'attention, ne ramènent point. L'enfant modifie son langage avec autant de facilité qu'il l'acquiert : en deux mois, il a déformé ou réformé sa parole. L'humanité naissante a dû participer à ces dons de l'enfant. Les divers langages ont dû se modifier, se composer et se décomposer avec une grande rapidité. L'extrême division des familles et des nations, l'absence de moyens de communication, les vastes espaces qui les séparaient quelquefois, l'absence complète de grammaire, multipliaient à l'infini les idiomes. Il dut y en avoir presque autant que de familles. Il ne faut donc pas raisonner de cette multiplicité des formes des langues et de la marche des changements qu'elles ont subis, d'après ce qui se passe aujourd'hui dans nos sociétés vieillies, agglomérées sur le sol, et toutes soumises plus ou moins aux lois de l'usage et de la grammaire.

M. Bunsen s'appuie encore, pour justifier les vingt mille ans assignés au monde, sur les monuments égyptiens. Mais ces monuments sont diversement expliqués. Le regrettable M. Lenormant, dont les catholiques aiment à rappeler le nom respecté, n'y lisait pas les mêmes dates que M. Bunsen. La déconvenue des savants expliquant avant Champollion les zodiaques de Salcette et de Denderah devrait, ce semble, les rendre plus modestes.

Enfin, quant à l'ère *historique* de dix mille ans affirmée par M. Bunsen, il faut reconnaître qu'elle est difficile à découvrir. La première dynastie de la Chine ne remonte guère qu'à deux mille ans avant notre ère, et l'histoire de ce pays ne commence à s'éclaircir qu'à partir du huitième siècle avant Jésus-Christ. L'incertitude qui règne sur la date de la naissance de Zoroastre, sur sa vie, et le doute s'il y a eu un ou plusieurs Zoroastre, montrent bien que, pour la Perse, l'histoire commence encore plus tard que pour la Chine. L'histoire certaine de l'Inde commence à peine avec le bouddha Çakiamouni, dont la vie est environnée de mystère. Les philologues ont remarqué de nos jours que l'on ne trouve dans les livres indiens, avant l'expédition d'Alexandre, aucune trace de l'usage de l'écriture. Or peut-il exister une ère proprement historique sans écriture? Mais c'est l'Égypte qui, selon M. Bunsen, pourrait revendiquer pour elle les dix mille ans d'histoire. Nous admettons la réalité des trente dynasties des rois égyptiens, dont la dernière expédition scientifique des archéologues prussiens a cru retrouver plusieurs noms sur les pyramides de Chéops et de Chéphren, et sur les monuments de Menkera. Mais tout le monde sait qu'il y a depuis longtemps deux opinions sur ces trente dynasties. Sont-elles

Digitized by Google

simultanées ou successives? La première hypothèse est beaucoup plus probable que la seconde. C'est celle qu'adoptent Lepsius et M. Bunsen lui-même. Selon Lepsius le règne de Ménès remonterait à 3892 avant notre ère, et, selon Bunsen, à 3642. Or aucun souvenir historique antérieur à Ménès ne nous est parvenu de l'Égypte. Manéthon, à qui nous devons la mémoire des trente dynasties, nous déclare que les dieux en personne gouvernaient auparavant l'Égypte. La date de 3645 assignée au règne de Ménès nous paraît de beaucoup trop ancienne: mais enfin nous sommes encore loin des dix mille ans historiques de M. Bunsen.

Passant de la chronologie à l'histoire, M. William applaudit aux interprétations suivantes des faits racontés dans les premiers livres de la Bible.

M. Bunsen appelle à son secours les traditions de Babylone, de Sidon, de l'Assyrie et de l'Iran pour prouver que notre déluge n'a été qu'un pur phénomène géologique. Ce ne serait point une violation des lois de la nature, violation inadmissible pour la science, mais un combat prolongé entre le feu et l'eau rendant les régions du nord de l'Asie inhabitables, et forçant les nations à chercher ailleurs de nouvelles demeures. On trouverait la date de cet événement dans le fait que l'Iran et la Palestine (Japhet et Sem) en ont gardé le souvenir, tandis que les Égyptiens et les Mongoliens n'en connaissent rien, ayant quitté le berceau du genre humain plus tôt.

Pour apprécier l'origine et la valeur des données bibliques, à moitié idéales, à moitié traditionnelles, sur le commencement de notre race, il convient, dit M. Bunsen, de comparer les documents divers fournis par la *Genèse* et d'observer le retour des généalogies qui se ressemblent : les mêmes traditions et les mêmes noms se reproduisent, à l'aide de légères altérations, comme des traditions nouvelles et des noms nouveaux. Adam donne naissance à Caïn, — Énos donne naissance à Caïnan (Énos et Adam expriment une même idée, l'idée d'homme); — Jared et Irad, Methuselah et Mathusalem sont deux mêmes noms très-reconnaissables de deux mêmes hommes; — *Seth* et *El* sont d'anciennes appellations de Dieu. *Man* a été le fils de Seth comme Adam le fils de Dieu. Ainsi les premiers récits du *Pentateuque* ne seraient que des lambeaux de traditions recueillies sans intelligence dans des temps divers. Un même fait, une même généalogie, se trouveraient répétés deux fois, parce que l'on n'a pas su en reconnaître l'identité.

Digitized by Google

Se basant sur ces faits, peu concluants cependant (car peut-on, du retour des mêmes noms dans deux générations différentes, conclure à l'identité de ceux qui les portent?), M. Bunsen affirme que la partie historique de la Bible commence à Abraham. Les récits qui précèdent sont mythologiques. A partir de cette époque seulement, la vie humaine, dit M. William, se développe naturellement et les informations deviennent plus rapprochées.

Bunsen invente une chronologie nouvelle pour l'*Exode* et le livre des *Juges*. La sortie d'Égypte est placée sous Menephtah, le fils exilé de Ramsès, ce qui paraît plus convenable que dans la splendeur de la dix-huitième dynastie. La sortie d'Égypte, dit Bunsen, n'a pu avoir lieu plus tôt; car le livre des *Juges* devrait parler des conquêtes de Ramsès; elle ne peut avoir eu lieu plus tard; car alors Josué serait entré en collision avec le nouvel empire de Sémiramis. Ainsi sont renversés les songes de Volney et de Brummond. Tout serait pour le mieux, mais le malheur est qu'il ne reste pas même trois siècles entre la sortie d'Égypte, que M. Bunsen place dans l'année 1320 avant Jésus-Christ, et le règne de David en 1048. C'est dans cet étroit espace qu'il faut placer le séjour au désert, Moïse, Josué, les Juges, et Saül et la jeunesse de David.

Bunsen suppose que ce sont des pasteurs syriens qui, forçant Menephtah à reculer dans l'Éthiopie, délivrèrent les Hébreux. Ces bergers de Syrie, vrais Bédouins, étaient parents très-proches de Jéthro mais un peu plus éloignés des Juifs. Ce sont ces pasteurs qui tuèrent les premiers-nés égyptiens. De même que la peste relatée au livre des *Rois* devient, dans les *Paralipomènes*, un ange exterminateur, le Bédouin, dans la *Genèse*, devient un ange libérateur. Le savant Bunsen, on le voit, avait de l'imagination et d'originales fantaisies. Il se pose ensuite les questions suivantes :

Le *Pentateuque* est-il ou non d'une seule main et d'un même temps? Les livres bibliques qui le suivent sont-ils contemporains des événements? La littérature hébraïque tout entière ne ressemble-t-elle pas à un arbre ayant ses racines dans les pensées successives des générations? Les cinq livres attribués à Moïse n'ont-ils point été édités, sinon composés, dans l'intervalle de temps qui sépare Salomon d'Ézéchias? Bunsen adopte l'hypothèse d'une formation successive de la Bible, née des pensées et des préoccupations des temps.

Le *Pentateuque* est plutôt, pour Bunsen, le commentaire, l'interprétation, le développement du système de Moïse que les écrits de ce grand législateur. Des fragments de généalogie, des cantiques, des chroniques, attestent une haute antiquité, mais ces monuments sont incorporés dans un récit postérieur qui, par des allusions à une époque éloignée de Moïse, trahissent le temps des rois. Quelquefois le point de vue du compilateur diffère de celui de Moïse. Bunsen déclare

Digitized by Google

que plus il scrute le *Pentateuque*, plus il est induit à admettre ces combinaisons. « Parce que des critiques peu dévots ont fait les premiers ces observations, ce n'est pas un motif de les rejeter : la vérité historique est placée au-dessus de ces mesquines appréhensions[1]. »

Bunsen expose, dans son livre, *Dieu dans l'histoire*, ce qu'il entend par l'élément directement religieux : il abandonne, dit-il, la lettre pour l'esprit de la Bible. La seule connaissance de Dieu, dont la voix n'est que l'écho de notre conscience, lui paraît suffisante pour le salut. L'Écriture sainte ne doit être interprétée que par une raison libre. « Abraham, Moïse, Élisée, Jérémie, ne sont point les ancêtres des Pharisiens, bien que ceux-ci aient hérité du sang des patriarches et des prophètes. Quand le rituel barbare de Syrie commanda à Abraham de sacrifier son fils, le patriarche comprit que le vrai Dieu était plutôt le Dieu de miséricorde que le Dieu du sacrifice : sa confiance n'était que le sentiment de la justice au fond des cœurs. La Bible traduit les principes de la raison et de la justice; et la correspondance de nos cœurs à la vérité est un signe plus certain de foi qu'une déférence aveugle à une autorité extérieure qui étoufferait en nous la vérité. L'élément sacerdotal et égyptien préoccupe peu Bunsen, beaucoup moins que Spencer et Warburton, et moins aussi que Hengstenberg. Aussi le rituel mosaïque ne l'empêche point de découvrir l'élément spirituel caché sous l'enveloppe du mystère et de l'allégorie. Volontiers, Moïse en eût appelé à la loi primitive écrite au fond des cœurs, mais son peuple était trop grossier. » On peut remarquer, en faveur de cette opinion, observe Bunsen, que certains passages de l'*Exode* ont une couleur moins sacerdotale que les livres postérieurs au *Pentateuque*. Le vrai Moïse est moins un Juif qu'un homme; et sous l'expression du sémite dont les conceptions ne ressemblent point aux nôtres, Bunsen découvre un Dieu juste et les sacrifices spirituels avec lesquels il se plaît.

Bunsen admet une bible avant la Bible. La *Genèse*, le livre de Josué, et peut-être ceux de Job, de Jonas et de Daniel, n'offrent que le développement d'éléments religieux plus simples et préexistants. Il y a, selon M. William, dans Bunsen, un choix de matériaux et une largeur de vue qui peuvent profiter aux plus habiles théologiens. « Les critiques dont ses ouvrages ont été l'objet sont empreintes d'une affectation malhonnête. Rire de certaines démonstrations parce qu'elles sont vieilles, flétrir des découvertes parce qu'elles sont nouvelles, ne peut convenir qu'à des hommes qui ne comprennent rien, ni l'Ancien, ni le Nouveau Testament. »

[1] Presque toutes ces questions et celles qui précèdent ont été traitées par nous dans notre ouvrage, les *Prophéties messianiques*. Nous y renvoyons le lecteur.

Digitized by Google

Il est dans la Bible un élément de surnaturel bien difficile à écarter. Devant lui se sont arrêtés les déistes du dix-huitième siècle, embarrassés. Nous voulons parler des prophéties. Que pense M. William de ces prédictions fameuses que ses pères regardaient comme une preuve évidente du christianisme? Nous connaîtrons son opinion par celle de M. Bunsen, dont il adopte presque toutes les idées. « Accoutumés que nous sommes à entendre dire que l'histoire moderne est contenue dans les prophéties comme dans des énigmes, et qu'il ne s'agit que d'en trouver la clef, nous sommes étonnés des lumières, dit M. William, que nous fournit à ce sujet M. Bunsen. La fausse interprétation des prophéties est un héritage des jours où Justin prétendait que les riches de Damas étaient la personnification des Mages, et que les dépouilles de Samarie signifiaient leurs présents; que le roi d'Assyrie était la personnification du roi Hérode. Saint Jérôme pouvait dire alors : « Nul doute que les Chaldéens ne représentent « les démons. » La Sunamite Abisag n'était autre que la Sagesse céleste honorant la vieillesse de David. Les filles de Loth symbolisaient les Églises des Hébreux et des Gentils. Au milieu de ces exagérations, on ne trouve de fondé que le sentiment des premiers Pères, selon lesquels les prophéties des Hébreux tendaient à une plus haute spiritualité que le sacerdoce de Lévi. Mais, quand les Pères, au lieu de se servir de la lettre comme d'un instrument de l'esprit, en firent leur loi et voulurent la mettre dans une harmonie forcée avec les détails de l'Évangile, ils tombèrent dans d'inextricables contradictions. L'interprète le plus raisonnable parmi eux est saint Jérôme, et cependant la lecture de ses livres suffirait seule à leur réfutation. Quand ce Père allégorise à la manière d'Origène, il est au-dessous de celui-ci, parce qu'il ne distingue pas comme lui l'élément historique de l'élément mystique.

« L'intelligence vigoureuse d'Augustin ne compense pas chez lui l'ignorance du grec, qui lui était commune avec la moitié des Pères, et l'ignorance de l'hébreu, que ne savait presque aucun d'eux. La renaissance des études fit heureusemeut abandonner l'exposition doctrinale et mystique des Pères; on chercha à éviter leurs excès. Érasme entra le premier dans une nouvelle voie; Luther et Calvin firent quelques pas dans la même direction. Grotius y marcha avec fermeté. Dans notre pays, continue M. William, les efforts tentés par les théologiens en faveur des prophéties diminuent plus ou moins l'élément prophétique, selon le degré d'intelligence de ses écrivains. Les mieux inspirés placent la valeur des prophéties dans l'élément moral et le sens spirituel qu'elles renferment. Buttler émet l'opinion que chacune des

Digitized by Google

prophéties de l'Ancien Testament pourrait bien n'être qu'une élucidation de l'histoire contemporaine des prophètes; mais il n'insiste point sur une opinion qui aurait pu être mal venue. L'évêque Chandeler, dit-on, pensa qu'il n'y avait que douze passages de l'Ancien Testament directement messianiques; d'autres réduisent ceux-ci à cinq. Paley n'ose en signaler qu'un. L'évêque Kidder constate, dans l'Ancien Testament, un élément historique entièrement indépendant du Nouveau Testament. Middleton se prononça fermement pour le même principe. L'archevêque Newcome et d'autres ont prouvé en détail la nécessité de ce système restrictif d'interprétation de la Bible. Coleridge croit que l'idée de la prophétie proprement dite était étrangère aux prophètes. Le Dr Arnold et ses fidèles disciples se prononcent, quoique d'une manière peu consistante, pour la même opinion. Qu'importe que les prédicateurs, par des déclamations toujours faciles du haut de la chaire, et quelquefois favorisées par l'État, aient exagéré la doctrine des Pères à ce sujet, et abusé de la rhétorique pour soutenir le miracle des prophéties? Dawisson et Oriel, malgré leur admirable habileté, se sont perdus dans les syllogismes hypothétiques, qui n'ont qu'un défaut, à savoir, que les prémisses ne sont pas susceptibles de preuves. Aujourd'hui, l'importance que l'on place justement dans l'élément moral de la prophétie répare ces sophismes relatifs au messianisme. En définitive, même en Angleterre, il y a un large abîme entre les arguments de la critique, devenus la conviction de la partie la plus instruite du clergé, d'une part, et le thème public de vulgaires déclamations de l'autre; on peut s'en convaincre en comparant Kidder avec Keithe. Parmi les auteurs les plus récents, le docteur Palfrey, théologien américain, a exposé, en cinq volumes, les difficultés des prophéties; mais, au lieu de restreindre l'idée de la révélation à Moïse et aux Évangiles, il eût mieux fait de chercher une définition élastique de la révélation qui s'appliquât aux Psaumes, aux Prophètes et aux Épîtres. En Allemagne, il y a eu une série d'écrivains du plus haut mérite, à partir d'Eichhorn jusqu'à Ewald, qui rejettent l'élément prophétique de la Bible. L'élément moral des prophéties, au contraire, a été mis progressivement en évidence. Celui-ci s'est élevé, celui-là a baissé dans une même proportion. Même des interprètes conservateurs, comme Jahn parmi les catholiques, et Hengstenberg parmi les protestants, ont émis des opinions marquées au caractère de la liberté et de la raison. On ne peut les comparer, sans rougir, avec ces sentiments orthodoxes qui sont requis chez nous sous peine de dénonciation, mais manquant absolument de justification. »

Voici comment Bunsen s'y prend pour éliminer en détail le merveilleux des prophéties :

Nahum annonce la destruction de Ninive, et Jérémie celle de Tyr.

Digitized by Google

Mais, au moment où ces deux prophètes font leur prédiction, les Babyloniens opprimaient l'Asie et justifiaient les plus noirs pressentiments: Nabuchodonosor, par exemple, rassemblait des armées. Bunsen prétend, après Eisengen, Ewald et Maurer, que le livre des prophéties d'Isaïe est composé d'éléments d'époques différentes. La philologie lui montre des traces d'araméen qui le forcent, dit-il, d'admettre que tel morceau est du sixième siècle avant Jésus-Christ, et que d'autres sont du huitième. La nature des prophéties qui y sont contenues les ramènerait effectivement à cette époque. Il trouve dans Zacharie trois espèces de style et trois aspects différents de l'état politique. Le libérateur qui, suivant Michée, devait naître à Bethléem, était un guerrier de la race de Juda, ayant pour mission de repousser les Assyriens. Le psaume XXII ne parle point du percement des pieds et des mains du Christ. Si Osée dit : J'appellerai mon fils d'Égypte, il parle de Joseph, fils de Jacob le patriarche, rappelé en effet d'Égypte. L'enfant qui devait naître très-naturellement d'une vierge, sous Achaz, avait pour mission de défendre les Juifs contre les rois Pekah et Rezin. Les soixante-dix semaines de Daniel finissent sous Antiochus Épiphane, en sorte que le livre est une histoire, non une prophétie.

En présence de tels faits, dit M. William, il sert de peu que quelques passages prophétiques restent douteux, et qu'un chapitre du *Deutéronome* annonce, selon Bunsen, la ruine de Jérusalem. Les derniers restes des prophéties tendent à se fondre, ou ils se sont déjà fondus au creuset de la critique. « Si Bunsen, ajoute M. William, eût feint d'ignorer les résultats des études de ses compatriotes allemands, il eût été atteint d'un ridicule qui ne lui eût laissé d'autres ressources que d'aller se noyer dans le Neckar. » Ce savant néanmoins suppose, dans les prophètes, plus que la prévision naturelle et que la clairvoyance qui démêle dans le présent les éléments de l'avenir; mais il n'est pas facile au lecteur de comprendre ce qu'entend le critique allemand, par l'inspiration des prophètes.

« Selon Bunsen, le *serviteur de Dieu* persécuté et mis à mort, dont il est question au chap. LII et LIII d'Isaïe, dans lequel l'Église tout entière a reconnu Jésus-Christ, serait Jérémie. Le professeur William incline à croire que ce serviteur est la personnification du peuple de Dieu, au sein duquel s'élève Jérémie, comme le plus noble représentant des Juifs. Cette opinion a l'avantage de se rapprocher de celle d'Ewald, qui reconnaît dans le serviteur de Dieu l'idéal du petit nombre des Juifs exilés restés fidèles. Sans doute, à son tour, le Verbe incarné a sa représentation dans ce symbole de la justice persécutée ; mais il ne faut pas abuser de cette vérité pour justifier l'interprétation des prophéties par l'histoire du Nouveau Testament.

« S'il est possible, avec quelque probabilité, de donner un nom

Digitized by Google

d'auteur aux derniers chapitres d'Isaïe, il faut les attribuer à Baruch, le scribe, disciple et secrétaire de Jérémie. »

Le livre de Daniel n'émane point de ce saint personnage. Le langage araméen, et surtout ce fait que la description minutieuse du règne d'Antiochus s'arrête à l'année 169 avant Jésus-Christ, ne permet pas de faire remonter la rédaction du livre avant cette époque. L'ouvrage, selon Bunsen, est un souvenir de l'empire assyrien : l'ours était le symbole de Babylone, le léopard celui des Mèdes et des Perses. La quatrième figure signifierait le règne d'Alexandre. Enfin, le livre de Daniel ne renferme aucune prophétie directe de Jésus-Christ. On n'y peut reconnaître que des types lointains du Fils de l'Homme. Cela n'empêche pas que les Juifs ont pu, au temps de Caligula, être fortement excités, par la lecture de Daniel comme par celle de quelques psaumes, à s'armer contre les Romains et à trouver dans ces lectures des causes et des moyens d'exaltation politique et religieuse.

« Il est temps pour les théologiens, ajoute M. William, de reconnaître tout cela, puisque leurs erreurs, étant désormais volontaires, deviendraient honteuses; elles discréditeraient leur parole et seraient cause que leurs disciples, victimes de leur hypocrisie, mêleraient le faux au vrai en matière de foi. »

Toutefois Bunsen entend conserver à la Bible son caractère inspiré. « L'inspiration dans l'homme ne préserve point de toute faiblesse. L'Église anglicane est inspirée, ajoute William, et cependant chacun de nous est faillible. Si vous voulez trouver dans la Bible l'existence d'une infaillibilité absolue, dit-il aux théologiens anglicans, mettez-vous à l'œuvre, vous avez beaucoup à faire. Ce que vous ne pouvez faire honnêtement, c'est de fabriquer une foi avec le mélange impur de vos propres pensées, et de faire violence, en même temps, et à celui qui veut croire et à celui qui veut raisonner. »

Nous venons de voir comment MM. Bunsen et William jugent l'Ancien Testament; voyons maintenant ce qu'ils pensent du Nouveau.

Aux yeux de Bunsen, le Christ est le Verbe de l'Éternel; en lui nous trouvons la perfection religieuse; sans lui nous ne pouvons être sauvés du mal. Toutefois ce langage pieux n'a pour Bunsen qu'un sens philosophique. La *justification* n'est que le repos d'une âme qui se confie en Dieu, et non *un transfert* des mérites du Christ. La *régénération* est le réveil des forces de l'âme. La *résurrection* n'est que la

Digitized by Google

vie spirituelle à un plus haut degré. Le *salut* consiste dans la délivrance du mal et de l'erreur. Le *pardon de Dieu* est le recouvrement de la paix qui ne peut exister avec le péché. Le *feu de la géhenne* est la figure terrible du remords. Le *ciel* n'est point un lieu, c'est l'accomplissement de la volonté divine. Le *royaume de Dieu* n'est pas plus le sacerdoce romain que le sacerdoce et la royauté des juifs, mais le vrai et le bien dans la pensée et dans la vie. L'*incarnation* est la présence spéciale de Dieu dans Jésus, à la manière dont il était dans saint Paul. Le Fils de David devient le Fils de Dieu par sa sainteté. La *révélation* n'est point confinée dans une époque, pas plus dans le premier siècle de notre ère que dans les siècles qui l'ont précédée. Elle s'accomplit dans tous les temps. Elle nous a été donnée dans des conditions humaines; et nous devons la chercher et la discerner dans la Bible, comme le géomètre cherche la solution des problèmes dans un traité de géométrie. On doit l'appliquer à la vie comme un musicien applique une loi d'harmonie. Tout homme a en lui la faculté de contrôle (*verifying faculty*). Aucun souvenir historique n'est absolument garanti. Accepter la doctrine de saint Paul, par exemple, n'est pas répéter des fictions traditionnelles, ni lire ses Épîtres avec l'inintelligence qui matérialise les symboles et la poésie. Il faut étudier le Nouveau Testament avec l'esprit critique de de Vette et avec la tendresse de cœur de Néandre. Les trois premiers évangiles sont trois formes d'une même tradition, d'abord orale, puis catéchistique. Il a fallu du temps pour que le symbole se transformât en histoire. Le quatrième évangile est le plus authentique, mais encore faut-il savoir l'interpréter. L'*Apocalypse* est une suite de visions poétiques exprimant les effets de la colère divine sur Jérusalem, et n'est pas du tout une énigme. Ce livre montre l'état des esprits lorsque les légions romaines marchaient sur Jérusalem. Il est l'écho des menaces que Jésus, fils d'Ananias, fit à la ville coupable. Ni l'*Epître aux Hébreux*, ni la deuxième de saint Paul ne sont authentiques, au moins dans leur entier.

Après avoir passé en revue le canon de nos livres sacrés, Bunsen trace une esquisse des sept premières générations du christianisme. Selon lui, la première liberté apportée par l'Évangile se développe péniblement après Origène, ou plutôt elle est arrêtée par un système à la fois plus ecclésiastique, quant à la discipline, et plus dialectique, quant à la doctrine. Le frais langage du sentiment et du symbole est

Digitized by Google

traduit en articles de foi et en arguments théologiques. C'est Homère traduit en prose de scoliaste.

L'immutabilité de la doctrine n'a jamais existé dans l'Église. Ni Bunsen, ni William, n'admettent que les Pères aient développé régulièrement et logiquement les oracles des Apôtres. La véritable histoire de l'Église montrerait la turbulence et la croissance orageuse de la jeunesse dont parle M. Temple. Ou plutôt l'Église serait une démocratie avec toutes ses passions : un rigide sacerdoce substitue à la poésie de l'Évangile des symboles qui tantôt représentent la doctrine de Jésus et tantôt l'altèrent. L'interprétation du texte des Écritures lui-même varie sympathiquement avec les changements survenus dans l'Église, et particulièrement celle des passages qui se rapportent à l'ascétisme et au développement du dogme de la Trinité. Les premiers chrétiens croyaient que le cœur était purifié par la foi ; les symboles, l'eau, par exemple, devinrent progressivement les instruments de la purification ; le rite baptésimal, faussement assimilé à la circoncision, devint une forme magique.

« La doctrine de saint Augustin, sur le péché originel transmis aux enfants par leurs parents, est un développement anormal des traditions juives.

« Le sacrifice chrétien, qui est, selon saint Paul, l'oblation de nos âmes et de nos corps, fut à son tour grossièrement défiguré. Le prêtre prit la place de l'assemblée des fidèles, et les signes du sacrement furent considérés comme le corps naturel et les souffrances corporelles du Christ. On plaça de vaines cérémonies au-dessus du renoncement à soi-même. Le fond de la religion chrétienne changea totalement, quoique la forme restât extérieurement la même. La délivrance du mal par la participation de l'esprit du Sauveur fut changée en une doctrine, d'après laquelle on achetait le ciel au prix des souffrances divines. La réversibilité des mérites devint comme un transfert commercial, effectué dans les formes convenues du rituel.

« La doctrine de la Trinité subit une transformation analogue. Ce dogme profondément métaphysique se changea, entre des mains grossières, en une sorte de matérialisme idolâtrique, et en une formule d'arithmétique.

« Bunsen, continue M. Villiam, se plaçant au-dessus des vaines accusations de pélagianisme et de sabellianisme, refuse de croire que le dessein primitif de Dieu ait été altéré par le premier homme dans la création, et qu'une faute individuelle ait troublé les fondements essentiels de l'éthique. Le péché originel n'est pas autre chose que la limite de l'esprit humain, borné par le temps et la matière : c'est l'égoïsme de l'homme se séparant de Dieu. La Trinité ne représenterait que la sagesse, la volonté et l'amour de Dieu, considéré sous le

Digitized by Google

triple aspect de l'esprit, de la volonté et de la conscience. Si cette doctrine ressemble au sabellianisme, au brahmanisme, elle ne diffère néanmoins guère, selon Bunsen, des enseignements de Justin le Martyr, de Tertullien, d'Hippolyte, d'Origène et de l'historien Eusèbe. Si certaines paroles d'Athanase lui-même étaient citées, en taisant son nom, nos orthodoxes ne voudraient pas les entendre : elles leur sembleraient des blasphèmes. Bunsen n'accorde aux conciles généraux qu'une valeur très-subordonnée. S'appuyant sur les paroles authentiques de l'Écriture et sur les lois immuables données par Dieu à l'esprit humain, il place ses adversaires dans l'alternative d'accorder leur doctrine avec les textes qu'il cite, ou bien de la déclarer contraire aux Évangiles.

« Telles sont les doctrines de Bunsen, dit M. William en terminant son exposition ; au milieu de la perplexité et des ténèbres de notre siècle, il a élevé parmi nous la bannière de la vérité et exprimé des pensées qui donnent du courage aux faibles et des lumières aux aveugles. Si l'œuvre protestante doit échapper aux ténèbres du douzième siècle, qui semblent de nouveau se répandre autour de nous, le baron Bunsen méritera d'être placé au premier rang parmi les champions vigoureux de la vérité et du droit. Quelques points de doctrine sont contestables ou en partie erronés, mais ils ne pèsent pas plus qu'un grain de poussière dans une balance. Le reste de l'enseignement de ce noble esprit chrétien garde toute son autorité. Ceux qui ont attaqué les côtés faibles de ses ouvrages ont également cherché à ruiner les côtés forts. Le témoignage que nous lui rendons dans la mesure de notre compétence, c'est que nous avons généralement trouvé beaucoup de raisons pour nous accorder avec lui ; mais, nous l'avouons, le plan que nous nous étions tracé ne nous a pas permis de le suivre dans le vaste champ qu'il a parcouru, nous n'en avons point sondé toutes les profondeurs.

« Peut-être que le langage de Bunsen ne conviendra pas également à « tous, lorsque, par exemple, il se demande : « Combien de temps en« core supporterons-nous la fiction d'une révélation extérieure, cette « violation du cœur et de la conscience ? » ou bien lorsqu'il dit : « Tout « cela est illusoire pour ceux qui croient, mais qu'est-ce dans la bouche « de ceux qui l'enseignent ? » ou bien quand il s'écrie : « Oh ! les fous, « qui, voyant les périls imminents de notre siècle, pensent se mettre à « l'abri par de mesquines persécutions ! » et quand il répète : « N'est-il « pas temps, en vérité, de déchirer le voile de notre misère, d'arracher « le masque de l'hypocrisie et de détruire cette honte qui mine le sol « sous nos pieds, d'indiquer les dangers qui nous environnent et mena« cent, en vérité, de nous engloutir ? » Il y en aura sans doute qui trouveront ce langage trop véhément pour être de bon goût, mais plusieurs

Digitized by Google

aussi trouveront que ces vives paroles répondent aux besoins et au malaise de notre époque.

Nous comprenons, par la nôtre, l'impression douloureuse qu'auront faite dans l'esprit du lecteur ces pages, qui résument, presque toujours dans les termes de l'auteur anglais, les aberrations énormes d'une fraction considérable de ministres et de laïques anglicans. Ces erreurs sont répétées, à l'heure qu'il est, par tous les échos de la presse dans la Grande-Bretagne. Voilà ce qui est enseigné, avec des déguisements légers, dans les chaires des temples et des universités, où montent, avec la double autorité de ministres et de professeurs, les auteurs du livre des *Essays*.

Il nous était impossible de réfuter ici, l'une après l'autre, chacune des énormités que nous avons indiquées. Nous aurons atteint notre but, si nous avons réussi à révéler la situation. Ce qui s'écrit en Angleterre a été pensé en Allemagne; et la France aussi, ne l'oublions pas, a sa part de complicité dans l'œuvre de propagande rationaliste. Nous ne sommes qu'à la moitié de notre tâche de rapporteur. Il nous reste à exposer les idées des auteurs des *Essays* sur des questions moins générales et moins connues, mais traitées par eux dans le même esprit d'hostilité à nos plus chères croyances.

En jetant un dernier regard sur les erreurs que nous avons analysées, nous demandons s'il existe quelque part une justification plus manifeste de ces paroles prophétiques de Bossuet, qu'il faut relire pour découvrir à la fois le principe du mal et son remède. « Lorsque le roi Henri VIII s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point il mettrait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Des sages le prévinrent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et, plus agitée en sa terre et en ses ports même que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres... La source du mal est

Digitized by Google

que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, n'y trouvant point de plus forts remparts contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint-siége et de l'Église catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même son tribunal, où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte; comme ce n'a été qu'à la condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence n'ayant pas de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté serait invincible; et *que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.* »

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

Digitized by Google

UNE

CRISE RELIGIEUSE

EN ANGLETERRE

DEUXIÈME PARTIE

M. PATTISON. — LES APOLOGISTES CHRÉTIENS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET LES DÉISTES.

Les travaux de MM. Temple et William, que nous avons analysés dans la première partie de ce travail, nous ont offert une vue d'ensemble de la lutte du rationalisme contre la révélation; ils nous ont montré l'adhésion à peu près complète des écrivains des *Essais et Revues* aux doctrines de l'Allemagne.

Maintenant, nous allons aborder une question moins générale et traitée à un point de vue anglais. La révélation va être attaquée sur le terrain de l'Église anglicane, dans la personne de ceux de ses membres qui ont entrepris de la défendre. Le combat va surtout s'engager entre l'*Église haute* et l'*Église large*, c'est-à-dire entre les défenseurs des 39 articles tels qu'on les entendait au temps de l'évêque Laud, et le parti rationaliste, qui veut réduire à une lettre morte, sans valeur doctrinale ou légale, ce symbole des croyances de l'ancien anglicanisme, cette charte de la religion réformée dans le Royaume-Uni. Les écrivains des *Essais et Revues* entreprennent d'anéantir jusqu'au prestige qui a entouré si longtemps les théologiens et les apologistes anglais du dix-huitième siècle, ceux dont l'autorité a protégé jusqu'ici, l'anglicanisme. Nos voisins étaient si fiers autrefois quand ils citaient les noms de Locke, de Tillotson, de Lyttleton, de Buttler, de Lardner de Paley! En France, même, on aimait à invoquer leur témoignage.

Digitized by Google

Eh bien, au dire de la nouvelle école, la gloire de ces Pères de l'Église anglicane était surfaite; il faut, d'après les *Essais et Revues*, renoncer désormais à l'argument fourni par leur autorité. Si depuis trente ans l'Église haute n'avait mis de côté toute fierté et ne s'était elle-même suicidée, on pourrait dire qu'elle subit en ce moment l'humiliation d'assister à une véritable levée de boucliers pour détruire la gloire de ces hommes qu'elle a jadis tant vantés.

M. Pattison a entrepris l'histoire de la théologie en Angleterre pendant le dix-huitième siècle. Son travail est incontestablement l'un des plus curieux des *Essais*. Nous repoussons la plupart de ses jugements, mais, à côté d'exagérations et d'injustices manifestes, il révèle le côté faible des apologistes protestants, côté laissé souvent dans l'ombre et qu'il est instructif de considérer. Nous allons analyser l'article remarquable du docteur Pattison, recteur actuel du collége de Lincoln à Oxford, puséyste converti à l'Église large, et comptant autrefois parmi les rédacteurs de la *Vie des saints* publiée par Newman.

I

Les trente années qui suivirent la paix d'Utrecht (1714) furent une des époques les plus heureuses pour la fortune matérielle de l'Angleterre; mais, considérées au point de vue moral et religieux, dit Pattison, il faut les compter parmi les plus désastreuses qu'elle ait traversées. L'historien ecclésiastique est obligé de regarder ce temps comme celui de la ruine de la religion et de la morale, un âge sans poésie, dont la philosophie était sans profondeur, dont les hommes publics étaient sans caractère, dont la lumière était sans chaleur et sans amour. Mill et Carlyle s'accordent dans ce point avec le docteur Newman.

L'anglican candide supprime entièrement aujourd'hui cette période de l'histoire. Cependant on ne connaît bien la pensée d'un siècle qu'en cherchant son principe et son germe dans l'âge précédent. Il y a, dans le progrès de la théologie, une loi de continuité qui ne peut être méconnue. Si nous voulons comprendre la situation présente de l'Église au dix-neuvième siècle, il nous faut remonter au dix-huitième. Des premières années de celui-ci date le progrès graduel et l'empire du rationalisme, c'est-à-dire, suivant M. Pattison, de la *suprématie de la raison*. On dit que le rationalisme est chez nous, continue le même écrivain, une importation de l'Allemagne; cependant

Digitized by Google

celui qui considère de haut la marche de la pensée pendant le dix-huitième siècle n'a pas de difficulté à reconnaître qu'à travers toutes les discussions, au fond de toutes les controverses, dans tous les partis, en un mot, se retrouve, acceptée, la suprématie de la raison en matière de religion. La philosophie de Kant n'a pu que mettre en lumière et donner une forme scientifique, une position reconnue, à ce principe qui a longtemps guidé, sans qu'on s'en rendît compte, la théologie aussi bien en Angleterre qu'en Allemagne. Le rationalisme ne s'est pas produit à l'état de secte antichrétienne, placée en dehors de l'Église et hostile à la religion. L'anglican, le socinien et le déiste, revendiquaient également pour eux l'évidence rationnelle. On se disputait pour savoir si les miracles étaient conformes ou non à la raison, mais chacun voulait avoir pour lui ce *criterium* souverain. Tout le monde admettait les principes d'une religion naturelle, et c'était sur ce fondement que l'on cherchait à établir la religion révélée. Il était difficile de tracer une ligne nette de démarcation entre les déistes et les sociniens : Toland admettait tout ce qui, dans le Nouveau Testament, lui paraissait conforme à la raison. Leibnitz disait que Toland n'avait pas mauvaise intention et s'efforçait seulement de rendre la religion moins spéculative et plus pratique. De rares écrivains professaient l'athéisme sous le nom de rationalisme; on tâchait généralement de tenir une voie moyenne entre le symbole de Nicée et l'athéisme. On allait bien loin; car on mutilait le christianisme, afin de le rendre plus rationnel; et, après l'avoir ainsi déformé, on le donnait comme une preuve de la vérité de la Bible. L'idée qu'exprime le titre du traité de Locke, le *Christianisme raisonnable*, a été la seule thèse théologique admise et soutenue en Angleterre pendant une grande partie de ce siècle.

Si l'on veut assigner une date à ce mouvement rationnel de la pensée, on peut dire qu'il commença après la révolution de 1688 et qu'il n'a décliné qu'au moment de la réaction puséyste contre la réforme, vers l'année 1830. Le christianisme raisonnable de Locke marque donc le commencement du rationalisme, et les *Tracts for the Times* en annoncent la fin; c'est là ce qu'on peut appeler, d'après Cave, le *seculum rationalisticum*. Le rationalisme n'était pas une hérésie particulière : il occupait tout le champ de la théologie. On n'avait qu'une seule pensée, c'était de prouver, par la raison, la vérité du christianisme. Tous les traités, tous les sermons et même les recherches philosophiques, la littérature et la philologie, tout ce qui s'écrivait, en matière religieuse, se rapportait aux *évidences* de la religion chrétienne. Bentley, l'astronome Newton, s'accordaient en ce point avec les théologiens de profession. Il n'y avait plus de théologie spéculative et dogmatique proprement dite; l'exposition de la vérité religieuse au

Digitized by Google

point de vue de la pratique chrétienne ne fut entreprise que par un petit nombre de théologiens obscurs. Quiconque avait un mot à dire sur la religion disposait ses pensées sous la forme d'une réponse aux objections des incrédules. Le christianisme semblait n'exister qu'afin d'être prouvé.

La raison, qui d'abord s'offrait comme la base du christianisme, aspira naturellement à le remplacer. On ne parlait point de la foi acquise pour construire sur elle comme sur une base solide; on n'arrivait jamais jusque-là. Les preuves de la foi occupaient seules les esprits. On ne cherchait dans la Bible qu'une chose : les preuves de la révélation. Même l'école évangélique, appelée aujourd'hui méthodiste, elle dont le but était surtout de ranimer le sentiment religieux, négligeait pour la polémique la tâche qu'elle s'était proposée. Les méthodistes aussi avaient leur plan rationnel du christianisme. On s'évertuait à établir par la raison que la mort du Christ était nécessaire pour satisfaire à la justice divine.

Le *siècle rationaliste* peut être divisé en deux périodes, presque d'une égale durée; l'année 1750 peut être regardée comme la séparation de ces deux époques. Elles se distinguent en ce que la première s'est particulièrement proposé de développer les preuves internes du christianisme et la seconde les preuves externes. Dans la première, on s'efforça de montrer que rien dans la révélation n'était contraire à la raison; dans la seconde, on exposa les preuves historiques de l'authenticité, de l'intégrité des Évangiles. On se trompe lorsqu'on dit que le siècle entier n'eut d'autres occupations que celles de citer incessamment les apôtres à comparaître pour se purger du crime de fourberie. Ce n'a été que l'école de Lardner, de Paley et de Whately, c'est-à-dire, l'école de la seconde période, qui s'est livrée exclusivement à ces ridicules investigations judiciaires.

Il y aurait déjà plus d'une observation à faire sur cette entrée en matière de M. Pattison. Le recteur de Lincoln se fait du rationalisme une idée fausse. Le rationalisme n'est pas la suprématie de la raison en matière de religion; car, à ce compte, l'erreur qui porte ce nom serait souverainement raisonnable. Le rationalisme est tout simplement l'abus de la raison, comme le philosophisme est l'abus de la philosophie. Le chrétien peut, sans être rationaliste, chercher à se rendre compte de sa foi. Sans doute, celle-ci a pour motif immédiat la véracité de Dieu et pour règle l'autorité de l'Église; mais la foi admet et suppose aussi les motifs de crédibilité. En d'autres termes,

Digitized by Google

lorsque je sais que Dieu a parlé et qu'il a établi l'Église son interprète, je ne peux ni discuter la parole de Dieu, ni lui donner le sens qu'il me plaît, mais je puis examiner très-sérieusement, en suivant les lois du raisonnement et de la critique, si Dieu a réellement donné aux hommes une révélation, et s'il a positivement établi une autorité enseignante régulatrice de la foi. Tant que le théologien se tient dans ces sages limites, il n'est point rationaliste. L'exposition des preuves de la révélation et de l'autorité de l'Église sont ce que les théologiens appellent le *prodrome* de la foi. Ces notions élémentaires de la théologie ne sont point d'aujourd'hui : elles étaient aussi familières à saint Augustin qu'aux apologistes modernes.

Le reproche à adresser au dix-huitième siècle n'est donc pas d'avoir recherché les preuves internes et externes de la révélation, mais de les avoir souvent mal recherchées; voilà ce qui est fréquemment arrivé chez les protestants, particulièrement en Angleterre. Ils ont exagéré les droits de la raison, en la faisant juge de la parole de Dieu; ils ont confondu la lumière surnaturelle de la révélation avec la lumière naturelle de l'intelligence humaine; et, par là, ils sont devenus rationalistes. M. Pattison suppose que l'avénement du puséysme a détruit le rationalisme, parce que, depuis, en Angleterre, on a, pour ainsi dire, abandonné, chez les protestants, les preuves extrinsèques de la religion chrétienne, et concentré l'étude sur les dogmes, sur leur valeur philosophique et leur application morale. On s'est disputé sur le culte, les cérémonies : mais le rationalisme ne peut-il pas se mêler à ce nouvel examen? Il s'y est mêlé en effet d'une manière déplorable, non seulement au sein de l'*Église large*, mais aussi dans l'Église haute. Il ne faut donc point supposer, avec M. Pattison, que le rationalisme soit mort en Angleterre en 1830. Il est vrai qu'après cette époque les Anglais ont eu leurs *traditionalistes* protestants, comme nous avons eu nos *traditionalistes* catholiques, empiétant comme ceux de France sur les droits de la raison et d'une légitime recherche de la vérité; mais le traditionalisme anglais a eu le sort du nôtre : il n'a point vécu et a seulement prêté des armes au rationalisme qu'il prétendait détruire.

Il convenait, avant d'analyser l'exposition que fait M. Pattison des doctrines de la première moitié du dix-huitième siècle, d'attirer l'attention du lecteur sur des confusions qui eussent pu l'égarer. Aux yeux du recteur de Lincoln, il est impossible d'établir la foi par le raisonnement, c'est-à-dire d'assigner des motifs de crédibilité satisfaisants à la révélation. Chercher ces motifs, c'est faire du rationalisme. Voilà l'erreur capitale.

Nous sommes loin de méconnaître ce qu'il y a de juste dans la *qualification de rationaliste* (*seculum rationalisticum*), appliquée au dix-

Digitized by Google

huitième siècle; mais c'est une injustice de confondre dans un même reproche tous les apologistes chrétiens sans distinction.

II

LES APOLOGISTES ANGLAIS DE LA PREMIÈRE PÉRIODE : WARBURTON, TILLOTSON, WHATELY, BUTTLER, ETC.

Le temps de la controverse sur la valeur intrinsèque du christianisme a, selon M. Pattison, des limites bien déterminées. Elle commence en 1699, avec l'évêque Worcester. De 1720 à 1740, le déisme est à son apogée; il s'éteint vers le milieu du siècle. Alors les opinions de Hume n'excitaient déjà plus ni curiosité ni contradiction: son traité *de la Nature humaine* (1739) vint au monde mort-né et personne ne s'en occupa. Bolingbroke mourut en 1751, ce fut le dernier déiste de profession. Quand son exécuteur testamentaire Mallet fit imprimer ses ouvrages, en 1754, ceux-ci trouvèrent le public mal disposé. Nulle part, le déisme n'attirait plus l'attention.

Voici comment M. Pattison expose les débats. Ils sont résumés avec assez d'impartialité et présentent un grand intérêt historique et doctrinal. C'est un chapitre traité à un point de vue nouveau, et où tout n'est pas à condamner. Nous n'avons pas craint de nous y étendre. La physionomie du dix-huitième siècle est assez bien rendue. Les torts des apologistes y sont mis en lumière et même exagérés.

Le rationalisme du commencement du dix-huitième siècle identifiait la révélation et la raison. Celle-ci était la pierre de touche et toute la substance de celle-là. La religion de la nature, écrite dans les cœurs, devait contrôler les livres du Nouveau Testament. Tillotson, archevêque de Cantorbéry, s'exprimait ainsi dans ses sermons : « Tous nos raisonnements touchant la révélation sont nécessairement pris aux sources de la raison, et celui qui désire sincèrement faire la volonté de Dieu ne peut se laisser tromper par de vaines prétentions à une religion révélée. Si on lui propose une doctrine comme venant de Dieu, il la *juge* d'après les connaissances qu'il possède de la nature divine et de ses perfections; si elle y est en tout conforme, il l'admet; autrement il la repousse, un ange vînt-il du ciel pour la lui faire accepter. » Buttler, évêque de Durham, tenait un langage analogue; les non-conformistes parlaient de la même manière. « La raison que Dieu a mise dans l'homme, bien qu'on ait pu en abuser, doit juger toutes choses, c'est elle qui doit guider nos

Digitized by Google

jugements sur Dieu, sur nos devoirs, et nous délivrer de tous nos préjugés. » Enfin, Warburton, montrant à la fois son dédain et son ignorance de la théologie catholique, affirme que « l'image de Dieu, à laquelle l'homme a été créé, ne consiste que dans la faculté que nous avons de raisonner. » Ces citations expriment toute la doctrine de Locke, formulée ainsi par lui-même : « La raison est non-seulement la révélation naturelle par laquelle le Père éternel de la lumière, fontaine de toutes sciences, communique au genre humain la portion de vérité qui nous est dévolue ; mais elle est encore la révélation surnaturelle, agrandie par une série de découvertes communiquées immédiatement par Dieu *et dont la raison garantit la vérité*. C'est par là que nous savons qu'elle est vraie. De telle sorte que celui qui bannit la raison pour suivre la révélation éteint la lumière qui le guide à la fois en philosophie et en religion. Autant vaudrait fermer les deux yeux pour mieux voir, dans le télescope, la lumière d'une étoile invisible. »

Ainsi, croire à la religion, c'était, pour les théologiens protestants du dix-huitième siècle, croire *uniquement* à la raison. Toutefois ils établissaient deux étapes sur la route de la foi. La religion purement naturelle était la première. En y allant, les théologiens de toutes nuances voyageaient de compagnie. C'était seulement lorsqu'ils étaient arrivés que les déistes et les apologistes chrétiens se séparaient. Les premiers trouvaient que la lumière de la raison, qui les avait guidés jusque-là, n'éclairait plus rien au delà. Les écrivains chrétiens, au contraire, déclaraient que la raison leur découvrait la vérité de la religion révélée. Alors se posait la question de la suffisance ou l'insuffisance de la religion naturelle ; c'était l'objet des plus vives controverses. La notion naturelle du droit et du devoir, disaient les déistes, est si parfaite, que Dieu n'y peut rien ajouter ; elle détermine tous nos rapports entre le Créateur et nos semblables. Supposer que Dieu a créé des relations artificielles et a donné à l'humanité des préceptes positifs, c'est renverser la notion de la morale : celle-ci n'est rien autre chose que les conditions de notre existence présente, conditions qui n'échappent point à l'homme intelligent et attentif. On ne peut admettre l'hypothèse qu'un Dieu est descendu parmi nous pour apporter des préceptes arbitraires et nous parler du sein d'une lumière douteuse. Tel était le terrain sur lequel se plaçait le grand champion du déisme, Tindal. Telle est l'idée fondamentale qui reparaît dans le titre du traité qu'il publia en 1732 : le *Christianisme aussi ancien que la création, ou la Religion de la nature promulguée par l'Évangile*.

Les défenseurs du christianisme repoussaient cette identité *absolue* du christianisme et de la nature ; ils jetaient un pont entre la ré-

Digitized by Google

vélation et la raison ; mais, dans toutes leurs évolutions, ils se rapprochaient beaucoup trop de leurs adversaires.

Ils faisaient reposer le christianisme sur la nature et considéraient la connaissance philosophique de Dieu comme le point de départ du système. C'était logique, puisque, selon eux, la révélation s'adressait à la raison, formait un résumé de nos idées rationnelles sur Dieu, et ne faisait qu'y ajouter de nouveaux développements. Ces développements, ces déclarations nouvelles, n'étaient point placés au dessus de la raison : bien que divinement communiquées, les vérités révélées étaient rationnellement et intrinsèquement démontrables. Les vérités révelées étaient donc de l'ordre rationnel. Le christianisme était un plan particulier dans le plan général de la Providence ; le plan total était d'une même pièce et parfaitement uniforme. « Peu importe, disait Warburton, la manière dont les rapports de l'homme avec Dieu soient connus, soit par la raison, soit par la révélation ; nos devoirs dérivent des relations considérées en elles-mêmes et non de la manière dont elles nous ont été manifestées. Les articles de foi et les devoirs, connus d'abord par la raison, deviennent surnaturels par la révélation. Nos rapports avec le Rédempteur ne sont point artificiels, mais aussi réels que ceux qui nous lient au créateur et au conservateur du monde ; et les obligations qui résultent de ces deux ordres de rapports sont de même nature. »

Il était difficile aux théologiens qui faisaient une aussi large part à la raison de prouver *à priori* la nécessité de la révélation. Cependant ils tentèrent de le faire. Ils montraient les faiblesses et les obscurités de l'antiquité païenne, l'ignorance profonde des sauvages de l'Amérique, les folies des plus sages philosophes, et reproduisaient une partie des arguments des sceptiques. Mais ils prenaient garde de trop abaisser la raison. Ils n'oubliaient pas qu'ils en avaient besoin pour construire l'édifice des preuves du christianisme. Les uns accordaient plus, les autres moins, à la raison : tous voulaient sa suprématie. Ils donnaient tous la première place à la religion naturelle. Celle-ci n'avait sans doute régné nulle part ; mais, à leurs yeux, la religion naturelle ressemblait au *Contrat social* de Rousseau, fiction qui s'imposait à l'esprit de quiconque voulait construire une démonstration logique du christianisme. Le texte de saint Paul (*Rom.* II, 14), interprété si différemment par les théologiens, était alors accepté dans son sens littéral et même exagéré.

Les déistes et leurs adversaires pensaient également que le but de l'intervention divine, dans la révélation, ne pouvait avoir été que d'assurer la bonne conduite de l'homme en ce monde ; ils affirmaient que le dogme de la vie future ne servait qu'à cela ; et que l'autre monde, s'il existe, n'a point d'autre relation avec la vie présente.

Digitized by Google

S'abstenir du vice, cultiver la vertu, nous acquitter convenablement sur la terre du rôle dont nous sommes chargés, supporter les maux de la vie avec résignation, user modérément des plaisirs : voilà certes une grande chose; et peut-être n'y a-t-il que peu de gens sur la terre satisfaisant parfaitement à toutes ces conditions; mais l'expérience du dernier siècle a évidemment montré que cet idéal de la vie, quels que soient les motifs mis en avant pour déterminer les hommes à s'y conformer, n'est au fond qu'un épicuréisme plus ou moins voilé, dans lequel le ciel a son rôle et sert de moyen pour conduire les hommes à un honnête comfort.

Les théologiens du dix-huitième siècle prétendaient néanmoins tous à l'orthodoxie : ils n'étaient en effet ni arminiens, ni calvinistes. Ils ne s'inquiétaient guère de savoir si c'est la foi qui sauve ou bien les œuvres. Ils avaient adopté le langage et les idées des philosophes moralistes. Ils ne parlaient point du péché, mais du vice ; du mérite des œuvres, mais de la vertu. La vie était réglée par la raison, d'après l'idée philosophique de l'homme et de ses rapports, et aussi par la considération des conséquences heureuses ou malheureuses des actes de la vie : voilà ce qu'on appelait la religion. La foi n'était point une qualité interne et surnaturelle de l'homme. C'était la règle extérieure de la vie. Les preuves logiques de l'existence et des attributs de Dieu étaient regardées comme le fondement de nos obligations. Le reste importait peu.

Les prédicateurs ne citaient guère l'Écriture. M. Pattison cherche à les justifier. « Il ne faut point oublier, dit-il, qu'avant la réforme il était de mode de citer à tout propos l'Ancien et le Nouveau Testament. Les allégories, les allusions mystiques, fondées ou non, les mots latins de la Vulgate souvent mal entendus ou détournés de leur sens, tout était alors accepté sans contradiction. Ces procédés n'eussent point été de mise au dix-huitième siècle : le texte devait être pris dans son sens littéral, et la citation bien amenée. On composait un sermon en consultant le bon sens et la raison : c'était une réaction complète contre le sermon puritain du dix-septième siècle. Ce n'était plus le temps des pieuses imaginations, de l'allégorie, des sens mystiques et contournés; la pratique simple du devoir était recommandée au nom de la sagesse et de la prudence; c'était l'homme du monde parlant au monde. » Collins disait de saint Paul : « J'ai un grand respect pour lui : c'était un homme de sens et un parfait gentleman. » Collins eût pu dire la même chose des prédicateurs de son temps. Ils se ressemblent tous : ils s'appliquent à employer le langage de la bonne société de l'époque et à parler exactement des réalités de la vie présente. De tels discours étaient polis comme marbre, mais ni moins froids, ni moins inanimés.

Digitized by Google

Non-seulement la chaire, mais toute la littérature théologique de ce siècle, était montée au même ton. Les théologiens ne publiaient pas des traités métaphysiques adressés à des savants, mais des ouvrages agréables, à mettre sous les yeux de la bonne société. C'était un genre littéraire dans lequel les lecteurs prenaient la place des écrivains et les écrivains celle des lecteurs. Ceux-ci ne lisaient point pour s'instruire, et ceux-là ne cherchaient qu'à s'inspirer de ceux qui les lisaient.

Les théologiens acceptaient la condition de prévenus ; ils comparaissaient à la barre de leurs adversaires. Les déistes étaient leurs accusateurs et le public le jury. Le temps n'était plus où Baxter parlait de l'autre monde comme un homme qui y aurait vécu et se donnait presque comme un exprès envoyé du ciel pour dire ce qui s'y passait. Le prédicateur ne revendiquait aucune mission divine et ne cherchait à convaincre ses auditeurs que par la force d'une plaidoirie. « Le théologien allait par les rues, une planchette au cou, sur laquelle était imprimée une démonstration bien raisonnée de l'existence et des attributs de Dieu ; et il mendiait l'assentiment des passants dans le jargon nouveau de la cour (*The new court-jargon*). » Jamais le public ne s'entretint plus souvent de religion. Il prenait au sérieux son rôle de juge. Quand Collins visitait lord Barrington, comme ils étaient l'un et l'autre hommes de lettres et se piquaient de bien raisonner sur l'Écriture, ils avaient coutume, après leur dîner, dit leur biographe, de se réunir autour d'une table où était déposé un exemplaire grec de la Bible. Bolingbroke ne se trouvait guère en compagnie de la comtesse d'Huntingdon sans discuter quelques-uns des problèmes de la théologie, et le déiste montrait une déférence extrême pour l'opinion de la noble lady. L'évêque Buttler croyait nécessaire de tracer à son clergé la ligne de conduite à suivre dans les sociétés sceptiques où la religion était le thème intarissable des conversations. Tindall abandonna le catholicisme, dit le médecin qui le traita dans sa dernière maladie, par suite des arguments qu'il avait entendus dans les cafés. On parlait religion partout, comme, au siècle d'Athanase, on s'entretenait de la consubstantialité du Verbe. Les universités étaient envahies par l'esprit du temps. Berkley trace le portrait suivant du philosophe théologien à la date de 1732 : « Lysicle souriait et disait : Vous vous rappelez, Euphranore, ces philosophes du moyen âge avec leur bonnet carré et leur longue robe; mais, grâce au temps heureux où nous vivons, le règne du pédantisme est passé. Nos philosophes sont d'un genre bien différent de ces savants qui pensaient arriver à la science en fatiguant leurs yeux à lire des textes effacés, et en se séquestrant loin des cercles du monde pour méditer dans la solitude et la retraite. Les savants sont aujourd'hui les

Digitized by Google

hommes les mieux élevés du siècle : ils connaissent le monde : ce sont des gens de plaisir et de fashion, de fins gentlemen.

« Euph. — Je connais peu les hommes dont vous me parlez, mais, franchement, je ne les aurais jamais pris pour des philosophes.

« Crit. — Tout le monde eût été comme vous autrefois. Mais on s'était étrangement mépris sur la vraie méthode qui conduit à la science. On supposait qu'elle consistait à suivre les cours ennuyeux d'une académie. Parmi les découvertes du temps présent, une des principales est de s'être aperçu que cette méthode est plus propre à arrêter qu'à promouvoir le progrès des connaissances.

« Lys. — Je comprends qu'un jeune garçon de quatorze ans, élevé à la moderne, fait meilleure figure et sera bien plus considéré dans un salon ou dans une assemblée de gens bien élevés qu'un jeune homme de vingt-quatre ans qui se sera traîné longtemps sur les bancs des écoles et des colléges. Il doit dire de meilleures choses dans un meilleur langage; et il aura pour lui les plus aimables de tous les juges.

« Euph. — Mais où croyez-vous qu'il se sera formé?

« Crit. — Là où nos pères si graves n'auraient jamais voulu mettre le pied : dans les salons, dans les cafés, dans les tavernes, dans les cabarets. C'est là que l'on agite librement toutes les questions de religion, de morale et de politique. On y entend de bonnes leçons assaisonnées d'esprit, de railleries, de traits charmants. Trois ou quatre sentences d'un homme de qualité, dites d'une belle manière, font plus d'impression et instruisent davantage qu'une douzaine de dissertations dans le langage sec et ennuyeux des académies. »

M. Pattison ajoute encore d'autres remarques critiques au tableau peu flatteur qu'il trace de l'état de la théologie protestante en Angleterre au commencement du dix-huitième siècle.

La forme des controverses pour et contre le déisme, a jeté, dit-il, un grand discrédit sur les belligérants et sur leur cause ; ils ne savaient pas discerner exactement ce qu'ils prouvaient de ce qu'ils ne prouvaient pas. Le ton d'assurance qu'ils prennent en toute occasion diminue singulièrement l'autorité de leurs écrits. Sans doute, la littérature théologique du dix-huitième siècle ne renferme pas les bouffonneries des théologiens du siècle précédent; mais elle conserve un air de vulgarité qui la met fort au-dessous des autres écrits du même temps. Les théologiens prenaient un ton arrogant et presque bravache. M. Pattison les représente avec un air gaillard, parcourant les promenades une cravache à la main. Quand Warburton argumente, continue-t-il, on le dirait toujours prêt à bâtonner son adversaire, qui est toujours pour le moins un athée, un infidèle, un blasphémateur, un schismatique, etc., etc. On ne pouvait parler avec

Digitized by Google

calme sur un sujet religieux ; la théologie était une arène. Les évêques excitaient les jeunes gens à l'étude, dans le but unique d'y trouver des armes pour battre les adversaires. Cependant la controverse religieuse ne peut convenablement être transformée en une lutte de barreau. Celle-ci est essentiellement partiale et n'a pour but que de faire valoir les arguments d'une des parties. Le rôle des théologiens devrait être bien plutôt celui du juge que celui de l'avocat.

A de rares exceptions près, dans l'époque hanovrienne, la théologie revêt les caractères violents d'une guerre de partisans. Les apologistes avaient évidemment quitté le tribunal de juge pour se placer à la barre de l'avocat ; ils étaient impatients devant le moindre doute qu'on leur opposait et ils refusaient toute apparence de raison à la partie opposée. De cette manière, ils passaient par-dessus les plus sérieuses difficultés et n'avaient pas même la conscience de la valeur réelle de leurs propres arguments. Le manque de sincérité dans le raisonnement, la volonté de ne pas voir les difficultés, la détermination de cacher tout ce qui leur était contraire, l'habitude où ils étaient de prendre le ton d'autant plus haut que leurs raisons étaient moins convaincantes, faisaient en réalité des apologistes chrétiens une classe d'écrivains très-propres à perdre la cause qu'ils prétendaient servir. Quelle pénible impression, par exemple, ce défaut de sincérité ne dut-il pas produire sur la jeunesse du temps, sur les esprits candides et élevés, sur tous ceux qui sentirent que « *l'amour de la vérité pour* « *la vérité est la plus belle des qualités et le principe de toutes les* « *vertus !* » (Locke.)

La sincérité de l'esprit est plus rare qu'on ne le pense ; et il est tout aussi facile, disait Buttler, de fermer les yeux de l'intelligence que les yeux du corps.

On disputa de part et d'autre avec fureur, mais sans convaincre personne. C'est la remarque de Casaubon. Quand il visita pour la première fois Paris, on lui dit, en montrant la Sorbonne : *Voici l'édifice où les docteurs disputent depuis trois cents ans ! — Et pourtant*, ajouta Casaubon, *ils n'ont jamais convaincu personne.*

« Lorsque le professeur Fraser appelle ce temps-là l'âge d'or de la théologie, il faut croire qu'il veut plutôt parler de l'éloquence de la chaire que des controverses de théologie. « Il était autrefois d'usage, dit M. Pattison, de qualifier d'éloquents nos grands prédicateurs de ce temps; mais aujourd'hui est-il un anglican qui voulût s'exprimer de la sorte? Je ne parle pas des membres des autres communions. Les noms qui commandaient jadis un hommage universel parmi nous, les Souths, les Barrow, les Tillotson, les Sherlock, sont bien près du ridicule. La faveur du public est inconstante à l'égard des littérateurs, mais beaucoup moins qu'envers les théo-

Digitized by Google

logiens : il n'y a dans la sphère théologique, en Angleterre, ni règles, ni guides, pour diriger l'opinion de notre siècle. Bossuet, Bourdaloue et Massillon, ont survécu à une douzaine de révolutions politiques ; tandis que chez nous, bien que nous n'ayons pas eu de révolutions depuis 1660, il n'y a pas encore de théologie classique ; l'Anglais se contente des préjugés de sa secte et ne connaît pas d'autre mérite au théologien que celui de les partager. La supériorité de l'intelligence désigne un homme à l'animosité : il n'y a pas de journaliste aujourd'hui, dans la haute Église, qui ne se rue insolemment contre Locke, le père de la théologie du dix-huitième siècle, et le plus grand nom que nous ayons parmi les théologiens. Les plus ménagés sont les moins connus : *qui n'a pas de lecteurs n'a pas d'adversaires.* Les principaux écrivains dans la controverse du déisme, quel que soit le parti auquel ils ont appartenu, ont expié l'attention dont ils ont été l'objet par un oubli universel. »

Tel est le caractère et telles sont les mœurs de la théologie en Angleterre pendant la première moitié du dix-huitième siècle, selon M. Pattison. Le portrait n'est point flatté : mais du moins est-il ressemblant ? Nous savions bien que ce n'est point dans les rangs des protestants qu'il faut aller chercher les vrais défenseurs de la révélation ; mais est-il vrai que les apologistes anglicans, jadis tant vantés, aient aussi complétement trahi la cause qu'ils prétendaient servir ? Nous ne le croyons pas. M. Pattison semble calomnier ici les apologistes chrétiens de son pays dans l'intérêt de l'*Église large.* L'écrivain du livre des *Essais* croit atteindre plus sûrement la révélation en frappant d'abord ses défenseurs. Afin d'entrer dans la place, l'ennemi cherche à enlever les sentinelles et à se débarrasser de la garnison. Voltaire aussi voulait à tout prix écarter les défenseurs du christianisme. Warburton, évêque de Glocester, venait de publier, avec beaucoup de succès, son ouvrage, la *Mission divine de Moïse démontrée.* Voltaire prétendit y trouver la confirmation de la plupart des erreurs qu'il débitait sur l'histoire sacrée ; et il prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Glocester. Celui-ci fut dans l'obligation de décliner publiquement ces louanges calomnieuses. Alors le philosophe de Ferney, changeant tout à coup de ton à l'égard de Warburton, l'accabla d'autant d'injures qu'il lui avait donné d'éloges.

La même chose arriva à Tillotson, au sujet de son traité *De la règle de la foi.* « Quelques critiques, voyant qu'il n'avançait que des principes

Digitized by Google

fondés sur le simple raisonnement, voulurent, dit Feller, le faire passer pour un homme qui ne croyait à rien de ce qui n'est pas à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre les incrédules. »

Nous savons qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Église, professant une foi arbitraire et décidant de tout d'après des lumières particulières, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. Mais, nous le demandons encore, M. Pattison n'exagère-t-il pas le mal et ne dissimule-t-il pas le bien? Le recteur de Lincoln fait un grand reproche au même Warburton, si loué d'abord et puis si maltraité par Voltaire, du ton de ses écrits, et des injures prodiguées en général par les apologistes à leurs adversaires; mais n'est-ce pas là un défaut général du temps où ils vivaient? M. Pattison est bien forcé d'avouer que, même à la Chambre des communes, on employait alors un langage souvent très-blessant. L'adversaire politique n'avait ni sagesse, ni connaissance, ni vertus publiques. La satire de Pope ne connait pas de milieu : l'homme qu'il peint est un modèle ou un monstre. Les amis sont des types de toutes les vertus; les ennemis, les types de tous les vices. Pope lui-même ne faisait qu'imiter ceux qui l'entouraient; toute la différence, entre eux et lui, consiste dans la supériorité du génie qui brille dans tous ses écrits.

Il y a plus, on compte des théologiens qui ont présenté à cette époque d'admirables modèles de discussion calme, honnête et convaincante; tel fut Buttler. L'archevêque Whately disait : « Un homme religieux doit certainement désirer que les preuves du christianisme soient trouvées satisfaisantes; mais un homme sage ne prendra pas légèrement ses désirs pour des réalités; il pèsera avec d'autant plus de conscience la force des raisons, que les questions importent davantage. » Cet homme sage, dit M. Pattison lui-même, était Buttler. Il ne plaisait pas aux exagérés apologistes anglicans; ceux-ci ne le trouvaient ni assez vigoureux, ni assez énergique. Cet homme modéré, qui se rendait parfaitement compte de l'obscurité où Dieu tient certaines questions, ne pouvait comprendre l'impatience et la véhémence de ses collègues. Buttler ne doutait point, ainsi qu'on l'a affirmé, mais il possédait la sage réserve du juge. Pitt disait du livre principal de cet écrivain, l'*Analogie* : « C'est un ouvrage dangereux; il soulève plus de doutes qu'il n'en résout. » Ce qu'il y a de vrai dans ce jugement, c'est que, pour un esprit qui n'a jamais nourri d'objections contre la révélation, un ouvrage où ces objections sont exposées, quelle que soit la solution qu'on leur donne, produit une impression pénible. — Toujours est-il que la discussion de Buttler était franche et sincère. M. Pattison, qui sait tout cela, aurait dû être moins véhément dans ses reproches.

Digitized by Google

Il est une autre accusation plus grave et mieux fondée contre les théologiens du dix-huitième siècle. N'ont-ils point confondu quelquefois la raison et la foi, les lumières naturelles de l'homme et les lumières surnaturelles apportées par la révélation? N'ont-ils point exagéré les droits de la raison dans l'examen légitime des preuves de la religion? L'homme a le droit et le devoir de s'assurer que Dieu a parlé, que Dieu a établi son Église; mais il ne peut ni ne doit discuter la parole de Dieu; il ne peut prétendre contrôler les mystères à la lumière de sa faible raison privée. Les apologistes anglais se sont-ils toujours tenus dans ces sages limites? N'ont-ils pas abaissé la religion jusqu'à un vulgaire niveau? M. Pattison est bien près de la vérité lorsqu'il dit :

« On cherchait une nouvelle base à la religion révélée. La réforme avait détruit l'autorité de l'Église catholique; et rien de solide n'avait remplacé ce fondement séculaire : ni l'autorité de l'Église anglicane, ni l'inspiration du Saint-Esprit, ni la lecture de la Bible. Il fallait mieux. On crut trouver une base à la religion dans la raison. On entreprit de démontrer la vérité du christianisme. Les mystères ne furent plus considérés que comme des vérités jadis voilées, mais désormais accessibles à la raison. « Le mot μυστήριον, disait l'archevêque Whately, ne désigne pas, dans le Nouveau Testament, ce qui est incompréhensible, mais ce qui était jadis caché et ce que nous savons maintenant. » Il n'y avait plus besoin d'opération secrète de la grâce, ni de préparation du cœur pour croire au christianisme; le raisonnement seul suffisait. On excluait non-seulement le mystère, mais le sublime, la poésie de la religion. La religion était froide comme un syllogisme et n'avait pour rôle que celui de fournir des motifs à l'éthique : rôle également contraire à la dignité du dogme et de la morale. C'était humilier et contredire la conscience. On ne relevait pas le monde sensible, on matérialisait le monde invisible. C'était une théologie utilitaire; elle avait pour devise cette parole de Bacon : *Intellectui non plumæ, sed plumbum addendum et pondera.* Les apologistes anglais ressemblaient aux stoïciens du temps d'Épictète, d'Antonin et de Plutarque : c'étaient des hommes pratiques, moralisant par des moyens pratiques et dans un langage vulgaire. »

Ce qui a droit de nous étonner, c'est que M. Pattison, qui a si bien saisi le défaut des théologiens protestants en Angleterre, entreprenne ensuite leur apologie. « Ces erreurs, dit-il, avaient leur bon côté. Elles délivraient le monde des visionnaires et des spéculations creuses d'une métaphysique trop subtile... Ce serait, dit-il ailleurs, un tort de bannir le sens commun aussi bien de la religion que de tout autre sujet. Aujourd'hui, quand l'orthodoxie de la haute Église menace, comme au quinzième siècle, d'étouffer complétement le sentiment

Digitized by Google

religieux, quand l'Église d'Angleterre ne sait plus qu'invoquer des formules usées qui ont perdu depuis longtemps toute espèce de sens, il ne faut pas insister pour montrer l'abus du bon sens dans le siècle dernier. Il y a des temps et des circonstances dans lesquels l'idée religieuse gagne à être soumise au même contrôle que les affaires ordinaires de la vie et à être discutée « *coram populo.* »

Non-seulement M. Pattison, absout les théologiens, mais il veut justifier aussi les déistes, qu'il avait également condamnés.

« Les objections que les déistes faisaient à la révélation n'étaient pas des chimères, des rêves de cerveaux malades, mais de solides arguments. Elles mettaient en évidence les points par où le système de la révélation choque et contredit la raison humaine. Le temps n'affaiblit pas les objections contre les miracles ; leur force est la même aujourd'hui. Le débat n'était point frivole. Qu'importe qu'elles paraissent vulgaires ? Un disciple de Platon les eût méprisées, et Origène aurait pu dire, comme autrefois en répondant à Celse : « La foi qui « serait atteinte par de telles raisons est une foi déjà bien malade. » Mais ces objections étaient la voix spontanée de la conscience des hommes pratiques étrangers aux systèmes et aux illusions de la métaphysique. Il y a des gens qui sourient de pitié en parlant de la frivolité des arguments du dernier siècle ; mais ne peut-on pas dire que les réponses des apologistes n'étaient pas moins frivoles ? La frivolité était le vice du temps ; et elle prêtait sa forme à tout, même à la vérité. Toutefois elle n'excluait point la philosophie. La philosophie, a dit Thomas Reid en 1764, n'a, au fond, d'autre racine que le sens commun ; elle y puise sa séve et sa nourriture. Si on l'en sépare, elle est comme une plante qui se flétrit et meurt. Nous avons vu expirer le grand mouvement philosophique de l'Allemagne parce qu'il avait divorcé avec le monde réel. Les esprits sains ont abandonné un système qui dédaignait les sentiments et les besoins réels de l'humanité.

« S'il y eut un temps où la philosophie fut contrainte d'abandonner les superbes hauteurs, ce fut le milieu du dix-huitième siècle. Les spéculations métaphysiques étaient discréditées; les subtilités de la scolastique étaient tournées en ridicule, bien que l'heure du scepticisme fiévreux et égoïste ne fût pas encore venue. Burke était bien loin de mépriser l'esprit de cette époque. « Nos pères, disait-il, étaient des penseurs plus solides que nous : ils préféraient le bon sens aux connaissances acquises; et leurs études, quoique différentes des nôtres, valaient bien celles de nos jours » C'était au nom du bon sens que le public déclarait l'éternité des peines une absurdité, et l'extermination des cananéens une cruauté brutale. C'est parce que l'on s'est éloigné de la raison commune que la haute Église occupe aujourd'hui une posi-

Digitized by Google

tion semblable à celle de l'Église romaine, proposant un dogmatisme glacé et inintelligent sans relation avec l'histoire actuelle de l'homme. Dans ce système, la vie religieuse est tout artificielle et tout à fait étrangère aux vertus morales de la vie réelle. Parmi nous, dit Rémusat, « un homme religieux est trop souvent un homme qui se croit « entouré d'ennemis, qui voit avec défiance ou scandale les événe- « ments et les institutions du siècle, qui se désole d'être né dans « les jours maudits, et qui a besoin d'un grand fond de bonté innée « pour empêcher ses pieuses aversions de devenir de mortelles « haines. » Ce système est également fatal à la morale du peuple et à la vraie théologie : il enferme la vertu dans le cloître et la religion dans les livres, il engendre une sainteté de caste et une philosophie pétrifiées dans la tradition, mais il ne met rien de vivant dans l'esprit et le cœur du peuple.

« Oui, le dix-huitième siècle abaissait le niveau moral jusqu'à celui de la prudence et de l'honnêteté d'un monde tout terrestre, mais du moins il persuadait la morale à tous comme la règle nécessaire de la vie. L'honnêteté, voilà le thème de la chaire, de la presse et des salons. Ce n'était point une vaine phraséologie; tout était là profondément réaliste. Il n'y avait alors rien qui ressemblât au scepticisme qui, cinquante ans plus tard, s'est répandu sur le continent. Le rationalisme du dix-huitième siècle était solide. Jamais raison ne fut moins extravagante. »

Comment expliquer les contradictions de M. Pattison abaissant et élevant tour à tour le dix-huitième siècle, dans la personne des théologiens et des déistes? Elles s'éclairent par la lutte qui s'agite dans cet esprit flottant entre des sentiments généreux et une théorie fausse de la religion. Le recteur de Lincoln ne peut voir sans dégoût la religion abaissée jusqu'à n'être plus qu'un instrument de police morale, que le moyen d'un honnête comfort, que la légitimation de l'épicuréisme d'une vie sans aspirations élevées, sans consolations divines, sans espérance d'immortalité. Mais, d'autre part, parce que M. Pattison repousse la foi aux miracles, à la révélation, au surnaturel de l'ancienne loi et de la nouvelle, il veut louer ceux qui ont nié ou bien affaibli la vérité d'une religion positive appuyée sur le miracle. La position fausse et contradictoire qu'il a prise apparaît en ce qu'il aspire à une religion élevée au-dessus du monde terrestre, entraînant avec elle les âmes dans une sphère inaccessible aux cupidités et aux intérêts égoïstes de ce monde, et qu'il ne veut cependant reconnaître à cette religion que des racines toutes terrestres.

Le lecteur va se convaincre de cette vérité par l'analyse que nous allons faire de la partie du travail de M, Pattison relative à l'histoire de la théologie pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

III

LES APOLOGISTES ANGLAIS DE LA SECONDE PÉRIODE : LARDNER, PALEY, ETC.

Les déistes et les athées avaient commencé leur agression contre le christianisme en cherchant à prouver que ses dogmes étaient absurdes en eux-mêmes, antisociaux, ridicules, etc. Les théologiens les avaient attaqués sur ce terrain, et les avaient réfutés. Il suivait de cette réfutation que la révélation était possible en elle-même; mais était-elle certaine comme fait? Voilà la question qu'il restait à examiner. Ce fut l'occupation des apologistes pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. La marche des idées était logique; c'était le progrès naturel et la conséquence du mouvement de la pensée dans la première période. Après les preuves internes, devaient nécessairement venir les preuves externes. Ce n'était point assez que le christianisme ne renfermât rien dans son dogme et dans son culte de contraire à la raison, il fallait que le fait de la révélation fût prouvé par l'histoire. On passa de la possibilité du christianisme à sa démonstration. La première manière de considérer le christianisme était bien supérieure : elle faisait entrer l'esprit dans la considération du dogme et de la morale évangéliques, tandis que la seconde avait l'inconvénient de substituer complétement une question d'archéologie à l'étude doctrinale des Évangiles, et d'omettre les consolations divines qui sont au fond du christianisme. Les démonstrations de ce genre, appelées *évidences* ou motifs de crédibilité, occupent ce qu'on peut appeler la période des George (1750 à 1830). « Alors la presse n'attaquait presque plus la religion, dit M. Pattison, dont nous continuons à analyser les idées, il n'y avait plus de déistes en Angleterre. Mais le clergé les supposait toujours devant lui. Construire des démonstrations du christianisme était un exercice ingénieux et comme la littérature sérieuse du temps. Ce n'était là toutefois qu'un semblant de théologie, une mode archéologique incapable de réveiller le scepticisme dormant dans les profondeurs de la société. De telles démonstrations ne sont point des instruments tranchants, elle ne touchent ni ne blessent personne. C'était, si l'on veut, une escrime qui avait sa grâce dans un siècle où l'art littéraire consistait à écrire des hexamètres latins. L'école orthodoxe n'osait plus maintenant scruter la révélation dans son contenu. La période précédente avait éliminé la pratique de la religion ; la période des George perdit jusqu'à l'usage des spéculations rationnelles.

« Il faut bien le dire, la recherche des origines historiques du chris-

Digitized by Google

tianisme est une étude bien secondaire, comparée à la philosophie de ses doctrines; mais, à cette époque, on n'avait ni assez de goût, ni assez de science, pour entrer avec succès dans un genre plus élevé de considérations. Gibbon seul touchait aux vraies difficultés. N'ayant devant lui que des contradicteurs peu sérieux, leur humiliation parut malheureusement lui suffire.

« Aucun Anglais ne refusera de s'associer à l'admiration exprimée par Coleridge pour l'esprit et le cœur de Paley, dont la grâce est incomparable, dont le talent de persuasion est toujours délicat et aimable; mais, ainsi que l'ont remarqué les apologistes de notre temps, il habite toujours un monde de convention. L'objet de ses démonstrations est hors de proportion avec la base étroite sur laquelle il le fait reposer; les conséquences dépassent de beaucoup les prémisses. Les leçons de Herbert Marsh, à l'université de Cambridge, puisées à des sources étrangères, et d'ailleurs n'ayant été imitées par personne, sont le seul exemple d'une recherche vraiment critique et loyale des origines et de la composition des livres canoniques. Cette investigation consciencieuse, introduite par un évêque professeur de théologie, ne prit point pied dans l'Église d'Angleterre. On la repoussa, non par la conviction de son impuissance, mais par la crainte qu'elle ne menât trop loin.

« On ne pouvait peut-être attendre mieux des hommes de la fin du dix-huitième siècle. Le sens critique des choses antiques avait disparu des Universités; le passé discrédité était regardé avec aversion. Le mépris que les *philosophes* français professaient pour l'histoire est un fait notoire : un des plus graves, d'Alembert, manifestait le désir qu'on effaçât du souvenir des hommes la mémoire du passé. La même manière de voir prévalait dans notre pays. Hume écrivait, en 1756, que les Anglais, en fait d'histoire, étaient à la fois absurdes et barbares, et l'éditeur Millar n'avait vendu, pendant le cours d'une année tout entière que quarante-cinq exemplaires de l'histoire de Hume. L'oubli dans lequel l'antiquité chrétienne était tombée jusqu'à l'apparition du mouvement historique de 1830 est un fait bien connu. Les matériaux historiques et le génie critique faisaient en même temps défaut.

« Ce qui est vrai pour un homme en particulier est vrai pour un siècle. Quand un siècle est occupé à prouver sa foi, c'est un signe que ce siècle doute, et souvent a cessé de croire. Cependant il y a des différences à établir sous ce rapport, suivant que l'on puise les preuves à une source ou à une autre. S'occupe-t-on uniquement à établir l'intégrité et l'authenticité des livres de l'Écriture; néglige-t-on leurs leçons religieuses et recherche-t-on exclusivement des coïncidences problématiques entre les textes : c'est là du rationalisme dans sa forme la plus

Digitized by Google

grossière et la plus abaissée. Au contraire, le contenu de la révélation est-il examiné avec liberté et raison, j'entends avec cette raison qui emprunte son criterium à la philosophie, et qui s'applique à discerner par l'idée qui est au fond du dogme si c'est Dieu qui parle ou non, le théologien se relève ; il approche de son but ; mais il se place encore à un faux point de vue. *La raison s'est donné une tâche impossible quand elle a entrepris de prouver une révélation divine :* il faut exposer l'Évangile, en déduire les conséquences légitimes, y chercher les vrais rapports de Dieu avec l'humanité ; mais non des arguments critiques d'un fait qui ne peut être démontré. »

L'appréciation que M. Pattison fait ici des apologistes chrétiens de la seconde moitié du dix-huitième siècle nous paraît encore plus injuste que la critique amère avec laquelle il a poursuivi les théologiens anglicans de la première.

Lardner et Paley sont des savants fort judicieux qui ne méritent assurément pas le dédain qu'on leur témoigne. La partialité avec laquelle on les juge, l'exécution sommaire à laquelle on les soumet, sont une révoltante injustice qui ne s'explique que par l'esprit de secte, la légèreté des néo-critiques et l'orgueil impatient de la nouvelle école d'Angleterre. Lardner fut un vaillant champion de la religion révélée. Il combattit à côté de Clarke au nom de la raison et de l'érudition ; il a démontré le fait surnaturel du christianisme. La netteté de ses conceptions, la vigueur de ses raisonnements, les aperçus pleins de finesse de sa critique, le placeront toujours à un rang distingué parmi les défenseurs de l'authenticité de nos Évangiles. Tandis que Clarke démontrait la haute raison des enseignements chrétiens, Lardner prouvait leur divinité par la critique et l'histoire. Son principal ouvrage, *the Credibility of the Gospel history*, traduit en hollandais, en latin et en allemand, justifie son succès. Le malheur de Lardner fut d'être né dans l'hérésie. Tout en reconnaissant hautement Jésus-Christ pour le Messie, il professa en effet le socinianisme.

M. Pattison n'est pas moins injuste envers Paley qu'envers Lardner, Paley, dont presque tous les ouvrages sont arrivés à la dixième et même douzième édition : c'était non-seulement un élégant écrivain, mais un critique éminent. Quiconque a lu son livre *Horæ paulinæ, ou de la Vérité de l'histoire sainte selon saint Paul, prouvée par la comparaison des épîtres qui portent son nom avec les Actes des Apôtres*, en a admiré à la fois l'érudition et le raisonnement. On peut critiquer comme trop artificielle sa démonstration *De la vérité de l'histoire*

Digitized by Google

évangélique, mais le livre est plein d'observations aussi judicieuses que décisives. Ce n'est point M. Pattison qui lui enlèvera ce mérite par des affirmations sans preuve.

Nous pourrions faire des remarques semblables à l'occasion de bien d'autres apologistes estimables qui ont honoré l'Angleterre et auxquels le monde chrétien s'est plu à rendre hommage. Qu'on nous permette de le dire : il y a aussi peu de patriotisme que de justice de la part de l'*Église large* à faire litière de la réputation d'hommes tels que les Abbadie, Addison, Tillotson, Beattie, Buttler, Leland, Erskins, Lardner et Paley.

Sans doute la critique moderne, l'étude comparée des langues, les découvertes archéologiques de tout genre, ont vieilli et même infirmé quelques-uns des arguments de ces illustres champions du christianisme; mais ce qui n'a pas vieilli, c'est le vigoureux bon sens qui fait le fond de leurs ouvrages. Le plus grand malheur de ces apologistes estimables est d'être nés protestants, de n'avoir point connu la vérité tout entière et d'avoir été conduits par là à des concessions regrettables et même à des erreurs dogmatiques qui déparent leurs excellents ouvrages.

M. Pattison commet une nouvelle erreur en jugeant de l'apologie chrétienne en général d'après les seuls apologistes anglais. La révélation a été défendue et bien défendue par les théologiens catholiques, dont M. Pattison semble ignorer l'existence. Il suppose que la cause entre les déistes et les chrétiens n'a été plaidée qu'en Angleterre. Il se trompe. La théologie catholique, après le concile de Trente, s'occupa d'établir positivement le dogme, sans cesser d'en montrer l'excellence et la profondeur. Débarrassée des subtilités et comme de la rouille de l'ancienne scolastique, elle continua ses hautes spéculations. Elle brilla du plus vif éclat. Ce fut le temps des Melchior Canus, des Maldonat, des Becan, des Aguirre, des deux Soto, des Sylvius, des Gonet, des Lugo, des Lessius, des Vasquez et des Suarez, des Bellarmin, des du Perron, des Pétau, des Thomassin, des Bossuet, des Bourdaloue.

Sans doute la théologie eut un caractère dogmatique et positif beaucoup plus prononcé qu'autrefois. Le bien de l'Église le demandait, et cette nouvelle direction des esprits enrichit la théologie. Il fallait bien conserver debout cet édifice doctrinal contre lequel se ruaient les Luther, les Calvin, les Zwingle et l'armée des novateurs du seizième siècle. Les sociniens niaient tous les mystères; ils attaquaient tout, la Bible, l'herméneutique traditionnelle, l'histoire ecclésiastique, les Pères, la théologie sacrée, et employaient à cette œuvre les armes nouvelles de la science. Les catholiques devaient les combattre sur le terrain de la science et avec les mêmes armes. Dieu pourvut aux besoins de son

Digitized by Google

Église, et de toutes parts apparurent de vaillants apologistes. Toutes les sciences vinrent apporter leur tribut de lumières et de force à la dogmatique chrétienne.

L'incrédulité, née de la réforme, voulait établir partout l'hostilité et l'incompatibilité de la science et de la foi. Luther niait la légitime intervention de la raison dans la théologie, et, par une contradiction manifeste, il soumettait tout au libre examen de l'esprit privé. Il livra à la fois au ridicule la philosophie catholique et la théologie. Il provoquait ainsi la raison à se séparer de la foi. La science devenait forcément rationaliste, et la théologie était contrainte à abdiquer. C'est aux principes posés par Luther qu'il faut attribuer cette hostilité de jour en jour plus marquée entre la révélation et la science : ce n'est point à Descartes, ainsi que l'ont pensé plusieurs écrivains de ce siècle. Les apologistes montrèrent comment l'accord entre la science et la foi s'établit facilement partout.

La théologie proprement apologétique compte, au dix-huitième siècle, d'illustres représentants. Nous n'en nommerons que quelques-uns: Bullet, Houtteville, Nonnotte, Guénée, Brenna, Valsecchi, Spedalieri, Feller, Bergier, dont les travaux ont été fortifiés de nos jours par ceux des cardinaux de la Luzerne et Wiseman, par Mgr de Frayssinous, le P. Lacordaire et une foule d'auteurs catholiques estimables.

Nous n'avons point à porter un jugement sur les apologistes catholiques au dix-huitième siècle. Il nous suffira de dire qu'en général ils ont su éviter les erreurs des apologistes anglicans. Ainsi, par exemple, ils n'ont point confondu le domaine de la foi avec celui de la raison. Leur polémique fut très-sensée; mais, si l'on excepte celle de l'abbé Guénée, peu brillante. Ils se bornèrent à répondre aux objections qui leur furent adressées, et ils manquèrent à la fois d'initiative, de largeur et de synthèse. Le souffle inspirateur ne vint point. On ne peut néanmoins, sans injustice, leur reprocher d'avoir omis, dans un siècle où l'archéologie chrétienne était si négligée, de nombreux éléments de démonstration que les progrès du temps ont fait connaître : il est certain que les apologistes catholiques accomplirent consciencieusement et noblement leur devoir. Dieu, qui exige le zèle et le courage quand il s'agit de défendre sa cause, n'impose point les œuvres de génie.

IV

LES CONCLUSIONS DE M. PATTISON.

Il ne nous reste plus qu'à exposer les conséquences déduites par M. Pattison de l'histoire de la théologie en Angleterre pendant le dix-

Digitized by Google

huitième siècle. Ces conclusions d'une histoire partialement écrite n'ont, à nos yeux, d'autre valeur que celle d'indiquer nettement le but que poursuivent les auteurs des *Essais et Revues*.

L'histoire de la théologie au dix-huitième siècle servira principalement, dit M. Pattison, à montrer ce que le raisonnement peut ou ne peut pas en matière de religion. Il est peu important de rechercher si les objections des déistes et des sociniens furent réfutées victorieusement ou non par les apologistes chrétiens. Peut-être ne serions-nous pas très-éloigné de la vérité en disant que la défense, à tout prendre, valait l'attaque; que, même sur le terrain du raisonnement, les preuves du christianisme peuvent être arrangées de manière à balancer devant la raison l'improbabilité du surnaturel; que même « il y a trois chances contre une pour la révélation. » Il est certain que si les événements politiques n'avaient pas donné à la pensée une nouvelle direction, la controverse entre déistes et chrétiens eût duré indéfiniment. On aurait pu continuer bien longtemps à faire l'objection et à donner la réplique. Car les uns et les autres ressemblaient en ce point aux bergers de Virgile : *Et cantare pares, et respondere parati.*

Toute l'utilité du débat a été de convaincre les esprits que le problème, tel qu'il était posé, restait insoluble : ou bien le christianisme n'est qu'un mot, ou bien il faut l'établir autrement que par le raisonnement, la critique et l'histoire. L'argument social et utilitaire, tout aussi bien que les preuves d'authenticité et de véracité du Nouveau Testament, appliquées à la religion, l'abaissent jusqu'à la transformer en une théologie bourgeoise et vulgaire, *home baked theology*. Les prédicateurs du dix-huitième siècle ont donné la mesure de leur impuissance en prenant cette conclusion définitive : « *Il est prudent de croire à Dieu et à Jésus-Christ;* car, si Dieu existe, il pourra nous punir éternellement d'avoir nié son existence et méconnu son envoyé. » Vraiment, si la religion avait pour mission d'abaisser au lieu d'élever les esprits, elle ne parlerait pas autrement.

Sans doute le dix-huitième siècle a réussi à renforcer les vérités de la morale naturelle par des arguments que le stoïcisme antique n'avait point trouvés. Mais le dix-huitième siècle n'a pu aller au delà. Quand il a voulu prouver que le christianisme était surnaturel, là a commencé son embarras et s'est déclarée son impuissance. Il dut se résigner à rejeter le surnaturel au dernier plan, et à ne l'appuyer que sur des arguments boiteux et insuffisants. La raison a fait son œuvre en dressant un code de morale. En voulant faire plus, elle a montré, par son insuccès, la nécessité d'un moyen plus puissant qu'elle pour établir une religion. La carrière parcourue par l'école apologétique, ses succès lorsqu'elle a exposé la morale du christianisme, ses défaites quand elle a voulu établir le surnaturel, ont enrichi l'histoire de

Digitized by Google

la théologie d'une expérience concluante et d'une leçon péremptoire.

Ni les preuves externes, ni les preuves internes du christianisme, n'appartiennent à la vraie théologie. Procéder par elles dans l'appréciation du christianisme, c'est à peu près comme si on se plaçait le plus loin possible d'un objet afin de mieux l'apercevoir. La théologie la plus haute est un procédé contemplatif et spéculatif par le moyen duquel l'esprit s'élève dans un monde supérieur au nôtre; c'est une sorte de vision, on dirait la vision béatifique. Ce n'est point une aride et inutile argumentation. A son degré inférieur, la théologie est la morale elle-même réglant la vie des hommes dans leurs relations temporelles et transitoires d'ici-bas.

C'est pour avoir méconnu sa nature et ses limites que la théologie en Angleterre était tombée au dernier degré de décadence et de radotage au commencement de ce siècle. Coleridge l'a relevée; devant lui, les apologistes anciens ont tout à coup cessé leurs démonstrations, arrêtés comme par la baguette d'un enchanteur. La théologie a recouvré une seconde jeunesse.

La conclusion de tout l'article de M. Pattison est donc qu'il est impossible de prouver par l'autorité de la raison et de l'histoire le fait de la révélation chrétienne. La théologie peut tout au plus, en se servant des Évangiles, construire un code à peu près convenable de morale sociale; au delà, elle est impuissante.

Nous voilà donc condamnés à vivre ici-bas sans religion.

Non, dit M. Pattison. Il existe *une haute théologie, un procédé contemplatif et spéculatif par le moyen duquel l'esprit s'élève dans un monde supérieur et jouit déjà, sur la terre, d'une sorte de vision béatifique.* M. Coleridge a proclamé cette religion nouvelle, qui ne s'appuie ni sur le *raisonnement*, ni sur l'*histoire;* il a magiquement réduit à l'immobilité la théologie surannée de l'Angleterre.

— Un système religieux qui n'est ni une révélation positive et générale, ni le résultat du raisonnement, n'est point un fait nouveau dans l'histoire, c'est le mysticisme. C'est la religion très-ancienne des théosophes de l'Orient et des néo-platoniciens. Est-ce donc à ce rêve que nous ramènent Coleridge et son école?

Nous n'osons le dire. La logique nous le ferait supposer; et cependant la phrase par laquelle M. Pattison termine son travail jette l'esprit dans un vague qui n'autorise qu'une conclusion, à savoir, que le recteur de Lincoln ne le sait pas lui-même.

« Il faudrait, dit-il, rechercher sur quelle base doit désormais re-
« poser la religion. Est-ce sur l'autorité ou sur la lumière intérieure ?
« Est ce sur la raison ou sur l'Écriture? Est-ce sur la combinaison de ces
« quatre éléments? Cette recherche serait aussi difficile que profitable. »

Chercher et douter, en matière de religion, jusqu'à plus ample

Digitized by Google

informé, telle est donc la conclusion dernière du recteur du collége de Lincoln à l'université d'Oxford.

En présence du scepticisme des nouveaux théologiens anglais qui détruisent tout et n'édifient rien, laissant l'esprit sans lumière et le cœur sans espérance, nous nous retournons vers Celui qui, il y a dix-huit siècles, a apporté la foi au monde sceptique et mourant. Son regard attristé semble dire aux chrétiens demeurés fidèles en ce siècle, trop riche en scandales : *Vous aussi, voudriez-vous m'abandonner? — Seigneur*, répondit autrefois le chef des Apôtres, *vers qui pourrions-nous aller? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Les chrétiens d'aujourd'hui, en s'attachant aux pas du même Maître, marcheront à la lumière de l'histoire et de la raison, en compagnie des plus nobles et des plus belles intelligences qui pendant dix-huit siècles ont honoré l'humanité. Ils ne quitteront point la route splendide par laquelle leurs pères ont marché, le cœur ferme, à leurs immortelles destinées ; ils ne se jetteront pas dans les voies désolées et sombres du scepticisme et du néant. *Numquid et vos vultis abire? — Domine, ad quem ibimus; verba vitæ æternæ habes.*

M. POWEL : LES MIRACLES.

I

POURQUOI ET COMMENT LES AUTEURS DES ESSAIS REVIENNENT AUX DISCUSSIONS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE SUR LES MIRACLES.

Les miracles sont-ils possibles? Prouvent-ils l'intervention surnaturelle de Dieu? Telles sont les questions spéculatives introduites dans les *Essays and Reviews*, par M. Powel, nous n'avons pas besoin de dire dans quel but.

Il y a bien longtemps déjà qu'on a cessé en France et en Allemagne d'agiter de tels problèmes. Ils passionnèrent le dix-huitième siècle ; Rousseau les rendit populaires. Mgr de Beaumont, la Sorbonne, dans sa fameuse censure, Bergier, les théologiens, répondirent victorieusement aux déistes qui niaient à la fois la possibilité du miracle et sa

Digitized by Google

force probante. La question fut examinée sous toutes ses faces. On ne s'arrêta que lorsque la discussion fut complétement épuisée.

Il ne viendrait assurément à l'idée de personne chez nous et chez nos voisins d'outre-Rhin de rouvrir de tels débats. Ils n'ont plus depuis longtemps qu'un intérêt archéologique ; et, si nos manuels de théologie renferment un chapitre consacré à établir l'autorité des miracles, c'est uniquement parce que la méthode scolastique ne dédaigne aucun des éléments didactiques, aucune des défenses passées ou présentes de la vérité chrétienne.

Comment se fait-il que M. Powel ait eu l'idée de recomposer le plaidoyer d'une cause dès longtemps jugée? Est-ce que chacun n'a pas pris irrévocablement son parti sur ce point longuement débattu pendant cinquante ans? Comment les auteurs des *Essays* y ramènent-ils leurs lecteurs? On serait tenté de croire que c'est à un manque d'à-propos et à une méconnaissance de la situation des esprits qu'il faut attribuer ce retour au passé. Nous pensons néanmoins que cette manœuvre, si rétrograde qu'elle nous paraisse, a sa raison en Angleterre. Le rationalisme y est beaucoup moins avancé que chez nous. Si les savants d'Oxford eux-mêmes trahissent déjà dans leurs écrits beaucoup d'inexpérience et une infériorité manifeste par rapport aux questions soulevées aujourd'hui par la critique, à plus forte raison le public anglais ignore-t-il la phase nouvelle dans laquelle est entrée la polémique religieuse. Bien que le déisme ait eu son berceau dans la Grande-Bretagne, les incrédules jusqu'ici y avaient été justement impopulaires ; et le mal n'a pas fait là autant de progrès qu'ailleurs. Au dix-huitième siècle, le bon sens de la nation se déclara contre les déistes. Tandis que la frivolité française tressait des couronnes aux *philosophes*, leur décernait la gloire d'avoir arraché le monde aux ténèbres et au fanatisme de la superstition, le peuple anglais, presque seul, gardait une attitude froide et sensée. La nation protesta hautement contre l'impiété qui mettait en péril les bases mêmes de l'ordre social. Elle déclara franchement la guerre à la Révolution, et, lorsque le sacerdoce français, transporté en masse, aborda ses côtes, elle l'accueillit avec respect et générosité. Quand nos pères dans la foi quittèrent le foyer hospitalier de la Grande-Bretagne pour revenir en France, ils racontaient avec admiration les sentiments chrétiennement sympathiques qu'ils avaient trouvés partout dans le pays d'Henri VIII et d'Élisabeth. Le méthodisme et le puséysme, quel que soit le jugement que l'on porte sur leurs doctrines, ont entretenu et parfois ravivé les croyances religieuses héréditaires. Lorsqu'il y a vingt ans Bunsen arriva en Angleterre, il fut saisi d'un sentiment profond d'admiration en comparant le pays d'outre-Manche à celui d'outre-Rhin. Il écrivait à ses amis : « Quelle différence entre les uni-

Digitized by Google

versités d'Oxford, de Cambridge, et celles de Heidelberg, de Tubingen et de Berlin ! En Angleterre, professeurs et élèves ont conservé la foi en Jésus-Christ. Notre scepticisme allemand révolterait les esprits. Un homme irréligieux perdrait ici toute influence. »

Nous reconnaissons qu'on ne pourrait plus en dire autant aujourd'hui : depuis Coleridge et la réaction de l'*Église large*, l'état des choses a bien changé. Ce qui n'était qu'une imperceptible et obscure minorité est devenu un parti puissant qui aspire en ce moment à la domination. Il conseille à la vieille Angleterre d'abandonner les fortes croyances qui assurèrent longtemps chez elle la vigueur des esprits, et qui se mêlèrent, non sans grandeur, à son patriotisme. Toutefois la masse de la nation n'a pas encore pleine conscience de ce qu'on lui propose : des doutes assurément fort légitimes s'élèvent dans les esprits. Il reste à l'*Église large* beaucoup d'obstacles à vaincre. La foi au surnaturel, par exemple, bien qu'affaiblie par un schisme trois fois séculaire, n'est point éteinte ni chez les méthodistes, ni chez une partie du clergé fidèle à la foi des trente-neuf articles. Beaucoup d'anglicans croient encore aux miracles de l'Évangile et à la résurrection de Jésus-Christ. Les auteurs des *Essays* ne s'y méprennent pas ; et dans cette terre d'Angleterre, appelée jadis l'île des Saints, ils ne détruiront point sans peine les vieilles racines de la foi première, heureusement vivaces. Ce qui le prouve, c'est la manière dont débute M. Powel, les précautions dont il juge prudent de s'entourer, et surtout l'amertume de certaines paroles. On voit qu'il se trouve en présence d'une opposition vive et très-susceptible à l'endroit d'une foi qu'elle veut conserver.

Voici le commencement de son article.

« .... Nous nous proposons dans cet essai d'offrir au lecteur quelques remarques générales sur l'état présent de la discussion religieuse. Dans les écrits qui traitent de ces matières, il faut confesser que nous trouvons trop souvent de l'acrimonie, là où conviendraient si bien le calme et la modération. Ce sont trop souvent des avocats qui plaident et non des juges impartiaux qui instruisent une cause et la jugent. On révèle un manque complet de sympathie pour ceux qui touchent à de réelles difficultés et n'apprécient point, comme la foule, les preuves du christianisme. Les théologiens donnent à croire par là qu'ils n'ont jamais étudié profondément le sujet, ou, ce qui est encore pire, qu'ils ont regardé comme une impiété de l'approfondir. Si cependant ces théologiens en appellent à une sincère discussion, pourquoi entravent-ils sa liberté? Il est absurde de prendre la peine de poser une thèse et de développer des preuves, si l'on doit anathématiser quiconque ne trouvera pas la démonstration suffisante ; de prodiguer les épithètes d'incroyant et de sceptique, et même de mettre en suspicion la mora-

TIMBRE IMPÉRIAL. SEINE 5 cent.

Digitized by Google

lité des contradicteurs. Mieux vaudrait assurément se déclarer tout de suite infaillible. Si un écrivain expose des difficultés dont les théologiens n'ont pas conscience, et s'ils ne veulent pas donner une sérieuse attention à son livre, qu'ils le laissent; il n'est point fait pour eux; mais, s'il en est d'autres qui partagent nos doutes et réclament des solutions, qu'il nous soit permis de les leur offrir.

« Il est important de distinguer entre le sentiment et la raison, entre l'amour de la religion et son évidence, entre les faits extérieurs et la conscience. S'il s'agit de constater des faits, il faut en appeler à l'évidence des témoignages, contrôlés uniquement par la saine critique et le jugement d'un esprit libre et impartial; il faut distinguer entre la doctrine, considérée en elle-même, et le fait extérieur sur lequel on l'appuie, et ne point mêler ensemble deux ordres d'arguments qui ne doivent venir que l'un après l'autre, la doctrine pouvant être excellente et l'autorité extérieure qu'on appelle en témoignage pouvant être défectueuse. Pourquoi donc voyons-nous continuellement les avocats d'une révélation extérieure et de l'évidence historique en revenir sans cesse à des questions de conscience et de sentiment, décrier l'exercice de la raison, accusant d'aveuglement et de perversité morale ceux qui parlent ou écrivent au nom de la critique et de l'évidence? Si la foi et le sentiment sont réellement la seule base solide de la religion, comment se fait-il que les théologiens déclarent en même temps les faits externes essentiels à leur cause? Si, réellement, ils admettent qu'il y a là une question de critique, qu'ils ne nous fassent point un crime d'aller au fond des choses. Il s'agit ici de logique et non de piété. Nous trouvons certaines expressions stéréotypées parmi ces théologiens, lorsque la critique soulève, devant eux, une difficulté ou un motif de doute. On nous dit sur tous les tons : « Ce sont là des sujets « qui ne peuvent être démontrés. Vous devez vous contenter d'une « preuve générale, ou des probabilités que comporte la nature de la « question; ne recherchez point trop curieusement ces choses; il suffit « que vous ayez l'évidence morale et générale des doctrines; une cri- « tique trop rigoureuse soulèvera des difficultés auxquelles on ne « pourra peut-être pas toujours répondre d'une manière satisfaisante; « un esprit sceptique et pointilleux fera sans cesse de nouvelles objec- « tions; quand vous en aurez réfuté une, il en présentera une autre. « C'est en vain que vous chercherez à convaincre la raison, à moins « que la conscience et la volonté ne soient disposées à accepter la « vérité. » Parler de la sorte, n'est-ce pas douter de sa cause? Ne découvrez-vous pas sous cette phraséologie le même défaut que le scepticisme transcendantal trouve au christianisme, celui de manquer de preuves? Ce sont là des expédients, plutôt que des motifs sérieux de croyance. Nous l'avouons, les théologiens peuvent être sérieusement

Digitized by Google

alarmés des conséquences, dangereuses selon eux, de certaines opinions sur le christianisme! Mais est-ce là une raison de prendre, en présence de leurs adversaires, le ton de la supériorité, de s'estimer les seuls gardiens de la vertu et les censeurs autorisés de la justice? Ne vaudrait-il pas mieux parler simplement, comme des hommes sans préjugés, appliqués à éclaircir des questions qui ont leurs difficultés, plutôt que de commencer par se déclarer tout d'abord convaincus, et d'annoncer bruyamment que la question est posée entre le vice et la vertu, et non entre l'erreur et la vérité? Les théologiens rendent avec eux la discussion impossible, si toutes les objections sont impies, toutes les raisons alléguées contre eux, choquantes et immorales. Notre but n'est point toutefois d'engager une controverse, nous voulons seulement exposer les divers arguments, nous rendre compte de leur valeur et de leur tendance. »

Au fond, M. Powel, quoi qu'il en dise, a l'intention non d'exposer l'état de la controverse, mais d'y prendre un parti décidé. Il prélude, dans les paroles que nous avons citées, à une polémique fort agressive, à une attaque méthodique artificieusement conçue. Dans la situation d'esprit où se trouve l'Angleterre, il a paru utile de jeter le doute sur la croyance aux rapports surnaturels de l'homme et de Dieu. Ce n'est qu'après avoir ébranlé la foi à l'action immédiate et miraculeuse du Tout-Puissant, foi vive encore dans l'ancien pays des quakers, que les collègues de M. Powel pourront ensuite procéder avec succès, au nom de la critique négative, à l'élimination des prodiges du christianisme. Voilà, ce nous semble, la raison pour laquelle M. Powel reprend aujourd'hui en Angleterre la thèse du dix-huitième siècle, sur la possibilité et la force probante des miracles.

On peut s'attendre à voir chez nous les anglomanes poser bientôt les mêmes questions. Déjà M. Réville écrivait, il n'y a pas un mois, dans l'organe quotidien du protestantisme en France, dans le *Temps* : «Que les partisans d'une révélation miraculeuse ne se récrient pas! *Qui dit miracle dit ignorance;* en d'autres termes, on conclut à la cause surnaturelle d'un fait quelconque dans le cas seulement où il paraît impossible de lui assigner une cause naturelle. Or, comme jamais on ne connaît entièrement la nature, on ne peut jamais affirmer non plus l'impossibilité absolue d'une cause naturelle à propos d'un événement inexpliqué. Il est donc clair que la *stipulation* du miracle se confond pour chaque cas particulier avec un aveu d'ignorance. » Ainsi, quoique la question spéculative des miracles soit vieillie, elle n'est pas sans importance, même chez nous. Qu'on nous permette d'y revenir. M. Powel ne rajeunit guère la discussion et n'apporte aucun argument nouveau. Cependant nous croyons important, pour nous catholiques, de ne point tout à fait glisser sur une thèse aussi grave. Puisque le

Digitized by Google

livre des *Essays*, qui fait tant de bruit, la reprend aujourd'hui, ne dédaignons pas d'en dire un mot. Nous n'exposerons point *in extenso* les arguments de M. Powel, et quelques mots suffiront pour y répondre. La théologie élémentaire de nos séminaires fournit ici des réponses péremptoires.

On se souvient que M. Pattisson a commencé, dans l'article que nous avons précédemment analysé, par amoindrir, autant qu'il l'a pu, l'autorité des théologiens qui ont soutenu le combat contre les déistes. M. Powel va s'attaquer à leurs arguments.

L'auteur anglais se donne bien gratuitement un ridicule qu'il aurait dû éviter. Dans la manière solennelle dont il entre en matière et dont il pose la question, il tend à faire croire que jusqu'à lui la question de la possibilité des miracles n'a été qu'incidemment traitée. Nous ne comprenons pas comment un auteur qui veut être grave oublie qu'en Angleterre, aussi bien qu'en France, la possibilité des miracles et leur force probante ont été discutées pendant un demi-siècle. Est-ce méprise ou artifice? Il est vrai que M. Powel était professeur de géométrie à l'Université d'Oxford, et que sans doute il connaissait mieux les problèmes d'Euclide que l'histoire de la théologie. Nous eussions désiré un adversaire mieux informé, ne serait-ce que pour piquer davantage l'attention du lecteur.

II

LES MIRACLES DÉCLARÉS IMPOSSIBLES PAR M. POWEL, AU NOM DE LA SCIENCE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Qu'est-ce qu'un miracle? Considéré en lui-même et abstraction faite de son auteur et de son but, c'est une dérogation aux lois de la nature. Il est bon d'observer en passant que le miracle n'est pas, en réalité, une violation des lois de la nature. Nous voyons continuellement des lois physiques, plus hautes et plus puissantes, restreindre l'action de celles qui sont moins générales et moins énergiques. C'est ainsi que la mécanique est dominée par la dynamique, que les forces chimiques cèdent aux forces vitales, et que celles-ci sont modifiées par la volonté, quelquefois même par la seule imagination. Dieu peut donc, à plus forte raison, sans introduire une anomalie réelle et changer l'ordre premièrement établi, mettre exceptionnellement en mouvement tel agent naturel et supérieur qu'il lui plaît, ou modifier, par sa seule volonté, le cours ordinaire de ses lois et produire le miracle. Cette observation s'adresse à ceux qui répugnent à admettre les miracles, parce que, disent-ils, ils introduiraient une perturbation et un désordre dans la nature. Le miracle est en parfaite harmonie avec l'ordre de l'univers. C'est tou-

Digitized by Google

jours une loi plus haute qui modifie une loi moins élevée. M. Powel nie la possibilité des miracles, même ainsi entendus. « Le principe, dit-il, qui sert de base à la méthode inductive est celui de l'ordre et de la constance dans le domaine naturel. L'étude du monde physique, à mesure qu'elle s'élargit, la méthode inductive, dans la proportion où elle devient plus rigoureuse, montrent, avec une puissance croissante, la faiblesse de l'hypothèse des interruptions ou des variations des lois de la nature. C'est la vaste série d'actions et de réactions réciproques et constantes qui constitue la légitimité des inductions de la science. C'est le jeu immuable de ces causes qui forme la seule garantie des généralisations et des conclusions des sciences naturelles. Voilà les principes d'après lesquels il faut régler aujourd'hui nos croyances en matière de miracles; nous ne devons point appliquer d'autres règles aux faits, quelles que soient d'ailleurs leur provenance et leur nature...

« ... La question de la possibilité des miracles ne peut être décidée par des lieux communs, des généralités touchant le gouvernement divin du monde et la foi à la toute-puissance divine, par des considérations banales sur leur certitude historique. Dans un siècle de recherches physiques comme le nôtre, tous les esprits cultivés sont plus ou moins imbus des leçons de la philosophie inductive; tout le monde reconnaît l'impossibilité où sont deux atomes de matière de s'attirer ou de se repousser autrement que d'après des lois physiques déterminées; ils sont soumis à la loi générale de causalité qui déroule éternellement et fatalement ses invariables conséquences.

« La foi à l'intervention divine dépend essentiellement de l'idée que l'on se fait des attributs de Dieu. On disait autrefois que tout homme croyant à l'existence de Dieu devait admettre la possibilité des miracles; mais on sait maintenant que cela dépend du degré du théisme de chacun et des nuances de cette doctrine. La raison seule peut décider du parti que l'on prend sur cet important sujet, et non la révélation; autrement on tomberait dans un cercle vicieux. Les prétendues perfections de Dieu énumérées dans nos manuels de philosophie sont manifestement empruntées à la révélation, c'est-à-dire précisément à l'autorité mise en question. *Rien n'est impossible à Dieu*, tel est en effet le langage de la Bible. C'est sur ce principe mal entendu que l'on appuie la foi aux miracles.

« Il faut compter avec ceux d'entre les philosophes qui soutiennent que la perfection de Dieu consiste dans l'immutabilité, et dans le gouvernement du monde par des lois générales et invariables.

« Le grand principe de Paley était : « Croyez en Dieu, et tout le « reste devient facile. » Mais il y a maintenant des écrivains montrant la foi la plus entière aux perfections de Dieu, tels que Ster-

Digitized by Google

ling, Emerson, le professeur F. W. Newman, et qui pensent que la foi aux miracles, c'est-à-dire la suspension des lois de la nature, est complétement inconciliable avec des principes strictement théistes.

« C'est parce qu'on n'a pas compris la nature qui se pondère, qui se soutient, et se développe par sa propre puissance, qu'on a eu recours au dogme péripatéticien, supposant une force motrice en dehors du monde physique. Cette chimère, bien que victorieusement réfutée, est, par une infatuation singulière, reproduite de nouveau, comme un argument sans réplique en faveur de la possibilité des miracles. Ce sont de profonds physiciens en vérité que ceux qui l'exposent pompeusement dans leurs livres! Pour reconnaître la valeur scientifique de leurs connaissances mécaniques, il suffit de dire qu'ils nous enseignent que la nature entière est semblable à un moulin qui ne peut être mis en mouvement que par l'application d'une force motrice.

« Le fait lui-même de la création est-il un miracle? Il est bien connu maintenant et l'on peut dire, protégé par l'autorité du nom de Owen, que la création est seulement un autre nom pour exprimer un mode de production que nous ignorons. Un autre savant, auquel on n'a point répondu et auquel on ne répondra point, a établi que les nouvelles espèces en zoologie proviennent, soit de leurs éléments inorganiques, soit de formes éternelles et organisées, où bien qu'elles doivent leur naissance à la génération et aux développements spontanés. M. Darwin, ce naturaliste dont l'autorité est incontestable, vient de faire paraître un ouvrage sur l'origine des espèces expliquées par le procédé de sélection. Il établit sur des fondements incontestables que l'origine des nouvelles espèces est due à des causes naturelles. Ce livre est appelé à produire bientôt une véritable révolution en faveur du grand principe du développement spontané des grandes forces de la nature. »

Les raisons au nom desquelles M. Powel combat la possibilité des miracles se résument dans les suivantes : 1° Si les miracles sont possibles il n'y a plus de philosophie inductive. Son principe, à savoir : la constance des lois de la nature, est détruit. 2° La perfection divine peut consister dans l'immutabilité de Dieu. 3° La doctrine d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers peut être remplacée par des forces spontanées, inhérentes à la matière. L'hypothèse d'un premier moteur et d'une puissance souveraine, créant les animaux sui-

Digitized by Google

vant leurs espèces, est renversée par les découvertes de MM. Owen et Darwin.

Il n'est pas difficile de répondre. Les apologistes du dix-huitième siècle ont fait justice de la plupart de ces difficultés. Comment peut-on dire, par exemple, en thèse générale, que l'exception détruit la loi ou la rend douteuse? C'est une loi que le tombeau garde sa victime; et, selon le poëte, *l'avare Achéron ne lâche point sa proie.* La constance de cette loi est-elle donc détruite parce que Jésus-Christ a repris la vie au fond du tombeau et qu'il a rendu Lazare à ses sœurs éplorées? Parce que la mer s'est affermie sous les pas de saint Pierre, devient-il douteux qu'un corps plus pesant que l'eau y est submergé? Les lois de la nature sont constatées par le miracle bien plutôt qu'elles ne sont détruites, et la science n'a point à craindre que le miracle vienne infirmer ses observations. La nature abandonnée à elle-même suit invariablement ses lois; mais Dieu conserve ses droits.

En second lieu, l'immutabilité de Dieu n'est pas seulement possible, elle est réelle. Le Tout-Puissant ne change point de volonté quand il daigne faire un miracle; en même temps qu'il a posé la loi, il en a prévu et voulu l'exception, faisant également servir l'une et l'autre à ses desseins éternels.

Enfin, la substitution de forces spontanées et éternelles de la matière à l'action d'un Dieu créateur et conservateur n'est autre chose que le matérialisme des athées du dix-huitième siècle. C'est le système rajeuni du baron d'Holbach et d'Helvétius. Ce matérialisme qui avilit l'homme n'explique pas le monde. L'athéisme est un système jugé que repousse la raison et la conscience. Quant aux créations spontanées, l'Institut de France nous a dit naguère ce qu'il fallait en penser. Elles restent à l'état d'hypothèse gratuite. Citons les paroles de M. de Quatrefages, membre de l'Académie des sciences : « Il devient bien difficile de s'expliquer comment cette doctrine (celle des générations spontanées) peut compter encore quelques partisans parmi des hommes dont d'ailleurs le mérite est très-réel. Au reste, leur nombre diminue rapidement, et la plupart d'entre eux répètent sans doute l'exclamation que nous avons entendue sortir de la bouche d'un chimiste très-habile qui avait eu longtemps une foi entière aux générations spontanées : *Encore une illusion qui s'en va!* » Enfin, nous renvoyons le lecteur aux articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, par le même auteur, M. de Quatrefages. Ce savant consciencieux prouve à la fois l'unité de l'espèce humaine et la fixité des espèces zoologiques[1].

[1] « Pour moi, dit ce savant, dans un ouvrage très-récent et très-intéressant, intitulé : *Unité de l'espèce humaine*, et où il a reproduit les articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'espèce est quelque chose de primitif, de fondamental.....

Digitized by Google

Ceux de nos lecteurs qui connaissent l'état présent de la science à l'endroit des questions soulevées par M. Powel auront la mesure de la légèreté des affirmations solennelles de l'écrivain anglais.

Il suffit d'indiquer ici une réfutation que les limites de ce travail ne nous permettent pas de développer.

III

LES MIRACLES PEUVENT-ILS ÊTRE CONSTATÉS ?

M. Powel continue son argumentation; et les miracles, fussent-ils possibles, ne peuvent, selon lui, être certifiés. Il serait difficile et même impossible de constater un prodige. M. Powel reproduit à ce sujet toutes les objections du dix-huitième siècle contre les miracles, même celles qui sont les moins plausibles.

Un miracle, dit-il, est un fait surnaturel; or ce qui est surnaturel ne peut être l'objet d'un témoignage. — Qui croira que la résurrection d'un mort ne puisse être prouvée parce qu'une puissance surnaturelle seule est capable de rendre la vie? Ne suffit-il pas, pour avoir la certitude du prodige d'être assuré de la vérité seulement de deux faits : de la mort réelle et de la vie qui la suit chez le même individu? Lazare est mort depuis trois jours. Les signes évidents de la dissolution cadavérique se sont manifestés. Voilà la mort. Lazare se lève, marche, parle, etc. Voilà la vie. Rien de plus facile à constater.

Mais alors, dit M. Powel, on ne saura jamais si le prodige est ou n'est pas au-dessus des forces de la nature. On le voit bien, c'est la série des objections du dix-huitième siècle, rapportées très-fidèlement par nos manuels de théologie. Le lecteur n'attend pas de nous cette exhumation inutile du passé.

M. Powel va si loin, qu'il tient pour impossible tout ce qui est inexplicable à l'homme dans le présent ou du moins tout ce qu'il ne pourra pas expliquer dans l'avenir, en sorte que la mesure de la raison humaine est la mesure même de la puissance de Dieu.

Il ne se forme pas d'espèces nouvelles, et la parenté des dérivés d'un même type spécifique peut toujours être reconnue par voie d'expérience, quelles que soient les différences très-réelles qui les séparent. En conséquence, je crois pouvoir donner de l'espèce la définition suivante : — *L'espèce est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus ou peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue des familles.* » M. de Quatrefages ne fait du reste ici que confirmer la doctrine des Buffon, des Cuvier, des Candolle, des Blainville.

Digitized by Google

« Il en est, dit-il, qui s'arrêtent encore à l'idée de Spinosa et qui prétendent que nous sommes entourés de miracles dans la nature et que, de tous côtés, on rencontre des phénomènes qui ne peuvent être expliqués et limitent la puissance de l'investigation de la science Tels sont les préjugés de ceux qui n'ont point compris la puissance de la philosophie inductive. Les bornes de la nature existent seulement là où nos connaissances présentes les placent ; les découvertes de demain changeront et élargiront ces limites ; les incontestables progrès des recherches, un peu plus tôt, un peu plus tard, démêleront et expliqueront ce qui semble le plus merveilleux. Ce qui est aujourd'hui le moins connu deviendra accessible aux esprits les plus vulgaires, comme tant de choses qui, il y a peu de siècles, étaient tout aussi ignorées et sont maintenant parfaitement comprises. »

M. Powel va plus loin encore, il refuse toute autorité à des témoins sincères qui affirmeraient avoir vu, de leurs propres yeux vu, un miracle. C'est la parole de Voltaire : « Si l'on m'assurait qu'un mort est ressuscité à Passy, je me garderais bien d'y courir. Je deviendrais peut-être aussi fou que les autres. »

« La nature des lois de la probabilité et celle de la certitude, dit M. Powel, ont été trop peu recherchées. L'influence des convictions antécédentes sur les témoignages des faits n'a pas été assez étudiée pour qu'il soit permis d'en faire une sage application.

« Après l'événement, surtout quand celui-ci est extraordinaire, si on interroge ses souvenirs, ceux-ci reproduisent les impressions, les idées causées par l'émotion, la surprise, l'étonnement : impressions que la soudaineté du fait n'a pas permis de corriger selon les règles d'une saine observation. Ainsi il arrive, sans que ni la bonne foi ni la sincérité soient mises en question, que, vu les émotions d'un témoin, la probabilité qu'il s'est trompé l'emporte sur celle des événements.

« En outre, la question ordinaire du témoignage, de sa valeur, de ses défauts, se complique de celle de nos convictions antérieures. Ces convictions dépendent de lois supérieures à tout témoignage ou du moins d'un ordre différent.

« Si, aujourd'hui, un fait extraordinaire était constaté par des hommes sans préjugés, placés au-dessus de tout soupçon d'imposture, la seule conclusion qu'on en tirerait serait qu'il y a dans le fait des circonstances inexplicables pour le moment, mais personne ne douterait qu'il n'eût des causes naturelles que plus tard on découvrirait par l'effet du progrès de la science. C'est là ce qui fait qu'aujourd'hui presque personne n'attend plus de miracle et que ceux que l'on raconte sont communément discrédités.

« Il y a sans doute encore des gens qui croient aux miracles, mais

Digitized by Google

cette croyance se trouve dans un rapport exact avec leurs préjugés. La foi aux prodiges est restreinte à ceux qui se sont opérés dans le sein de la communion à laquelle ces personnes sont attachées. Chacun ne veut admettre de miracles que dans son église : il loue les siens et raille les autres.

« On sait que les disciples de M. Irving, il y a quelques années, firent beaucoup de bruit avec le miracle des langues qui se renouvelait chez eux. Ce n'était point une question de souvenirs, de témoignage historique, de récits exagérés ou fabuleux. Le fait fut observé attentivement ; et plusieurs personnes tout à fait sans préjugés et même sceptiques attestèrent elles-mêmes le fait. Elles furent pleinement convaincues qu'en faisant la part de l'illusion et de la fraude possibles, il était certain qu'il y avait là des manifestations étranges; mais aussi peu on niait le fait, aussi peu aussi on croyait au miracle, excepté, toutefois, ceux qui étaient immédiatement intéressés ou influencés par des vues particulières. Même en accordant que les faits ne pussent être expliqués par des affections nerveuses ou par d'autres raisons physiologiques, aucun esprit cultivé ou sans passion ne doutait qu'il ne fallût les attribuer à des causes naturelles. »

Ainsi, suivant M. Powel, le miracle, fût-il constaté, n'existerait pas.

Laissons l'écrivain anglais exposer la suite de sa thèse.

IV

LES MIRACLES NE PROUVENT-ILS RIEN ?

« Les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but à ses yeux que celui de se faire écouter et non de créer la foi. Quelques théologiens sont allés plus loin et ont regardé les miracles comme des moyens destinés aux esprits grossiers (θαύματα μώροις) dont parlait le Sauveur, lorsqu'il disait : « Cette génération perverse de« mande des signes, et il ne lui en sera pas donné. » Jésus s'appliquait à guérir par condescendance, et uniquement parce que le Messie, selon les Juifs, devait guérir les malades, d'après les Écritures. Jésus-Christ refusait souvent les prodiges qu'on lui demandait, et il déclarait qu'ils n'étaient pas nécessaires aux cœurs droits et aux esprits intelligents.

« Les miracles de Jésus-Christ ne faisaient absolument aucune impression aux pharisiens, qui les attribuaient aux mauvais esprits ; et le Christ n'y attachait pas d'importance (Luc, XXIV, 21-25). Quand Jésus-Christ en appelait à ses œuvres, c'était comme subsidiaire-

Digitized by Google

ment. Il attirait ses disciples par son caractère et par sa doctrine, signes si convaincants, que ceux qui l'écoutaient disaient : « Nul n'a « parlé comme cet homme. »

« Le docteur J. H. Newman lui-même, dans son premier *Essai* sur les miracles, ne reconnaissait à ceux de l'Évangile qu'une force probante relative aux temps où ils avaient été faits, force qu'ils n'ont plus à présent. Paulus, Rosenmuller et A. Coquerel, s'accordent à dire que les prodiges qui ont servi à fonder la foi ne peuvent plus être invoqués pour la conserver dans les esprits. Cela est si vrai, qu'aujourd'hui, dans les pays mêmes où la foi aux miracles est le plus répandue, on ne verrait point en eux des signes garantissant la vérité d'une doctrine et servant de preuves à des communications divines. La foi constante à des miracles sans cesse renouvelés en diminue d'ailleurs singulièrement l'effet. Le missionnaire Henry Martyn raconte que, lorsqu'il invoquait devant les mahométans persans les miracles de l'Écriture, on lui opposait des miracles parallèles : « Nos scheiks, disaient ces mahométans, ont le « pouvoir d'en faire autant : ils ressuscitent aussi les morts. » C'est l'argumentation des Juifs, en présence des miracles invoqués contre eux. Ils ne prenaient pas même l'embarras de s'informer si les faits étaient réels ou non, sachant bien qu'ils ne prouvaient rien.

« Les miracles, il est vrai, ont été considérés tout autrement au commencement de ce siècle. Une école d'écrivains, à la tête desquels s'est placé Paley, regarde les prodiges comme la seule preuve extérieure capable de certifier la révélation ; mais on reconnaît généralement aujourd'hui que ces théologiens sont tombés dans l'exagération. Des apologistes zélés de la doctrine chrétienne ont affirmé que ces preuves extérieures manquent complétement de valeur. Les puséystes, qui avaient de si grandes prétentions d'orthodoxie, ont déclaré souvent que la révélation chrétienne n'a besoin ni de preuves internes, ni de preuves externes (*Tracts for the Times*, n°s 85-100). Il n'est point nécessaire, en effet, d'en rechercher aucune. Cette école disait que les preuves extérieures du christianisme n'ont d'autre utilité que celle de motiver la condamnation des incrédules. Les *démonstrations* ne sont qu'une sorte d'exercice scolastique, une concession faite aux intelligences curieuses (*British Critic*). Ainsi, d'une part la haute orthodoxie anglicane n'hésite pas à désavouer les anciennes preuves alléguées en faveur du christianisme, rapportant toute chose à l'autorité de l'Église, et, de l'autre, les plus modérés les discréditent par un ton général d'hésitation causée par l'antagonisme de la raison et de la foi.

« Les méthodistes à leur tour, eux qui affirment énergiquement la vérité littérale de la Bible, cherchent uniquement des preuves dans

Digitized by Google

l'impression que le livre sacré produit sur l'esprit. Les raisonnements, à leurs yeux, sont presque des péchés. Parmi les penseurs sans philosophiques préjugés, nous trouvons l'indication de vues pareilles. Ainsi, un critique, écrivant expressément pour la défense du christianisme (*Revue d'Édimbourg*, n° 144), parle de cette accumulation de témoignages historiques, que le dernier siècle appelait faussement les preuves de la religion. Coleridge, si zélé défenseur du christianisme, en parlant des preuves externes sans cesse alléguées en sa faveur, s'écrie : « Les preuves du christianisme ! je suis fatigué de ce « mot. Faites qu'un homme sente le besoin d'être chrétien, et vous « pourrez vous en rapporter sûrement à sa propre conscience. »

« A leur tour, Paley et Lardner, c'est-à-dire les plus décidés défenseurs des miracles, n'ont-ils pas été les premiers à repousser l'assertion qui en fait une preuve absolue des communications divines, lorsqu'ils ont affirmé que la certitude du christianisme repose dans l'union et la combinaison du témoignage externe des miracles avec l'excellence interne de la doctrine, c'est-à-dire en reconnaissant que pratiquement la doctrine est la pierre de touche de la vérité des miracles?

« La Bible, enfin, autorise elle-même ce jugement quand elle nous montre de faux prophètes qui font des prédictions et des miracles. A quoi servent les prodiges qu'ils opèrent, s'ils prêchent l'idolâtrie? (*Deutéronome*, XIII, 1.) « Si un ange descendu du ciel, disait saint Paul « aux Galates, vous prêche un autre Évangile, repoussez-le. » « Les « faux prophètes et l'Antechrist, dit à son tour Jésus, produiront des « miracles et des signes qui tromperaient, si c'était possible, des élus « eux-mêmes. » Ainsi, selon l'Évangile lui-même, l'indignité de la doctrine discrédite les miracles les plus apparents. N'est-ce pas là un appel en dernier ressort à la conscience de chacun?

« Si, dit le Dr Newman, les miracles sont le vrai *criterium* de la vé- « rité du christianisme, alors au milieu de tant de difficultés qu'ils « soulèvent, la condition du fidèle est inférieure à celle du sceptique « artificieux, qui aura ici tous les avantages. Il ajoute : « Quelle est la « valeur d'une foi de seconde main? Est-ce qu'un témoignage extérieur « peut dominer la conviction interne? Est-ce qu'une vérité morale peut « dépendre d'un miracle constaté par les sens? » (*Phases of the faith*, p. 154.) Les impressions internes et morales l'emportent évidemment sur les impressions externes et sensibles.

« Si l'on objecte que le sens interne peut nous tromper; on peut répondre que les sens externes, à leur tour, sont sujets à l'erreur. Saint Paul, continue Newman, ne propose point de discuter la certitude des miracles, comme Paley. Selon l'apôtre, toute évidence est *esprit*, cet *Esprit* qui juge les choses spirituelles. Les apôtres ne s'en allaient

Digitized by Google

point proclamant partout des miracles, ils parlaient à la conscience de chacun.

« Le raisonnement de l'apôtre n'était point celui des apologistes de notre temps.

« Tels sont été aussi les arguments de Döderlein, de de Wette, de Wegschneider, qui tous prétendent que l'on doit juger une doctrine en elle-même par ses caractères internes.

« En un mot, de tout cela il faut conclure l'inutilité des miracles. Toute attestation extérieure est superflue si elle répond à la voix de notre conscience ; et cette même attestation doit être rejetée si elle est contraire à nos convictions morales. Ainsi tout le monde est disposé aujourd'hui à n'admettre d'autres preuves de la religion que l'évidence intrinsèque seulement, et à n'accepter l'Évangile que parce qu'il répond aux convictions de notre esprit.

« Telles sont les pensées qui préoccupent et dominent maintenant. Bien différentes des questions posées autrefois, celles-ci affectent la conception même de la révélation. Tout ce qui contredit les lois reconnues du monde physique, tout appel à l'autorité des âges passés, aux traditions, est d'un bien léger poids dans la discussion : même des arguments de cette sorte porteraient grand préjudice à la cause que l'on prétendrait servir. C'est le résultat des progrès accomplis dans les sciences et dans la connaissance plus exacte du monde physique qui a produit ces résultats. On est arrivé à des idées plus hautes, à une notion plus juste de Dieu et de l'histoire.

« Tout le monde reconnaît qu'en dehors de l'ordre physique, de la sphère de l'intelligence et de la science, s'ouvre la région sans bornes de la foi. Chacun tient pour légitimes les aspirations des croyants à l'intelligence des mystères les plus chers du monde invisible et spirituel. Un homme éclairé, tout en réclamant pour la science le domaine du monde physique, accorde à la foi le domaine spirituel. Nous ne sommes point les ennemis des spéculations chrétiennes; mais nous leur défendons le terrain de la science.

« Les convictions religieuses n'ont pas besoin de merveilles extérieures et se légitiment par le miracle plus grand d'une âme convertie et régénérée.

« Après tout, les preuves externes du christianisme ont peu de poids auprès de la généralité des croyants. Il est probable qu'il y en a bien peu, parmi ceux-ci, qui sentent la force des preuves intrinsèques de la religion; mais un bien plus petit nombre encore reconnaît les preuves extérieures de la révélation. On croit, dans les sphères sociales où, l'on est disposé à ne pas raisonner du tout, ou bien dans celles où les spéculations morales et philosophiques étant absolument rejetées, tout est rapporté au pouvoir souverain de la grâce divine.

Digitized by Google

« Toute vérité claire et positive est du domaine de la science; mais les vérités mystérieuses du monde invisible appartiennent à la foi. Il est généralement admis que beaucoup de points importants de doctrines religieuses, exposés sous la forme de figures et de paraboles, s'accordent bien mieux avec la foi que les faits prétendus historiques.

« Est-ce à dire que nous rejetons toute révélation? Assurément non, mais nous admettons une révélation sans miracles. Les miracles, qui devraient, selon Paley, faire accepter la révélation, empêchent aujourd'hui d'y croire.

« Le témoignage de gens nombreux et respectables n'est point un motif de croyance quand il porte sur des faits absurdes et irrationnels. Si par hasard on voulait encore nous faire croire à l'existence des sorciers et des sirènes, on ne réussirait qu'à nous persuader de l'illusion des témoins affirmant de pareilles absurdités. Les sens doivent toujours être contrôlés par la raison.

« Terminons. Le miracle est impossible, puisqu'il ne peut prendre place dans la chaîne des causes et des effets qui constituent la nature. Il ne peut être que le produit d'un raisonnement faux, de l'illusion et de l'imagination. Il peut, si l'on veut, entrer dans le domaine de la foi; mais alors il revêt le caractère du mythe et du symbole. Il est donc sage de ne plus s'appuyer sur l'autorité des miracles pour persuader les vérités de la religion. La religion a, Dieu merci, d'autres preuves. C'est l'assentiment donné à sa morale et aux principes les plus élevés de ses doctrines, assentiment qui se fortifie tous les jours. En ce sens, demeurons fermes dans la foi, non dans une *sagesse humaine*, mais dans le pouvoir de Dieu. »

Résumons. La substance de l'article de M. Powel consiste en ceci.

Premièrement les miracles sont impossibles. Nous avons prouvé que les arguments de l'auteur anglais étaient impuissants à prouver cette proposition. Nous ne reviendrons point sur ce point acquis à la discussion. Secondement, M. Powel prétend que le témoignage des miracles n'a jamais eu la puissance de persuader personne, que ni les prophètes, ni Jésus-Christ n'ont voulu prouver par eux la divinité de leur mission; la démonstration de la divinité d'une religion par le miracle est une invention de Paley et de Lardner.

Digitized by Google

Enfin tout le monde, en Angleterre, rejette aujourd'hui la preuve des miracles.

— Est-il vrai que ni les prophètes, ni Jésus-Christ, ni aucun des peuples anciens, n'ont vu dans le miracle le signe d'une intervention divine? Pour soutenir cette proposition, il faut nier toute l'histoire du passé. Si nous n'avions cité à dessein les paroles mêmes de M. Powel, on voudrait croire que nous le calomnions en lui attribuant d'avoir apporté en preuve de sa thèse une semblable affirmation. Tout homme tant soit peu instruit, fût-il un professeur de géométrie, devrait être à l'abri d'une erreur historique aussi grossière. Est-ce que le Pentateuque, les psaumes et les prophètes ne contiennent pas en cent endroits des paroles comme les suivantes, toutes les fois qu'il s'agit de ranimer la foi et de commander l'obéissance? « *Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai retiré de la servitude d'Égypte; c'est moi qui vous ai fait traverser la mer Rouge à pied sec, qui vous ai nourris miraculeusement dans le désert, qui ai fait sortir l'eau du rocher, qui ai révélé ma loi à mon serviteur Moïse au milieu de la foudre et des éclairs.* Que M. Powel relise le psaume CXIII, *In exitu Israel de Egypto*, il verra que la foi des Hébreux dans Jéhovah était basée sur la conviction de l'impuissance des dieux des nations et sur la croyance au pouvoir du vrai Dieu commandant aux montagnes, aux eaux de la mer, à toute la nature.

Jésus-Christ aussi en appelait de sa doctrine aux prodiges qu'il opérait : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, disait-il, croyez à mes œuvres. » Il a donné le miracle de sa résurrection lorsqu'il l'a prédite, comme une preuve de sa mission divine, dans un texte formel, dont M. Powel cite le commencement et supprime la fin. « Il ne sera donné d'autre signe à cette génération incrédule que celui du miracle de Jonas, » c'est-à-dire celui du fils de l'homme sortant, le troisième jour, vivant d'un tombeau. Saint Paul, qui justifie son titre d'apôtre par les prodiges qu'il opérait devant les chrétiens, n'a-t-il pas dit : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine? »

Mahomet, il est vrai, a déclaré, pour cause, qu'il n'avait pas été envoyé pour faire des miracles; mais n'est-il pas évident qu'il prétendait justifier la foi en sa personne par les prodiges fabuleux de sa vie? Il est certain que les musulmans, scheiks ou autres, croient autant à l'autorité des prodiges que les chrétiens eux-mêmes. En se vantant d'avoir dans leur religion des prodiges aussi éclatants que les nôtres, ils entendent prouver par là, bien que les faits allégués par eux soient des fables, que la religion de Mahomet est aussi divine que celle du Christ. Il faut en vérité avoir une crédulité bien autrement grande que celle qu'exige la foi aux miracles, pour croire que

TIMBRE SPÉCIAL 5 cent
Digitized by Google

la force probante des miracles ait été inventée par Paley. Nous sommes honteux, en réalité, d'avoir à combattre d'aussi puériles objections. On nous dit que personne en Angleterre ne croit plus aujourd'hui à l'autorité des miracles, et l'on prouve en effet, par des textes, que cette foi est bien chancelante au sein de l'Église anglicane, même chez les puséystes et les méthodistes. Que prouve le fait? Une seule chose, à savoir que le protestantisme anglais est en plein désarroi, que la foi au surnaturel y diminue, et que le christianisme est trahi par ceux-là mêmes qui se donnent la mission spéciale de le défendre.

Nous croyions l'anglicanisme moins malade; mais nous n'avions pas besoin des informations de M. Powel pour savoir que l'Église réformée de France comptait aussi des incrédules. En fin de compte, que peuvent les dénégations des hérétiques français et anglais contre la foi du genre humain tout entier? Il a confessé et confessera toujours « que Dieu, maître du monde, peut le gouverner à son gré, soit par les lois générales que sa sagesse a posées, soit par telles exceptions qu'il pourrait lui convenir, un jour, pour une fin providentielle, d'y apporter. » Clovis, dans la mêlée de la bataille de Tolbiac, voyant fléchir les rangs de ses vaillants guerriers, demanda un miracle au Dieu de Clotilde. Le marin, au milieu des flots d'une mer en fureur, alors que sa barque est menacée de disparaître au sein de la tempête, sentant que tout est perdu, laisse échapper de sa main la rame devenue inutile; tendant vers le ciel ses mains suppliantes, il cherche à obtenir un miracle de Celui à qui les flots et les tempêtes obéissent. Il n'est donné à aucun sophiste sur terre, pas plus dans notre siècle que dans un autre, d'arracher au cœur de l'humanité la foi consolante au gouvernement paternel de Dieu pour mettre à sa place des causes aveugles et brutales régnant impitoyablement sur le monde, au sein de la nuit désolée de l'athéisme.

M. JOWETT : DE L'INTERPRÉTATION DE LA BIBLE.

Le travail de M. Jowett est divisé en quatre parties. Dans la première, il apprécie l'histoire de l'exégèse; dans la seconde, il combat le dogme de l'inspiration de la Bible, et particulièrement celle du Nouveau Testament; dans la troisième, il cherche à légitimer ses attaques; dans la quatrième, il pose des conclusions pratiques.

Ce travail est considéré comme le mieux écrit des *Essays*, et cette

Digitized by Google

appréciation nous paraît juste. M. Jowett, nous l'avons déjà dit, jouit d'une grande considération à Oxford, et les attaques qu'il dirige contre la Bible ont douloureusement ému tous ceux qui, parmi ses amis, croient encore à la divinité du christianisme et à l'autorité de nos saintes Écritures. Il est triste, en vérité, de voir la science et le talent attaquer l'œuvre de Dieu, qu'ils ont mission de défendre. M. Jowett représente cette nombreuse classe d'esprits, d'ailleurs élevés, qui se sont laissé séduire aux fausses apparences de la science germanique. Au lieu d'examiner à fond chacune des prétendues découvertes des exégètes d'outre-Rhin, ils se sont effrayés de la masse des difficultés savantes qui leur ont été présentées. Faibles, mais sincères, la loyauté de leur caractère est une séduction de plus en faveur de l'erreur. Il importe à ceux surtout qui, par devoir, cherchent à préserver les âmes, de s'appliquer à bien connaître les difficultés qui entraînent cette sorte d'esprits. Dans sa sincérité, M. Jowett nous semble une âme qui se confesse. Seulement il lui manque une chose fort importante assurément, à savoir, cette salutaire défiance de ses propres jugements, qu'on appelle l'humilité. Nous nous bornerons à analyser son travail et à le faire suivre de courtes réflexions. Il est impossible de reprendre l'une après l'autre les objections accumulées contre notre foi chrétienne. Nous ne pouvons indiquer de loin en loin que le principe des réponses. Nous nous proposons surtout de faire connaître le livre des *Essays*. Voici comment M. Jowett comprend l'histoire de l'exégèse.

I

COMMENT M. JOWETT APPRÉCIE L'HISTOIRE DE L'EXÉGÈSE.

« On sait l'étonnante, mais incontestable variété des interprétations du texte de la Bible. Tandis que ce livre sacré demeure toujours le même, les écrits de ceux qui le commentent semblent refléter l'image mobile du monde et de l'Église. On regarde comme naturel et comme nécessaire que les mêmes mots représentent des idées contraires aux yeux du protestant et aux yeux du catholique. L'Allemand adopte un sens, et l'Anglais un autre. Jamais l'ultramontain ne s'accordera avec l'anglican dans l'interprétation des passages relatifs au purgatoire et à la primauté de saint Pierre. Derrière ce désaccord se cachent la différence des symboles, et l'idée que chacun se fait de la révélation.

« Cette variété d'interprétations constitue un phénomène qui n'est pas particulier à notre temps : l'histoire de l'Église le montre à toutes les époques. Au temps de la réforme comme aux siècles d'Arius et

Digitized by Google

de Pélage, le Nouveau Testament fut un véritable champ de bataille, ou, si l'on aime mieux, un arsenal où chacun cherchait ses armes. Les aspects divers sous lesquels la Bible présente la vérité étaient exploités par les partis opposés. On y trouvait la foi justifiant sans les œuvres et la foi justifiant avec les œuvres, c'est-à-dire la formule protestante et la formule catholique. Les commentaires de l'Épître aux Romains, de la première Épître aux Corinthiens, de la troisième Épître de saint Jean, gardent les traces des longs combats de diverses générations de croyants. L'usage que les Pères de l'Église, et que Luther et Calvin ont fait de la Bible, affecte aujourd'hui encore nos idées et nos opinions théologiques.

« Une autre cause de la multitude des interprétations est le progrès de l'esprit humain lui-même : à mesure que le temps marche, les interprétations varient suivant l'état général de la littérature et de la science. Ce n'a point été sans peine et tout d'un coup que le genre humain a compris la Bible; ses pages semblent s'être couvertes comme d'ombres diverses, selon les temps et les circonstances. C'est seulement le monde vieillissant qui a pu se rendre compte du livre de sa jeunesse, ou, pour parler plus exactement, c'est maintenant seulement qu'il commence à le comprendre et à sentir les difficultés réelles de cette tâche. L'enfance du monde ressemble à celle de l'individu : l'une et l'autre laissent peu de traces de leur conscience première. Plus souvent que nous ne le supposons, les fortes paroles et les grands sentiments, pensées qui respirent, mots qui brûlent, cessent d'être compris : ils fuient dans une sorte de clair-obscur où les générations ont peine à en saisir la vraie signification.

« Que de pages de l'histoire sont enveloppées de ténèbres et ne reçoivent plus aujourd'hui qu'une interprétation conventionnelle, alors qu'elles sont restées toujours dans la mémoire de l'humanité! Un temps arrive dans lequel les hommes, ayant perdu la naïve fraîcheur de la pensée, tournent à la rhétorique : ils ne sentent point et n'écrivent point comme les âges créateurs. Ils sont en quête de méthodes pour appliquer les idées des temps passés aux besoins et aux lacunes des temps présents.

« Il y a eu une époque où l'interprète des Écritures marchait dans les voies fleuries de l'allégorie et nourrissait son esprit de pieuses et ingénieuses imaginations. D'autres hommes sont venus qui, au contraire, restreignaient l'aimable liberté de l'Évangile à l'application rigide des règles de la logique. Les premiers se plaisaient à commenter poétiquement l'Ancien Testament; les seconds préféraient l'austérité de doctrine qu'ils cherchaient dans le Nouveau.

« Depuis la renaissance de la littérature on a vu des interprètes de l'Écriture tomber dans une erreur d'une nouvelle espèce, à savoir

Digitized by Google

l'usage déplacé et pédantesque de l'érudition classique. L'examen minutieux des mots a souvent fait perdre de vue la pensée elle-même.

« On a pu observer aussi la tendance à envelopper les systèmes de philosophie à la mode dans une phraséologie biblique, comme si l'on pouvait mettre le vin nouveau dans des vaisseaux vieux.

« Mais la cause la plus commune d'erreurs a été, à toutes les époques, ce qu'on peut appeler la rhétorique.

« Rien de plus ordinaire que la tendance à exagérer, à amplifier dans les sermons les mots les plus simples dans un but d'édification, et afin d'agir, sinon sur l'esprit, du moins sur le cœur et la conscience. La nourriture spirituelle ressemble à celle du corps, il faut qu'elle soit d'un certain volume pour nourrir. Mais cette tendance à exagérer pour édifier a eu une influence fatale sur l'interprétation de l'Écriture. Le prédicateur dépasse presque nécessairement les limites du vrai, ses sentiments débordent son texte. En outre, il n'a pas le temps de faire des recherches suffisantes pour assurer l'exactitude de sa parole. A force d'écrire et de répéter les mêmes choses, il finit par se les persuader à lui-même, sinon à ceux qui l'écoutent. Il faut parler sur un sujet donné en temps déterminé; et dès lors on se touve dans l'obligation, pour suffire à la tâche, de substituer sa propre parole à celle de Jésus-Christ et des apôtres. Ce n'est point l'explication de telle parole sacrée qu'on se propose, mais de traiter tel sujet : il faut, bon gré, mal gré, que celui-ci se rapporte à celle-là. Tantôt le prédicateur adoucit la parole évangélique, tantôt il l'exagère ; il violente, afin de l'adapter à ses vues, la lettre des prophéties. Ceux qui ont l'expérience d'écrire des sermons comprendront la justesse de nos observations.

« Le phénomène que nous signalons, si commun qu'il soit, n'en est pas moins fatal. Il est besoin d'attention pour s'en rendre compte. Cependant l'on peut aisément se convaincre de ce qu'il y a d'absurde dans un double sens donné au même mot, et à supposer que les auteurs du premier et du second siècle écrivaient pour le dix-neuvième.

« Ce n'est guère que pour la Bible que l'on remarque cette variété extrême d'interprétation. Les Vedas et le Zendavesta, quoique remplis d'obscurités plus grandes encore que celles de la Bible, sont interprétés, en Europe, selon des règles fixes, et commencent à être compris d'une manière uniforme.

« Certainement la littérature profane n'est pas la Bible; mais, quoique son objet soit différent et qu'il faille pour l'interpréter une faculté, une illumination divines, ou du moins un grand amour du vrai; néanmoins, par le côté extérieur, par la signification des mots, la connexion des phrases et le choix des versions, l'interprétation de la

Digitized by Google

Bible ne diffère pas de celle des autres livres. L'imagination et les passions ont joué un grand rôle chez les interprètes du livre sacré. On s'est efforcé de découvrir le sens vrai de la Bible, mais de maintenir un sens traditionnel convenu. La grammaire elle-même n'a pu demeurer tout à fait impartiale. Tantôt on a discuté sur l'article, tantôt sur la préposition, pour défendre les doctrines. Même les défauts littéraires sont devenus des beautés inspirées. Bref, on a construit avec de la paille plutôt qu'avec les pierres solides de la vérité. Voilà la méthode de l'exégèse dans les âges passés.

« Bien différente est celle de la critique moderne. L'interprète sensé s'applique uniquement à découvrir les textes originaux et la pensée antique. Il veut comprendre ce que les auditeurs de Paul comprenaient, quelle pensée les mots dont il se servait éveillaient dans leur esprit. Il se transporte au premier siècle, il se place parmi les disciples des apôtres. Il vit en Galilée et à Jérusalem, il se mêle aux fidèles des Églises de Corinthe et de Rome. Ses yeux sont fixés sur le précurseur, sur l'anachorète ceint d'une peau de mouton, ou sur l'apôtre qui sent dans sa chair l'aiguillon du péché. Toutes les secondes vues des théologiens ne sont rien pour lui : il ne se guide point à leur clarté trompeuse. Il sait que la Bible renferme des choses que nous ne pouvons plus comprendre; mais il ne suppléera point à notre manque de connaissances par les conjectures des Pères de l'Église. N'ayant devant lui que des fragments, il ne voudra pas construire une histoire complète. Il n'a point de théorie pour l'interprétation; un petit nombre de règles seulement le préserve des erreurs communes. Il lit l'ouvrage tel qu'il est, et non tel que les commentateurs l'ont fait.

« Rien ne serait plus propre à mettre sur la voie d'une saine exégèse que l'histoire de l'herméneutique de l'Écriture. Il faudrait remonter aux origines et noter les causes d'erreur dans le cours des âges. On montrerait les folles prétentions de ceux qui, monopolisant le Saint-Esprit, n'ont pu s'élever au-dessus de leur temps et de ses passions. Il faudrait distinguer les époques depuis Origène et Tertullien jusqu'à Jérôme, Augustin, Abélard, saint Thomas d'Aquin, apprécier la Renaissance, Érasme, le père de la critique, Calvin, Bèze, traverser le temps de Grotius, d'Hammond, et enfin arriver jusqu'à de Wette et Meyer, nos contemporains. Nous verrions l'âge allégorique d'Alexandrie, les époques mystique, théologique, rhétoricienne, altérer successivement la Bible. Puis le quinzième et le seizième siècle nous montreraient le réveil du sentiment critique. L'exégèse alors s'avance lentement, mais sûrement, dans les voies de la philologie et de l'histoire, aidée par les sciences naturelles et l'étude de la littérature antique. L'histoire de l'herméneutique ferait voir comment le mot *inspiration*, exprimant d'abord la haute estime que l'on faisait de la

Digitized by Google

parole et des écrits des prophètes, est devenu un mot technique désignant aujourd'hui ce qu'il n'avait point d'abord exprimé. Combien d'autres exemples ne trouverait-on pas de changements et d'altérations par lesquels les sentiments erronés des anciens commentateurs sont devenus nos propres théories à nous-mêmes! On verrait à quel point l'explication des textes a été modifiée suivant les siècles et les circonstances.

« En matière d'exégèse, deux grands pas ont été faits dans les temps modernes, à savoir, aux jours de la réforme et aux nôtres. Le sentiment de la critique historique s'est généralisé, et en matière d'herméneutique l'esprit d'examen arrive aujourd'hui à des résultats qui rappellent la révolution dans les idées qui s'accomplit au quinzième et au seizième siècle. On commence, dans le monde instruit, à se demander non plus seulement le sens des passages bibliques, mais avant tout ce qu'est la Bible elle-même. Ce n'est pas une exagération de dire que celui qui aujourd'hui veut étudier sérieusement les textes sacrés a vingt chances contre une de saisir mieux l'esprit et l'intention des auteurs sacrés que ne l'ont fait tous les controversistes ensemble des premiers siècles.

« L'histoire de l'exégèse dégoûterait à jamais de la manie de système. Quand on aurait passé en revue les innombrables explications, toutes contradictoires, des bêtes apocalyptiques, des cornes, de l'*homme du péché*, etc..., on ne serait pas tenté d'ajouter la sienne. Quand on aurait vu comment on a altéré le sens du premier chapitre de la Genèse, on se déciderait à s'abstenir de nouvelles falsifications. »

L'histoire de l'herméneutique, en dehors de l'interprétation doctrinale de l'Église, offre donc, suivant M. Jowett, l'*Histoire des variations* des diverses sectes chrétiennes. Bossuet l'avait ainsi comprise. Que devrait conclure le professeur d'Oxford? Au lieu de poser des règles impuissantes à sauvegarder l'unité dans l'avenir, il faudrait qu'il confessât une vérité que le protestantisme n'a jamais voulu entendre, à savoir, la nécessité d'une autorité souveraine dans l'interprétation des Écritures. Cette autorité est celle de l'Eglise et de la tradition. Si les contemporains de la rédaction des Évangiles n'ont pas compris ce livre divin, est-ce que toute la science des professeurs de grec à Oxford pourrait y parvenir? Si ce sont les passions et les rivalités humaines qui obscurcissent la Bible, ainsi que l'affirme avec raison M. Jowett, n'est-ce pas une autorité

Digitized by Google

infaillible, placée au-dessus de toutes les passions, qui pourra maintenir le sentiment du juste et du vrai? Tout ce que M. Jowett exprime de sensé, relativement à l'interprétation de l'Écriture, a été dit il y a longtemps; et tout cela n'a point rendu les partis plus sages. Nous croyons aux progrès accomplis en philologie et aux ressources nouvelles offertes à l'exégèse par l'étude des antiquités comparées; mais, en dépit de ces avantages, la Bible continuera à être livrée sans fin aux appréciations contradictoires, si l'on n'admet une autorité règle de la foi.

Voici maintenant les doctrines nouvelles de l'Église large touchant l'*inspiration* des Écritures.

II

QUE FAUT-IL ENTENDRE PAR L'INSPIRATION DE LA BIBLE?

« Une des questions les plus importantes que le chrétien puisse examiner est celle de l'*inspiration* des Écritures. Tous les chrétiens reconnaissent que la Bible est inspirée, mais ils sont loin de s'accorder entre eux sur le sens qu'il convient de donner à ce mot. On craint de définir ce qu'il faut entendre par là, de peur de mettre au jour un mal caché, de l'irriter au lieu de le guérir. On soulèverait des difficultés qu'on se sent incapable de résoudre. Cependant rien n'est plus dangereux que les mots mal définis.

« Le mot *inspiration* a reçu des degrés de signification plus nombreux et plus variés qu'aucun autre mot de la théologie. Il y a une inspiration absolue dominant l'écrivain et une inspiration de suggestion; une inspiration qui n'exclurait pas l'erreur, et une inspiration préservatrice de l'erreur; une inspiration organique des mots, par laquelle la personne inspirée deviendrait l'organe passif du Verbe; et une inspiration qui laisse l'écrivain sacré à lui-même et n'exerce qu'une action médiate. Il y a une inspiration qui communique absolument le fait, et une autre inspiration qui ne dépasse pas la connaissance ordinaire des événements humains. Il y a une inspiration qui implique l'infaillibilité en matière de doctrine, mais n'exclut point l'erreur en matière de faits. Enfin, de notre temps, on a admis une inspiration appelée *prophétique* et qui conviendrait également aux écrits des apôtres et à leur vie. Cette inspiration a le Saint-Esprit pour principe et pour garantie; mais elle n'est pas différente par sa nature de l'inspiration des simples chrétiens. Ce qui la distingue est seulement son degré d'intensité.

Digitized by Google

« Plusieurs de ces définitions s'écartent de la signification et de la dérivation du mot *inspiration;* elles ont pour but d'éviter des difficultés, mais toutes ont peut-être le défaut de définir ce qui ne peut l'être exactement. Les Évangiles et les Épîtres ne contiennent rien qui puisse légitimer ces définitions; il n'y a rien dans les écrits des apôtres qui fasse supposer que les fondateurs du christianisme aient eu une autre mission que celle de prêcher et d'enseigner. Nul texte ne prouve qu'ils ont été préservés des erreurs et des inexactitudes auxquelles les autres hommes sont sujets. Saint Paul écrit comme un docteur chrétien, montrant toutes les émotions, les appréhensions et les vicissitudes de l'âme humaine. Il parle sans doute avec autorité, mais il hésite dans les cas difficiles. Plus d'une fois il s'est corrigé lui-même, ainsi qu'il lui est arrivé en parlant de la seconde venue du Christ. Saint Luc écrit son Évangile à la manière de ceux qui l'ont précédé, cherchant à coordonner les faits qui sont arrivés jusqu'à lui : son évangile répond aux paroles qui lui servent d'introduction. Sans doute, personne n'écrit avec plus de sincérité; mais l'exactitude et l'accord des faits laissent beaucoup à désirer. Les quatre évangélistes sont loin d'avoir les mêmes opinions sur les mêmes faits : l'un suppose que la ville originaire des parents de Jésus était Bethléem (Matthieu, II, 1, 22); l'autre se prononce pour Nazareth (Luc, II, 4). Les généalogies sont en désaccord. Un évangéliste mentionne les larrons blasphémateurs; un autre raconte l'histoire du larron pénitent. Les évangélistes ne s'entendent ni sur le jour ni sur l'heure du crucifiement. L'histoire de la femme qui répand des parfums sur les pieds de Notre-Seigneur est racontée dans les quatre évangiles avec des variantes considérables. Ce n'est là qu'un petit nombre d'exemples des différences qui existent entre les traditions des premiers siècles touchant la vie de Notre-Seigneur. Mais celui qui désire approfondir le caractère des livres sacrés ne doit point s'effrayer de dresser un catalogue complet de toutes les différences et contradictions. Qu'il suppute leur poids total : cela importe; car il est clair que plus les différences et les contradictions seront nombreuses, plus elles auront d'autorité. Un biais qui suffirait à tourner une seule de ces difficultés ne pourrait réussir également à les esquiver toutes. Il faut remarquer que ces différences et ces contradictions se trouvent dans des récits fort courts et en partie identiques, dans un cycle restreint de traditions au delà duquel les Pères des premiers siècles ne s'aventurèrent jamais : ce qui, pour le dire en passant, ne s'accorde guère avec cette parole de saint Jean : « Toutes les choses que Jésus a dites et faites n'ont pas été écrites, car le monde entier ne pourrait contenir les livres qui les rapporteraient. » (Saint Jean, XX, 30; XVI, 25.) Les contradictions et

Digitized by Google

les différences sont d'autant plus graves que les récits sont plus courts et qu'ils se rapportent davantage l'un à l'autre. Il faudrait en outre avoir le courage de constater minutieusement tout ce qui, dans les prophéties de l'Ancien Testament, n'a pas été accompli : le manque d'accomplissement montrerait combien il est dangereux de confondre la lettre de la Bible avec l'esprit.

« La question de l'inspiration s'éclaircira d'elle-même par deux considérations.

« Premièrement, c'est l'Écriture qui doit nous informer elle-même de la nature de l'inspiration et fournir les éléments de la définition. Il n'y a point de sources meilleures d'informations, et nous n'avons nul droit de faire une définition arbitraire. Qu'est-ce que l'inspiration? On doit répondre : Ce que l'Écriture nous déclare. Il ne faut exclure des moyens d'arriver à la définition cherchée aucun des livres sacrés. Le livre d'Esther, le Cantique des cantiques, nous guideront aussi bien que l'Évangile de saint Jean. La notion de l'inspiration doit se concilier avec le mélange de bien et de mal de l'Ancien Testament, mélange qui n'exclut aucun livre sacré de la faveur divine. L'inspiration comporte aussi bien l'idée imparfaite du Dieu de l'Ancien Testament que l'idéal divin tracé par saint Jean; elle s'accorde avec les inexactitudes et les contradictions des Évangiles, des livres des Rois et des Paralipomènes, et les fautes du langage des Épîtres de saint Paul; car tout cela est l'Écriture. Il ne faut point la faire autre qu'elle n'est. L'hypothèse de la révélation progressive se concilie avec ces paroles du Sauveur : « Moïse agit de la sorte à cause de la dureté de vos cœurs, » et ce texte de l'Ancien Testament : « Le proverbe n'aura plus cours dans Israël. » Tout ce qui est progressif est nécessairement imparfait, au moins à son commencement. Telle est la demi-civilisation par rapport à la civilisation complète, la loi par rapport à l'Évangile. Il n'y a pas plus de raison de nier l'imperfection des récits que l'imperfection de la grammaire dans la Bible.

« Secondement, il faut considérer que l'idée de l'inspiration doit se concilier avec les contradictions de la Bible et de la science.

« Le même fait ne peut pas à la fois être vrai et non vrai; les mêmes mots ne peuvent pas avoir des sens opposés. Le même fait ne peut pas être vrai pour la foi et faux pour la science. Il est ridicule de supposer vrai que le soleil tourne autour de la terre et que la terre tourne sur son axe; que le monde ait à la fois existé et non existé pendant les immenses périodes de temps prouvées par la géologie. Il faut renoncer à concilier la religion immobile et la science progressive. A mesure que la science agrandit son domaine, il faut que la religion élargisse le sien. Il est temps de mettre fin à un malentendu qui a brouillé les deux amies. A mesure que l'on connaîtra

Digitized by Google

mieux la nature, on comprendra mieux son Auteur. Jadis on plaçait la providence de Dieu dans le miracle, c'est-à-dire dans l'interruption des lois de la nature; aujourd'hui on l'aperçoit mieux dans la majestueuse harmonie et dans la conservation de l'ordre du monde.

« Devons-nous lutter contre la science, sans autre but que celui de nous maintenir encore quelque temps sur l'ancien terrain théologique, espérant que la génération présente passera avant que nous soyons forcés à la retraite? Presque toutes les personnes sensées sont d'accord sur l'antiquité reculée et les millions d'années qu'il faut concéder à la terre. Les mieux informés sont d'avis que la chronologie de Moïse place le berceau du genre humain quelque mille ans trop tard. Les découvertes récentes de la géologie ouvrent des perspectives nouvelles relativement à l'origine de l'homme, et il pourrait se faire qu'un jour on reconnût que les hommes ont eu diverses origines sur divers points du globe; ou, comme d'autres disent, que l'on pût retrouver plusieurs des anneaux manquant à la chaîne des existences animales, à l'aide desquels on arriverait à de nouvelles inductions touchant l'origine de l'homme.

« Ces faits, il est vrai, ne sont pas encore prouvés. Des conjectures de ce genre sur le passé n'ont point la certitude des résultats de la chimie et de la physiologie. Les dernières hypothèses surtout manquent de démonstration. Mais, en attendant, ce serait une mauvaise politique de prétendre barrer le chemin à la science au nom de l'inspiration; on n'y réussirait pas. La géologie et la philologie comparées gagnent sans cesse du terrain. Beaucoup de faits, à l'état d'hypothèse il y a vingt ans sont devenus des vérités aujourd'hui, et les hypothèses de nos jours peuvent aussi être confirmées. Doit-on engager la religion dans ces débats et faire dépendre sa vérité du verdict qui sera porté? Il n'est pas permis de risquer un tel enjeu. Ce serait là prendre une grande responsabilité et méconnaître la nature de l'Évangile. On ne peut opposer à la chronologie certaine des monuments antiques les dates douteuses de la Bible. L'idée que l'on doit se former de l'inspiration doit être assez large pour ne point contrarier les résultats des recherches historiques. L'importance de celles-ci n'est point précisément de s'accorder avec le récit biblique, mais de révéler les desseins de Dieu envers l'humanité. La chronologie des monuments d'Égypte ne doit pas détruire la révélation, pas plus que les découvertes des inscriptions de Ninive ne doivent en confirmer la vérité religieuse. De quelque manière que l'on introduise dans la théologie ces éléments nouveaux de critique, on fera injure à la religion, qui ne dépend pas des découvertes de l'archéologie. Est-il à croire que le christianisme profitera du déchiffrement des noms

Digitized by Google

de quelques rois d'Assyrie et de Babylone, contemporains des dernières époques de l'histoire des Juifs? Pas le moins du monde : il n'a rien à y gagner, pas plus qu'il n'a rien à perdre aux apparences de contradictions entre le récit de l'Exode et les indications que fournissent les murs d'un temple égyptien remontant, dit-on, à quinze cents ans avant le Christ.

« Faisons une nouvelle observation importante pour élucider le sujet. L'importance de l'Écriture ne dépend pas de l'opinion que l'on peut se former de son origine. Autre est la valeur intrinsèque de l'Écriture, autre la question de l'inspiration. Quelle que soit l'idée que l'on ait de cette dernière, on peut s'accorder sur la première. Si l'idée d'inspiration disparaissait entièrement, aucun fait dans la sphère de la nature, de l'histoire, de la philologie, aucun événement de la vie humaine, aucun rapport entre Dieu et l'homme n'en serait affecté. Le mot inspiration est d'origine récente : on ne le trouve pas dans les premières confessions de foi de la réforme; les discussions qui s'y rapportent ne datent que de deux ou de trois siècles. Pourquoi débattre une question que les Pères de l'Église ont laissée dans le vague? Que l'exégète aille droit son chemin, et qu'il ne s'inquiète pas de l'inspiration, c'est-à-dire d'un mot que les progrès des connaissances humaines et les résultats des études de la Bible éclairciront, sans qu'il s'en mêle et s'en embarrasse.

« Mais, si l'on tient à résoudre dès à présent la question de l'inspiration, il est absolument nécessaire de rechercher l'origine des trois premiers évangiles, question délaissée en Angleterre depuis le temps de l'évêque Marsh. On a fermé les yeux sur la difficulté du problème.

« Jusqu'à ce que toutes ces questions soient éclaircies, il est impossible qu'on s'accorde, non-seulement sur la question de l'inspiration, mais encore dans l'interprétation de l'Écriture. »

En lisant les attaques dirigées par M. Jowett contre l'inspiration de la Bible, attaques non avouées, mais fort mal dissimulées par le prétexte d'élucider la question, le lecteur aura remarqué que les protestants d'aujourd'hui se sont bien éloignés de la doctrine de leurs pères. Non-seulement ceux-ci admettaient sans hésitation l'inspiration de la Bible, mais encore tout chrétien qui la lisait avec foi était, selon eux, éclairé lui-même par la lumière immédiate du Saint-Esprit. C'était le temps de l'inspiration individuelle de tout pieux disciple de Luther et de Calvin. Aujourd'hui, les mêmes protestants ne veulent pas même

Digitized by Google

admettre l'inspiration de la Bible. C'était bien la peine, vraiment, de faire un si grand crime à l'Église catholique de ne pas remettre indistinctement entre les mains de tous les fidèles un livre semé, dit-on, de contradictions et d'erreurs! Jamais le protestantisme ne s'était infligé à lui-même un plus cruel démenti. On avoue maintenant que les apôtres n'avaient point mission d'écrire, mais seulement de prêcher et d'enseigner. Que conclure, sinon l'autorité apostolique de l'Église enseignante? La Bible n'est donc plus la seule règle de foi? Pendant trois cents ans, les protestants ont donc fait aux catholiques une guerre insensée? Au temps de Bossuet, l'Église réformée aurait reculé devant de tels aveux.

Que cette justice tardive, rendue aujourd'hui par les protestants à l'Église catholique, la console des nouvelles attaques dirigées contre elle! Un jour viendra, où ses ennemis d'aujourd'hui la justifieront encore. Elle se vérifiera dans l'avenir comme elle est justifiée dans le passé et dans le présent, cette parole prophétique des Écritures : « *Mentita est iniquitas sibi.* ».

« C'est, dit M. Jowett, la Bible qui doit prouver elle-même son inspiration. » Il est vrai qu'elle le fait, ne serait-ce que par cette parole de saint Paul à Timothée : « *Omnis scriptura divinitus inspirata*, » etc.; mais, si les apôtres avaient reçu pour unique mission de prêcher et d'enseigner de vive voix, comme le disent aujourd'hui les théologiens anglais, l'Église doit être admise sans doute à déclarer au nom de Jésus-Christ les vrais caractères de la Bible. Or, dès le temps des Justin, des Irénée et des Origène, l'Église enseignait comme un dogme de foi l'inspiration du Nouveau comme de l'Ancien Testament. M. Jowett invoque, quoique avec précaution, contre le dogme de l'inspiration, les erreurs chronologiques et géologiques de l'Ancien Testament, et les origines incertaines ainsi que les contradictions du Nouveau. Ce n'est point ici le lieu de discuter chacune de ces questions. Dans un prochain article, nous parlerons de la géologie selon la Bible. Quant aux contradictions anciennes ou nouvelles dont parle M. Jowett, elles n'ont point le caractère que l'on suppose. Nous renvoyons le lecteur aux articles publiés par nous l'année dernière sur l'école de Tubingue, et dans lesquels nous avons touché ces matières en nous proposant d'y revenir.

Baur a traité ces sujets en plus grande connaissance de cause que ses disciples d'Angleterre, encore bien novices; Baur n'a rien établi de certain aux yeux de tout homme impartial, qui veut des faits et des preuves irréfragables. On doit cette justice à M. Jowett d'avoir senti lui-même à quel point ces doctrines nouvelles, et, selon nous, très-fausses, offensaient les chrétiens. Voici comment il se justifie.

Digitized by Google

III

COMMENT M. JOWETT S'EXCUSE DE PUBLIER SES OPINIONS SUR LA BIBLE.

« Il est probable que les vues exposées dans les pages précédentes seront censurées comme une exposition libertine des difficultés de l'Écriture. On dira que ce genre de recherches critiques ne convient qu'à un petit nombre; qu'il ne faut point les déposer dans des livres qui tombent sous les yeux de tous; qu'avec de telles questions introduites dans le public on scandalise ses frères infirmes dans la foi; qu'on éloigne les âmes peu éclairées et ouvertes aux préjugés, pour lesquelles, néanmoins, selon le langage touchant de saint Paul, Jésus-Christ est mort. Il est vrai qu'en brouillant ensemble l'intelligence et le cœur, on peut amener chez plusieurs la désertion des principes de la vie chrétienne, principes qui, portant en eux-mêmes leur propre garantie, devraient rester étrangers à des influences extérieures. Nous l'avouons, un grand dommage peut résulter d'un fait semblable : nul ne peut admettre en même temps deux opinions contraires sans un grand malaise d'esprit. Ce serait donc se charger d'une grave responsabilité, et cela doit faire réfléchir l'écrivain théologien; mais, à côté de cette responsabilité, il en existe une autre : c'est un devoir aussi rigoureux de dire la vérité que de travailler à la conserver. La majorité du clergé, les instincts semi-sceptiques, semi-conservateurs de la plupart des laïques, des intérêts personnels, peut-être, plaident pour les idées conservatrices. Mais d'autres intérêts plus élevés demandent satisfaction et font entendre un langage plus digne. *L'honnêteté est la meilleure des politiques, et la vérité seule rend l'homme moral et libre.* Sans doute, on peut objecter que le vrai perd son caractère bienfaisant pour ceux qui ne seraient pas capables d'en faire un bon usage; et qu'aucun homme raisonnable n'introduira devant des hommes illettrés une question comme celle de l'origine des Évangiles. Mais on peut répondre qu'on ne peut maintenir dans un état satisfaisant le sentiment religieux des foules qu'à la condition de la liberté de la pensée et de la science parmi les hommes instruits. Dans ce conflit de raisons, le jugement de chacun peut seul décider. On va voir par ce qui suit que ce n'est point la légèreté ou quelque autre sentiment inconvenant qui nous a conduit à révéler les difficultés qu'offrent à la critique les livres sacrés.

« D'abord, ces difficultés sont plus connues qu'on ne pense; elles appellent d'elles-mêmes l'attention, non-seulement du savant, mais de tout homme intelligent qui lit le Nouveau Testament, soit en grec,

Digitized by Google

soit en anglais. La manière dont on les explique ne satisfait ni le sentiment public, ni le sentiment privé ; les personnes sensées dont l'esprit s'applique aux matières théologiques s'aperçoivent à chaque instant que les observations de leur propre esprit sont identiques avec celles des autres, sans qu'il y ait l'ombre d'un concert. La vérité est que tous sont conduits à un même résultat par des causes semblables; et ces causes constituent le fond des tendances de l'éducation et de la littérature de notre siècle, quoique personne ne veuille parler de matières dont la gravité semble en effet conseiller le silence. Il en résulte que le scepticisme, comme un feu caché, dévore les âmes, étend chaque jour ses ravages dans les esprits. La défiance est probablement d'autant plus grande que l'on s'efforce davantage d'en cacher les causes. Si vous fermez la porte à la critique lorsqu'elle vient y frapper, le doute aussitôt entre par la fenêtre. L'esprit d'une jeunesse généreuse et bien élevée s'efforce incessamment de remonter aux principes des choses. C'est faire outrage à ces nobles dispositions des âmes, c'est jeter en elles les ferments d'une incurable défiance, que de laisser entrevoir qu'il existe un livre, la Bible, renfermant le *fruit de la science*, fruit défendu, auquel il ne leur est pas permis de goûter librement. N'est-ce pas ce même système de réticences qui fait que les ministres de l'Évangile, eux-mêmes, sont impuissants et comme livrés aux mains de leurs adversaires? Ils ne savent que répondre au lettré et même à l'artisan qui, par son bon sens naturel, a découvert ou répète les objections de la critique. Comment pourrait-il en être autrement? ces ministres sont ténus dans l'ignorance de l'État réel des choses.

« En second lieu, puisque le temps arrive où il ne sera plus possible d'ignorer les résultats de la critique biblique, il importe de mettre le christianisme en harmonie avec eux. C'est se méprendre assurément beaucoup que de croire que des objections reconnues sérieuses pourront être toujours écartées comme des médisances de la part des mécréants. Quoi de plus absurde que d'attribuer à l'athéisme et à l'immoralité des observations que tout homme intelligent peut faire par lui-même? Il serait étrange, en vérité, et presque incroyable, que l'Évangile, qui au premier jour servit à combattre les vices de l'humanité, fût aujourd'hui un obstacle à la plus haute et à la plus rare vertu de l'homme, à l'amour du vrai; que le grand objet du christianisme, le progrès dans le vrai et le bien, fût remplacée chez les chrétiens dégénérés par la crainte de changer leurs opinions. Ce serait là une singulière interprétation des fins que le Christ s'est proposées par sa mort. La religion chrétienne est dans une fausse position quand elle lutte contre toutes les tendances de la science; une telle attitude ne peut être conservée longtemps et ne peut finir que par la disparition définitive

Digitized by Google

de l'influence religieuse sur les classes instruites. Ce serait un grave objet de considération que de rechercher si l'Angleterre n'est point arrivée déjà au premier degré de cette dissolution religieuse dont l'Italie et la France offrent le spectacle malheureux. Les raisons qui le font penser ne sont point les circonstances extérieures et défavorables dans lesquelles se trouve notre Église, ainsi que plusieurs autres communions protestantes, mais le progrès des idées et l'embarras de nos docteurs chrétiens. Il fut un temps où l'Évangile, offert aux nations, se répandait comme un souffle de vie sur le monde vieillissant : c'était seulement, alors, les objections du cœur qui formaient obstacle à l'adoption de l'Évangile; les esprits les plus élevés trouvaient dans le christianisme, non-seulement la règle de leur vie, mais le ressort énergique de leur intelligence. Est-il donc impossible que la religion chrétienne, au lieu de travailler péniblement à rétrécir l'esprit humain, se fasse assez large pour embrasser toutes les pensées de l'homme sur la terre? Serait-il vrai que, depuis la réforme, l'intelligence aurait déserté les voies de la religion; et que, dans les pays protestants, on conserverait aussi peu d'espérance de réconcilier la science et la foi que dans les pays catholiques?

« Ceux qui croient possible de restaurer la foi désirent vivement dégager le christianisme de tout soupçon de déguisement et de mensonge. Ils veulent conserver les livres sacrés comme un témoignage pour tous les siècles des sentiments les plus élevés du cœur humain, comme la source inspirée de la vérité et le chemin à une meilleure vie. Mais, en même temps, ils veulent s'affranchir de certaines apologies de la Bible, comme d'étais embarrassants et nuisibles. Ils espèrent qu'après une époque agitée de transition, après les changements nécessaires apportés dans l'interprétation de la Bible, celle-ci reprendra son autorité pour le bien de l'homme et la gloire de Dieu. Bien qu'interprétée comme les autres livres, d'après les mêmes règles d'évidence et de critique, la Bible restera toujours bien différente des écrits profanes : elle ressemblera bientôt à un tableau restauré, retrouvant l'éclat des premiers jours; elle recouvrera un nouvel intérêt et un nouveau genre d'autorité à cause de la vie qui est en elle. On en considérera l'esprit, non la lettre : elle aura l'autorité de la parole aux premiers jours du christianisme, et ressemblera à un livre nouvellement retrouvé. Plus l'intelligence de la Bible sera fondée sur la science et la raison, plus l'homme s'établira au centre du principe progressif de la révélation. L'harmonie entre la vie de l'homme et l'Écriture sera plus grande qu'elle n'a jamais été. On peut déjà se former une idée de ce que l'on verra lorsque le christianisme ne se montrera plus hostile aux convictions de l'esprit humain. L'âme, fatiguée de controverses, lasse de sa propre inquiétude et des mouvements

Digitized by Google

nécessités par le progrès accompli, rentrera en elle-même et y jouira d'un délicieux repos.

« Pour arriver à ce résultat, il faut laisser la religion et la science, chacune libre dans sa sphère. Le théologien éclairé ne craint pas que des recherches qui ont la vérité pour objet déplaisent à Dieu et que la religion ait rien à perdre par suite des investigations humaines sagement dirigées.

« On objectera que l'on jette ici le dédain et le mépris sur les interprètes des siècles passés. Il n'en est rien. Les Pères, les mystiques catholiques, aussi bien que les premiers réformateurs, ont fait preuve, dans leurs commentaires, d'un génie dont les temps présents n'offrent pas d'exemple. Mais leurs commentaires ne sont pas la Bible : celle-ci a servi de texte au développement et à l'exposition de leurs idées et de celles de leur siècle. Ce sont des prédicateurs, des prophètes, si l'on veut, non des interprètes de la Bible. Saint Thomas d'Aquin et saint Bernard suivaient les voies de la patristique et de la scolastique ; Luther et Calvin recherchaient partout la confirmation des principes de la réforme qui renouvelait l'Europe. Il ne faut point les incriminer d'avoir été les hommes de leur temps. Soyons, au même degré, les hommes du nôtre.

« On blâmera notre maxime : l'Écriture doit être interprétée comme un autre livre. Nous répondons que, sans doute, la Bible diffère des autres livres sous plus d'un rapport. Mais, avant tout, il faut en saisir le sens. Quelques règles d'interprétation particulières à la Bible peuvent sans doute introduire utilement à l'exégèse ; mais, nous le répétons, il faut traduire avec la méthode que l'on emploierait pour Sophocle et Platon. Il n'est pas besoin de gros livres pour l'exposer. Observer la syntaxe, la valeur des mots, les règles de la dérivation, en un mot les prescriptions du sens commun, revenir à une méthode naturelle ; voilà comment nous entendons ce principe : la Bible doit être interprétée comme un autre livre.

« Quel sera, se demande en finissant M. Jowett, l'effet de la critique moderne sur la théologie et sur la vie ? Ceci, dit-il, échappe à notre appréciation, mais bien des choses concourent à un même résultat. Il existe une opposition réelle entre le passé et le présent, la raison et le sentiment, la foi et la science. C'est en vain que le vieux calviniste veut élever sa famille dans la foi de ses pères ; ses enfants échappent à l'étroitesse et à la rigueur du dogme. Faut-il s'inquiéter de ce phénomène ? Non, car le vrai et le bien sont toujours associés; même en cette vie, ils sont comme enchaînés l'un à l'autre; ce ne sont que les formes d'une seule et même chose.

« Le Nouveau Testament peut encore réunir toutes les fractions de la société chrétienne; il peut créer une même vie dans les âmes, si

Digitized by Google

l'on consent à ne plus chercher dans les Évangiles une christologie dogmatique. Que les missionnaires, au milieu des nations païennes, abandonnent un dogmatisme étroit, et un grand obstacle à la diffusion du christianisme aura cessé; l'Écriture pénétrera plus profondément au fond des cœurs, dépouillée des formules théologiques par lesquelles on la traduit.

« Les grandes divisions de l'Europe en Églises et en sectes commencent à perdre leur importance. Les progrès de la politique, le rapprochement de toutes les nations, apportent un changement notable dans l'opinion de l'Angleterre en ce qui touche la communion romaine. Les divisions religieuses ne doivent point être perpétuelles; les hommes aspirent partout à l'unité du sentiment religieux. Le principe essentiel du christianisme contraste avec les définitions contradictoires qu'on en a données jadis. Les hommes religieux de tous les pays se comprennent mieux chaque jour; les barrières de séparation tombent. On est bien près de ne condamner que les erreurs morales, et de laisser en paix les sectes et les partis. Le temps arrive où l'on renoncera à chercher dans la Bible un point d'appui pour les dogmes particuliers qui divisent les fractions de la grande famille chrétienne. La Bible est la sublime poésie de la morale éternelle d'où jaillit la vie. »

La pensée qui termine cet article de M. Jowett se retrouve à la fin de tous les travaux des *Essays*. Elle exprime l'espérance de l'*Église large* de conclure la paix universelle sur les ruines de la théologie dogmatique. Plus de christologie, plus de rédemption, plus d'Église : ces vœux reviennent sous toutes les formes. La religion ne doit plus consister que dans le sentiment; c'est une poésie; l'esprit n'a rien à y voir. La science n'a aucun point commun avec la foi. Il y a plus : elle en détruit toutes les racines, elle en ruine l'autorité.

Plus de miracles, plus d'inspiration des Écritures.

Pour nous convaincre de la disparition prochaine de la foi chrétienne, qui pendant dix-huit siècles a régné sur les plus beaux génies dont puisse jamais s'honorer l'humanité, sur les cœurs les plus nobles et les âmes les plus belles ; pour nous prouver que les miracles sont impossibles et la Bible un livre tout profane, il faudra une argumentation plus jeune que celle de M. Powel et moins diffuse que celle de M. Jowett. Ils n'apportent l'un et l'autre, contre le christianisme, aucun fait concluant. Des affirmations ne sont pas des preuves. Est-ce donc en rapprochant habilement et en grossissant des difficultés contre les miracles et contre l'inspiration de l'Écriture, — difficultés la plupart anciennes, qui n'ont arrêté ni les Origène, ni les Augustin, ni les Bossuet, — que l'on parviendra à arracher le christianisme tra-

Digitized by Google

ditionnel du milieu des sociétés modernes? Ceux qui entretiennent une telle espérance présument assurément trop de l'ignorance et de la légèreté des esprits d'aujourd'hui. Depuis dix-huit cents ans on annonce les funérailles prochaines de l'Église : elle a survécu et survivra à tous les faux prophètes. Ce n'est point dire, certes, que les gardiens de la foi puissent se dispenser de donner la plus sérieuse attention aux erreurs particulières à notre siècle, et négliger de s'appliquer à en préserver les intelligences. Loin de là : nous sommes profondément convaincu de la nécessité, pour les catholiques, de se rendre compte de la situation religieuse. Il ne convient ni de dissimuler ni d'exagérer ce qu'elle offre de grave. On n'appliquera intelligemment le remède qu'autant que l'on aura la pleine conscience du mal. C'est principalement pour révéler celui-ci que nous avons exposé, avec une entière franchise, le mouvement rationaliste de l'Angleterre, mouvement qui, parti de l'Allemagne, traversant la France, envahit l'Europe tout entière. Les symptômes du mal se révèlent de beaucoup de manières; mais ses racines sont dans l'antagonisme faussement supposé entre la raison et la foi, le progrès social et la révélation.

M. GODWIN : LA GÉOLOGIE ET LA BIBLE.

On a dit souvent que la science doit être impartiale : quelques-uns même poussent si loin le scrupule à cet égard, qu'ils tiennent pour suspects généralement tous les essais de conciliation entrepris par l'apologétique chrétienne dans le but d'accorder la Bible et les sciences. Que penseront ces hommes à conscience si délicate du travail de M. Godwin? Le dessein avoué de ce professeur distingué de Cambridge n'est point, à la vérité, de concilier l'Écriture et les opinions des savants : mais, en cherchant avec passion à brouiller irrévocablement la science et la foi, ne doit-il pas encourir la même suspicion que les apologistes qui cherchent à les accorder? Il en devrait être ainsi. Cependant il est à craindre que ceux-là même qui sont les plus empressés à condamner les tentatives des théologiens n'acceptent avec faveur l'œuvre partiale de leur adversaire. M. Godwin sera, à leurs yeux, le champion courageux de la science méconnue. C'est le malheur de l'homme d'avoir deux poids et deux mesures et d'être, même à son insu, entraîné par ses préjugés.

Nous nous proposons de suivre le professeur de Cambridge sur le terrain où il s'est placé, et de mettre le lecteur à même de juger si les accusations qu'il porte contre la Bible sont ou non

TIMBRE IMPÉRIAL

Digitized by Google

fondées. Quels que soient nos doutes sur le point de savoir si l'état présent d'une science qui n'est pas encore faite et admet tant de conjectures permet de résoudre pertinemment les questions soulevées par la discussion, nous n'hésiterons point à montrer par où les écrivains hostiles à l'Église méconnaissent les vraies conditions du problème et égarent les esprits. Ce n'est pas à dire que nous prétendions suivre, à l'égard de M. Godwin, une méthode différente de celle que nous avons jusqu'ici employée, et abandonner le rôle modeste de rapporteur; mais nous nous sommes réservé, dès le commencement, le droit de dire, en passant, un mot sur les opinions fausses et les excentricités des organes de l'*Église large*. Nous serons toujours l'historien sincère, mais nous ne pouvons ni ne devons dissimuler nos jugements motivés quoique sommaires.

I

COMMENT M. GODWIN POSE LA QUESTION.

M. Godwin entre ainsi en matière :

« A la renaissance apparut le premier désaccord entre la science et la foi établie. Le système astronomique de Ptolémée avait jusque-là régné sans partage dans les esprits : tout le monde considérait la terre comme immobile au centre de l'univers entier. Copernic vint renverser cette erreur séculaire. Notre planète humiliée devint un globe relativement petit, un membre subordonné de la famille des planètes, astres que les habitants de la terre n'avaient alors considérés que comme les simples ornements de leur habitation. L'Église surveilla avec inquiétude les disputes qui s'élevèrent entre les adeptes des nouvelles opinions et les champions des vieilles idées. La Bible, cette base divine de la foi religieuse, ne contenait-elle pas l'opinion de l'immobilité de la terre et d'autres vues encore de l'univers, tout à fait en contradiction avec le système de Copernic? Le Saint-Office crut devoir prendre des mesures de rigueur contre Galilée, et ce savant fut condamné à signer la fameuse rétractation que l'on connaît, et à déclarer publiquement dans l'église de la Minerve, à Rome, que la proposition d'après laquelle le soleil était le centre du monde et immobile est *absurde*, *philosophiquement fausse*, *formellement hérétique*, parce qu'elle est expressément contraire à l'Écriture.

« L'Église romaine, SELON TOUTE PRÉSOMPTION, *adhère encore aujourd'hui au système de Ptolémée*[1]. Les instincts protestants, au contraire,

[1] Nous surprenons ici les protestants en flagrant délit de grossiers préjugés. C'est ainsi qu'ils s'obstinent à dire que nous *adorons* la sainte Vierge. Infirme humanité !

Digitized by Google

dès le dix-septième siècle, sympathisèrent vivement avec les progrès de la science : on désira sortir d'embarras. La solution offerte par Galilée et les autres était celle-ci : l'objet de la révélation est de manifester aux hommes ce qu'ils ne sont point capables de pénétrer eux-mêmes, mais non d'enseigner des vérités pour la découverte desquelles l'homme a reçu des facultés investigatrices ; en conséquence, il n'est pas déraisonnable de supposer qu'à l'égard des faits physiques l'Écriture se sert du langage commun, acceptant les idées courantes sans se proposer de rien garantir sur des points étrangers au dogme et à la morale. Le texte suivant : *Le monde est solidement fixé, il ne peut se mouvoir*, bien qu'il implique évidemment dans celui qui l'a écrit l'ignorance du mouvement de la terre, ne doit point être considéré comme un article de foi. Cette solution tranquillisa les esprits.

« Il était cependant bien difficile de concilier l'idée générale du sytème de Copernic avec les données cosmologiques du premier chapitre de la *Genèse*. Celles-ci sont en effet manifestement contraires aux résultats de la science moderne. La Bible suppose que le ciel est une voûte solide supportant les eaux supérieures et dans laquelle sont enchâssés le soleil, la lune et les étoiles. Mais ce désaccord semble avoir moins frappé les esprits au dix-septième siècle qu'au dix-neuvième. Tout le monde avait intérêt à faire accepter des explications conciliantes. Les brillants progrès de l'astronomie avaient convaincu les esprits les plus rebelles parmi les théologiens, et les savants d'alors étaient bien éloignés de vouloir abuser de leur victoire. On déclara la paix faite entre la foi et la science, on n'opposa plus l'Ancien Testament à Copernic. On ne serait sans doute jamais revenu sur cet ordre de difficultés, si les théologiens avaient adopté plus généralement et plus franchement le principe, que les vérités auxquelles l'homme peut atteindre par ses propres forces et qui se rapportent au monde physique ne sont point l'objet de la révélation ; mais il est arrivé qu'on a environné cette idée conciliante de tant de restrictions, de tant de précautions et d'équivoques, qu'on a excité l'impatience de tout esprit qui veut savoir nettement ce que Dieu a ou n'a pas enseigné.

« Les découvertes de la géologie ramènent d'ailleurs, de nos jours, la question de l'accord de la science et de la Bible.

« Les manuels d'aujourd'hui, qui enseignent à l'enfant que la terre tourne, lui assurent en même temps qu'elle n'a pas encore six mille ans d'existence et qu'elle a été créée en six jours. Cependant les géologues de toutes les confessions admettent que la terre existe depuis une immense série d'années ; qu'il faut compter celles-ci, peut-être par millions, mais qu'indubitablement il s'est écoulé plus de six jours entre sa première création et l'apparition de l'homme à sa surface.

Digitized by Google

Cette contradiction entre la science et l'enseignement religieux trouble et scandalise les consciences au dix-neuvième siècle.

« Aux premiers moments de la nouvelle controverse, des écrivains, plus empressés que discrets, attaquèrent les conclusions des géologues et les déclarèrent scientifiquement fausses. Cette phase de la question doit être considérée comme passée ; et, quoique les manuels continuent à enseigner aux enfants la création en six jours, aucun homme instruit ne doute que la terre ne soit plus ancienne. L'on s'est efforcé de réconcilier le récit mosaïque avec les résultats incontestables de la géologie ; on a tenté plusieurs explications. C'est assez pour que le Manuel généralement répandu de M. Horn, par exemple, assure ses lecteurs que les investigations des géologues sont en parfaite harmonie avec l'Écriture.

« Cependant, si nous considérons les systèmes de conciliation, nous trouvons qu'ils se contredisent mutuellement. A mesure que la géologie progresse, les expédients varient. On violente le texte hébreu ; et on lui fait dire tant de choses, que le public finit par ne plus oser lui donner aucun sens. »

— On voit comment, dans ce début, M. Godwin fait intervenir avec complaisance des faits étrangers à la question qu'il se propose de traiter, et cherche à prévenir l'esprit du lecteur. Que prouve cependant la condamnation de Galilée prononcée par le tribunal du Saint-Office? Une seule chose, l'ignorance de l'époque dans les questions de cosmologie. Les théologiens romains ont partagé l'erreur générale. L'Église n'est infaillible qu'en matière de foi, et les théologiens eux-mêmes ne le sont jamais. Galilée eut la malheureuse idée de vouloir prouver le mouvement de la terre par des textes de la Bible détournés de leur véritable sens : en prétendant découvrir le système de Copernic dans la Bible, il fournit des armes contre lui. Il fut à la fois, comme plusieurs philosophes et plusieurs savants, à d'autres époques, victime de l'ignorance de son temps et de ses propres imprudences. Quant à la *voûte solide* et aux *étoiles enchâssées*, M. Godwin fait violence aux textes bibliques, comme nous le dirons plus tard.

Le même auteur résume l'état actuel de la science de la manière suivante. Cet exposé, en général fidèle, intéressera le lecteur, qui, sans prétendre devenir géologue, désire ne pas rester trop étranger aux connaissances de son temps; il importe d'ailleurs à la discussion.

II

EXPOSÉ DES FAITS ADMIS AUJOURD'HUI PAR LES GÉOLOGUES.

« Cette terre qui nous apparaît immobile, reposant sous une voûte d'azur, est un globe d'une grandeur relativement insignifiante, tour-

Digitized by Google

nant avec vitesse sur lui-même et autour du soleil, centre de son mouvement annuel. Le soleil, qui semble traverser chaque jour l'espace d'orient en occident, est néanmoins, relativement à notre terre, presque immobile. Son volume et son poids surpassent immensément le volume et le poids de notre globe. La lune, beaucoup plus petite que la terre, est entraînée avec elle autour du soleil, n'ayant aucune lumière par elle-même. Ces belles planètes qui changent continuellement de position dans le ciel et qui brillent d'un si doux éclat sont des corps tantôt plus grands, tantôt plus petits que la terre; et, comme celles-ci, elles accomplissent leurs évolutions autour du soleil. C'est la réflexion de ses rayons qui nous les rend visibles. Le télescope nous a révélé le fait que plusieurs de ces planètes sont accompagnées de lunes qui leur servent de satellites. Outre celles que nos yeux aperçoivent, il y en a d'autres qui appartiennent à la même famille et roulent autour du soleil. Quant à cette poussière lumineuse semée dans l'azur du ciel, il y a des raisons de croire que chacun de ses éléments est un corps lumineux par lui-même, peut-être de matière semblable au soleil ; et le plus proche d'entre eux est à une incalculable distance de nous. Le plus petit serait d'une énorme grandeur comparativement à notre humble globe. C'est ainsi que la science a établi précisément le contraire de ce que nos yeux semblaient d'abord nous révéler. Ces connaissances sont devenues si vulgaires, que nous sommes tentés d'oublier qu'autrefois le genre humain voyait les choses tout différemment, et qu'il y a peu de siècles encore ces vérités astronomiques révoltaient nos pères. Si maintenant, détachant notre pensée des immensités de l'espace, nous fixons notre regard sur le globe obscur que nous habitons, la première question que nous nous adressons est de savoir s'il a toujours existé dans les mêmes conditions et quels sont les divers états qu'il a traversés. La géologie a retrouvé l'histoire de l'enveloppe terrestre jusqu'à une époque fort éloignée. Au delà, la philosophie est réduite aux conjectures. C'est au désir de percer les mystères du globe antéhistorique qu'appartiennent les hypothèses faites sur la formation première de la terre et des autres planètes. On suppose qu'elles sont une condensation de matières nébuleuses, formant aussi le noyau solaire. Les premières notions que la science nous offre avec certitude ne vont point jusque-là. La terre a dû être d'abord un globe de matière fluide, ténue, liquéfiée par une forte chaleur, roulant sur son axe et accomplissant une évolution autour du soleil. Personne ne peut dire combien de temps a duré cet état de la terre. On peut croire qu'il a fallu bien du temps pour que la surface du globe se refroidit et devînt susceptible de porter des êtres organisés. L'eau qui couvre maintenant une large portion de la terre ne doit avoir formé primitivement qu'une

Digitized by Google

vapeur épaisse enveloppant notre planète de sombres brouillards. Quand sa surface fut refroidie et permit aux eaux de se condenser et de descendre, alors commença la formation des roches sédimentaires. Les torrents et les rivières, se précipitant dans leur cours impétueux, aplanirent les scories, en détachèrent les rugosités moins adhérentes, les roulèrent en galets et en sable dans les lieux bas. Nous ne savons s'il y eut des êtres organisés contemporains de cette époque. La haute température qui présida à la formation des roches en a fait disparaître les traces, si tant est que ces êtres existassent. Il est impossible de déterminer la durée de ce premier travail de la nature. C'est dans les couches qui couvrent les roches primitives que nous trouvons les premières traces de l'organisme vivant.

« Dans les terrains appelés *siluriens* s'offrent au regard des sédiments de différentes sortes, s'élevant à une hauteur de plusieurs milliers de pieds dans lesquels on trouve beaucoup de débris d'animaux. Ces sédiments se formaient au sein des eaux ; et les débris qu'on y trouve conservés appartiennent exclusivement aux espèces marines, aux mollusques, aux articulés, aux radiés. Ce sont des espèces analogues à celles qui existent aujourd'hui. Cependant les naturalistes n'admettent pas généralement que les crustacés actuels proviennent des premiers par voie de génération, à moins que le temps ne détermine à la longue et par des causes inconnues la transformation des espèces, hypothèse généralement rejetée. On trouve aussi, parmi ces débris d'animaux, des plantes marines, des fucus, des varechs, qui forment, comme on sait, le dernier degré du monde végétal. Il est difficile, dans l'état présent de la science, d'asseoir sur ces données des hypothèses bien justifiées.

« Dans la partie supérieure des terrains siluriens apparaît le commencement de la race des poissons qui forment, aux yeux de la science, le dernier degré des animaux vertébrés ; ces poissons sont fort nombreux. Il en est de revêtus d'une carapace qui les enveloppait comme d'une cotte de mailles indestructible ; ils ont dû être la terreur des mers qu'ils habitaient.

« Viennent ensuite les terrains carbonifères contenant les restes d'une végétation gigantesque et luxuriante ; alors apparaissent les débris des reptiles et des insectes. Les géologues, arrivés à cet endroit de l'histoire de notre globe, confondent sous un même nom, celui de paléontologie, l'étude des êtres dont nous avons parlé.

« Nous arrivons aux terrains calcaires ou crétacés. Les débris fossiles renfermés dans ces sédiments offrent au regard des animaux étranges. Ils sont de taille gigantesque, moitié crapauds, moitié lézards, se mouvant par sauts, et ayant laissé les traces de leurs pieds sur le sol

Digitized by Google

des mers qu'ils fréquentaient. Les eaux abondaient en monstres moitié poissons, moitié crocodiles. Ce sont les sauriens, dont les os ont été recueillis en grande abondance. L'air avait aussi ses habitants, ressemblant aux premiers, moitié lézards, moitié vampires, munis d'appendices membraneux qui leur permettaient de voler; c'est aussi à cette période qu'apparaissent les oiseaux proprement dits. Un peu plus tard se montrent les mammifères, mais ceux de la classe la plus inférieure, les marsupiaux, animaux qui, selon les naturalistes, ont des affinités avec les ovipares. Les plantes appartenaient aux classes inférieures des végétaux, mais elles étaient gigantesques et luxuriantes.

« Nous arrivons aux terrains tertiaires, dans lesquels se montrent enfin les mammifères supérieurs. Ils appartiennent à la classe la plus élevée. Le type animal se rapproche de plus en plus du type du monde présent.

« Cet état de choses dura de longs siècles; et la terre était principalement peuplée de mastodontes, d'éléphants, de rhinocéros, aux proportions colossales, espèces qui ont disparu. On a trouvé leurs débris sous les glaces du Nord. Ces animaux semblent avoir habité des pays où leurs congénères d'aujourd'hui, plus délicats, ne pourraient plus vivre. Pendant ce temps, le bœuf, le cheval, le daim et autres animaux destinés au service de l'homme, se multipliaient sur le continent.

« Enfin, l'arrivée de l'homme peut être considérée comme l'inauguration d'une nouvelle époque, l'époque présente, pendant laquelle les conditions de l'existence n'ont pas dû être bien différentes de celles d'aujourd'hui. Les races d'êtres organiques qui ont peuplé la surface du globe ont disparu de temps en temps et ont été remplacées par d'autres, introduites on ne sait par quel moyen, mais évidemment suivant des lois déterminées, et avec un progrès constant dans la perfection et la délicatesse de leur organisme, jusqu'à la venue de l'homme, qui couronne la création. Géologiquement parlant, les circonstances de l'apparition de l'homme sont obscures. On a cherché à éclaircir, par la science, l'origine de l'homme, mais il reste beaucoup à faire. L'histoire et la tradition n'apportent que peu de lumières. La race humaine a oublié ses origines, et le vide laissé par cette absence de souvenirs a été rempli par l'imagination et non par des faits restés dans la mémoire. Ce que personne ne peut contester, c'est que le temps pendant lequel les animaux sans raison ont habité la terre est infiniment plus considérable que celui qui s'est écoulé depuis que l'homme a pris possession de notre globe. »

— Les faits cités par M. Godwin sont admis à peu près tels qu'il les raconte par le grand nombre des naturalistes et des géologues. Nous ne répugnons point à les accepter tantôt comme des faits certains,

Digitized by Google

tantôt comme des conjectures plausibles. Mais les excentricités du professeur commencent dès l'instant où il prétend interpréter le récit de la création. C'est donc moins le naturaliste que nous attaquerons dans M. Godwin que l'exégète.

Donnons-lui de nouveau d'abord la parole.

III

INTERPRÉTATION DU PREMIER CHAPITRE DE LA GENÈSE SELON M. GODWIN.

« *La terre*, dit la Bible, *était sans forme et vide;* le souffle de Dieu, c'est-à-dire *le vent*, agitait les eaux au milieu des ténèbres.

« Dieu commande à la lumière de paraître, et le jour éclaire la terre et l'eau. L'espace de temps que se sont partagé les premières ténèbres et la lumière est appelé le premier jour. Ainsi la lumière et la mesure du temps sont supposées exister avant le soleil. Cette idée, qui contredit nos connaissances, était admise sans difficulté dans les premiers siècles. « La lumière du jour, dit saint Ambroise (*Hexa-* « *méron*, liv. IV, ch. III), est une chose, et la lumière du soleil et des « étoiles en est une autre. Le soleil ajoute à la lumière du jour. Avant « le lever du soleil, il fait jour, mais ce jour devient plus brillant par « l'effet des rayons du soleil. » C'est ainsi que les esprits même cultivés dans un temps où les sciences physiques étaient à peu près ignorées, expliquaient dans un sens naïf le récit de Moïse. Les explications qu'on a données depuis font violence au texte.

« Au second jour, Dieu éleva la voûte du ciel, *rakia*, en grec στερέωμα, *firmamentum*. Cette voûte est représentée comme supportant un océan d'eau placé au-dessus d'elle. Les eaux furent divisées de manière qu'une partie de celles-ci était au-dessus, supportée par la voûte.

« Il est donc évident que le firmament était pour les Hébreux un corps solide. Job parle des piliers sur lesquels reposait cette voûte (Job, XXVI, 11) ; le IIe des *Rois* parle de ses fondations (II *Rois*, XXII, 8); les *Psaumes*, de ses portes (Ps. LXXVIII, 23); la *Genèse*, de ses fenêtres (*Gen.*, VII, 11). Rien ne servirait d'équivoquer sur le mot *rakia*, puisque la *Genèse* dit formellement que la voûte supportait les eaux supérieures.

« Au troisième jour, à la parole de Dieu, les eaux, qui jusque-là avaient couvert la terre, se rassemblèrent en un même lieu, et la terre ferme émergea du milieu des eaux. C'est le même jour que la terre produit l'herbe pour nourrir les animaux. On ne parle ni des

Digitized by Google

plantes, ni des arbres impropres à la nutrition, ce qui rendrait probable que la flore biblique n'a point de place pour ces dernières. Nous nous bornons à prendre acte de ce fait, à savoir que les arbres et les plantes destinés à la nourriture sont signalés dans la Bible comme étant les premières productions de la terre. Nous reviendrons sur cette circonstance.

« Au quatrième jour, les deux grands luminaires, le soleil et la lune, furent créés et placés dans le firmament pour éclairer la terre, mais plus particulièrement encore pour marquer les années, les jours et les saisons : c'est là le principal office qui leur est assigné (versets 14 et 18). La formation des étoiles est mentionnée seulement par un mot : *et stellas*. La Bible ne dit point la matière avec laquelle ces corps ont été faits, ni s'ils existaient déjà, attendant seulement qu'une place leur fût assignée. Toujours est-il que le firmament n'était pas créé avant le second jour, et que ces astres n'y furent point fixés avant le quatrième. La végétation avait déjà commencé au troisième jour, dans l'absence de la chaleur du soleil.

« Le cinquième jour, les eaux furent mises en action pour produire les poissons, les animaux marins et les oiseaux dans les airs.

« Au sixième jour, la terre produisit les animaux domestiques, les reptiles et aussi les animaux des champs, c'est-à-dire les bêtes fauves. Dieu les créa chacun selon son espèce. L'homme enfin fut formé *à l'image de Dieu*, parole qu'on a expliquée souvent en disant que la Bible exprimait par là la perfection de l'homme, sa nature spirituelle. Il faut cependant remarquer que le *Pentateuque* abonde en passages où apparaît clairement l'anthropomorphisme de Dieu. Les Hébreux se représentaient Jéhovah sous la forme d'un homme. Le spiritualisme moderne a si complétement banni cette idée, que presque tout le monde aujourd'hui répugne à interpréter le langage hébreu dans son sens vrai et naturel.

« L'œuvre de la création étant terminée, Dieu donne à l'homme, aux animaux, aux oiseaux et à tout être rampant, les végétaux de la terre pour nourriture. Quand on compare les versets 29 et 30 du premier chapitre de la *Genèse* au verset 3 du neuvième chapitre, dans lequel, après le déluge, les animaux sont donnés comme nourriture à l'homme en complément des végétaux, il est difficile de ne pas se persuader que le premier récit de la création suppose que les hommes et les animaux, dans leur condition originelle et première, n'étaient pas carnivores. Il n'est point nécessaire de dire que c'est ainsi qu'on a généralement interprété les mots du premier chapitre de la *Genèse*, avant que la science naturelle eût montré clairement que le tigre et le lion, par exemple, étaient nécessairement carnivores. On a trouvé, dans ces derniers temps, des preuves matérielles

Digitized by Google

que les monstres préadamites se nourrissaient d'autres animaux.

« Les trois premiers versets du second chapitre de la *Genèse* terminent le récit. Dieu se repose de son œuvre et bénit le septième jour, fait invoqué comme fondement aux commandements relatifs à l'observation du Sabbat.

« Si remarquable que soit le récit de la création par sa simplicité et sa grandeur, dit en finissant M. Godwin, il ne renferme néanmoins rien qu'on puisse appeler proprement poésie ; il n'offre aucune trace de signification mystique ou symbolique.

« Il faut la volonté de trouver partout du symbolisme et la passion d'un élève de Philon pour en découvrir les moindres vestiges : aussi le récit de Moïse a-t-il toujours été pris au sens naturel, si toutefois on excepte l'école d'Alexandrie.

« Cela posé, conclut le professeur de Cambridge, il est évident, à première vue, que le récit biblique, dans son sens littéral, est contraire aux faits de l'astronomie et de la géologie. La différence ne provient point des omissions. On ne peut dire que l'écrivain mosaïque néglige simplement des détails que la science moderne peut fournir. Il est manifeste que tout le récit est conçu à un faux point de vue, que l'ordre des choses tel que nous le connaissons aujourd'hui y est en grande partie méconnu, quoique çà et là nous puissions remarquer des analogies générales et des points de ressemblance. Pourrions-nous dire que le système astronomique de Ptolémée n'est pas en contradiction avec la science moderne parce qu'il représente avec un certain degré de vérité quelques-uns des mouvements apparents des corps célestes ? »

Le lecteur aura fait lui-même justice de plusieurs fausses interprétations par lesquelles M. Godwin défigure le récit biblique. L'anthropomorphisme de Dieu, par exemple, est une supposition gratuite, démentie par la Bible tout entière. Si ce livre sacré se distingue de tous les livres religieux des autres nations, c'est surtout par son caractère spiritualiste et l'idée à la fois si élevée et si pure qu'il nous donne de l'Être divin. Nous croyions cette vérité à l'abri, au dix-neuvième siècle, de contradictions sans preuves.

Comment, en second lieu, M. Godwin revient-il sur une objection maintes fois détruite, à savoir que la lumière n'a pu exister avant le soleil? La priorité de la lumière, relativement au soleil, contredit, dit-il, nos connaissances. Le professeur de Cambridge sait aussi bien que nous

Digitized by Google

pourtant qu'il y a deux hypothèses sur la lumière : l'hypothèse de l'émission, embrassée par Newton, et l'hypothèse des ondulations, qui est due à Descartes. Newton supposait que les corps lumineux lançaient eux-mêmes la lumière, mais Descartes a plus justement attribué la lumière au mouvement vibratoire, excité dans l'*éther*, qui remplit le vide des espaces célestes. L'*éther* transmet les ondes lumineuses, comme l'air les ondes sonores, et produit les sensations de la lumière. Or le soleil n'est point le seul agent de ces ondes. La chaleur communique à tous les corps la propriété de devenir lumineux. Lorsqu'elle est suffisamment élevée, elle devient elle-même lumière. Les physiciens assurent aujourd'hui que la chaleur et la lumière sont dues à un seul et même agent. « L'hypothèse de l'émission a été admise par presque tous les physiciens au commencement de ce siècle ; mais elle est généralement abandonnée aujourd'hui, dit M. Deguin, aujourd'hni doyen de la faculté des sciences de Besançon, parce qu'elle est en contradiction formelle avec un grand nombre de faits observés dans ces derniers temps. L'hypothèse des ondulations satisfait, au contraire, à toutes les exigences de la science. »

M. Godwin veut absolument prendre à la lettre l'expression biblique de *firmament*, στερέωμα, *firmamentum*. C'est, selon lui, dans la bouche de Moïse, une voûte solide, supportant un océan placé au-dessus d'elle. Le mot hébreu *rakia*, qui exprime une surface mince et étendue, offre, d'une manière moins accentuée, l'idée de solidité que les expressions employées par la *Vulgate* et les *Septante*. Mais ce n'est là, dans la Bible, qu'une image, une comparaison, nécessaire sans doute, pour rendre sensible à un peuple sans culture l'idée de cette sphère d'azur qui nous enveloppe, et semble placée entre les nuages et nous. Moïse parlait à une foule ignorante, et, sous peine de n'être point compris, il devait se servir de son langage. Job et David employaient des expressions poétiques, qu'il serait ridicule de vouloir interpréter à la lettre. N'appelons-nous pas encore aujourd'hui les espaces célestes *firmament*, *voûte*, *calotte des cieux?*

« La Bible, dit encore M. Godwin, ne parle que des plantes utiles à la nutrition. Or les végétaux inutiles à cette fin dominent, si toutefois ils ne constituent point, à eux seuls, toutes les créations végétales primordiales. » Il suffit de répondre que Moïse, ne se proposant point de faire le catalogue des végétaux, parlait seulement de ceux qui importent le plus à la vie. — Enfin le professeur de Cambridge reproche à la *Genèse* d'avoir dit qu'aucun des premiers animaux n'était carnivore. La Bible n'affirme rien de pareil; mais il est à croire que l'instinct de férocité du tigre, du lion et même de l'hyène était moins développé aux premiers jours de la création qu'il ne l'est aujourd'hui : ces animaux, moins nombreux, avaient surtout pour rôle

Digitized by Google

alors de nettoyer la terre des cadavres qui sans eux l'eussent infectée.

Nous ne prétendons pas que le premier chapitre de la *Genèse* soit précisément symbolique, et qu'il faille n'y voir qu'une poésie; mais nous croyons que Moïse n'a ni pu ni voulu employer un langage scientifique qui n'eût point été compris. Il parlait aux Hébreux de son époque le langage du temps, et tenait compte des idées populaires. Ce qui importait, c'était de donner au monde une idée sublime de la toute-puissance de Dieu, de sa providence et de sa bonté; et non d'initier les Hébreux aux secrets de la cosmologie. Moïse était un prophète, non un astronome et un géologue; il parlait en prophète. De même que l'auteur du livre de *Josué* s'est contenté de rendre compte des apparences d'un phénomène, lorsqu'il a écrit : « *Sol, ne movearis! et stetit sol;* » de même aussi Moïse a surtout parlé conformément aux témoignages des yeux non armés de télescopes; ce qui n'empêche pas que, sous ce langage fortement imagé de la *Genèse*, la science d'aujourd'hui ne découvre de prodigieuses vérités.

IV

PEUT-ON ADMETTRE ENCORE AUJOURD'HUI LE SYSTÈME DE CONCILIATION ENTRE LA BIBLE ET LA GÉOLOGIE, PROPOSÉ AUTREFOIS PAR LE DOCTEUR BUCKLAND?

De savants et ingénieux naturalistes se sont proposé de montrer l'accord littéral et presque minutieusement verbal du premier chapitre de la *Genèse* avec la science. Cet effort est louable dans l'intention, bien que, étant poussé trop loin, il puisse avoir ses dangers. Nous avons lu certains systèmes de conciliation qui soulèvent assurément plus de difficultés qu'ils n'en résolvent. C'est bien là ce qui peut s'appeler forger des armes contre soi. M. Godwin, au contraire, prétend prouver l'impossibilité absolue de tout accord. Nous trouvons que les premiers s'engagent beaucoup; mais M. Godwin dépasse toute mesure; car, alors même qu'on n'eût point réussi jusqu'ici à faire comprendre comment Moïse ne contredit pas nos connaissances physiques, un homme plus habile le pourrait dans l'avenir. Le professeur de Cambridge s'est montré aussi injuste envers les apologistes qu'excessif envers Moïse. Voici comment il expose leurs systèmes et comment il les combat :

« La tâche, dit-il, que plusieurs écrivains modernes se sont imposée est de prouver que le récit mosaïque, quoique en opposition apparente avec nos connaissances, est essentiellement vrai. Le législateur des Hébreux n'aurait pas été compris avant le moment où la science a fourni un commentaire et une explication à ses écrits.

« On a proposé deux modes de conciliation qui ont joui d'une po-

Digitized by Google

pularité considérable; le premier est celui de Chalmers. Il fut ensuite adopté par le docteur Buckland ; et il est probable que beaucoup le regardent encore comme une solution suffisante de toutes les difficultés. « En voici l'exposé.

Le mot *in principio* exprime une période de temps indéfinie, antérieure au dernier grand changement qui affecta la surface de la terre, et par conséquent antérieure à la création des végétaux et des animaux du monde présent. Pendant cette période, une longue série d'opérations ont eu lieu ; mais, comme celles-ci n'ont aucun rapport avec l'histoire de la race humaine, elles ne sont point mentionnées par l'historien sacré, qui s'est borné seulement à établir que la matière de l'univers n'est point éternelle, et qu'elle a été créée par la main de Dieu. Ces mots : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, peuvent être regardés comme un récit sommaire de la création de la matière à une époque qui précéda les opérations du premier jour. Ce *commencement* peut avoir été une époque d'une durée inconnue, pendant laquelle ont eu lieu toutes les opérations découvertes par la géologie. Des millions d'années peuvent avoir occupé l'intervalle indéfini entre le *commencement* où Dieu créa le ciel et la terre, et le *soir*, c'est-à dire le commencement du premier jour du récit mosaïque. Le second verset décrit la condition de la terre au premier soir du premier jour. On sait que chez les Juifs le soir était à la fois la fin et le commencement des jours. Ce premier *soir* peut être considéré comme l'expression du temps indéfini qui suivit la première création, et comme le commencement du premier des six jours, pendant lesquels la terre fut formée et disposée de manière à devenir l'habitation de l'homme. L'expression *tohu bohu* représente le chaos des Grecs, et désigne la destruction et la ruine d'un premier monde; c'est à ce moment que les périodes géologiques indéfinies sont terminées et que commencent des jours analogues aux nôtres en durée.

L'œuvre du premier matin de cette création consista à appeler la lumière pour dissiper ces ténèbres temporaires qui avaient couvert l'ancienne terre. Le docteur Buckland ne pense pas que la substance du soleil et de la lune ait été créée au quatrième jour, il admet seulement que le soleil et la lune furent alors disposés pour notre usage. Leur création aurait été exposée sommairement dans le premier verset.

« Ici se présente une difficulté dans le système du docteur Buckland, dit M. Godwin. C'est au second jour que Dieu fit le *ciel* appelé firmament, *vocavit Deus firmamentum cœlum;* conséquemment, pendant les époques indéfinies antécédentes, il n'y eut point de firmament, c'est-à-dire de ciel où le soleil, la lune et les étoiles pussent préexis-

Digitized by Google

ter.» — M. Buckland n'eût certainement pas été embarrassé de répondre. Ces astres, dans la pensée du docteur, existaient auparavant dans l'espace. Il est évident que l'idée d'espace est à l'idée de ciel ou firmament ce que le tout est à la partie.

« La création de la lumière est pour Buckland, continue M. Godwin, la dispersion des vapeurs qui recouvraient le globe, et le rétablissement de l'action du soleil, de la lune et des étoiles. N'est-ce pas là une violence manifeste exercée sur cette simple et grande parole : « Dieu dit : « Que la lumière soit ! et la lumière fut; et Dieu divisa la lumière des té- « nèbres, et appela la lumière jour, et les ténèbres nuit, et le soir et le « matin composèrent le premier jour ? » Faut-il penser que ces mots n'expriment que la dissipation d'un brouillard ? N'est-ce pas réduire la noble description de la création à une phraséologie indigente, à des mots sans objet? Buckland est obligé d'admettre la préexistence du soleil à l'histoire de la création, parce que les animaux fossiles antérieurs à la création des six jours se montrent doués de l'organe de la vue comme ceux d'aujourd'hui, et que les plantes de la même époque supposent la chaleur du soleil. A la bonne heure; mais pourquoi le même Buckland fait-il disparaître et ensuite reparaître ce soleil à l'aide d'un brouillard? Cette fantasmagorie est indigne de la science.

« Il faut dire, pour excuser les erreurs de Buckland, qu'à l'époque où il publia son système la formation lente, graduelle et régulière des sédiments du globe n'était point aussi généralement admise ni aussi bien connue qu'aujourd'hui. Les géologues étaient plus disposés à croire à des catastrophes et à des révolutions subites. La théorie de Buckland suppose que l'apparition des races présentes d'animaux et de végétaux a été précédée d'une grande révolution physique : la terre, selon lui, avait été dépeuplée aussi bien des animaux aquatiques que des animaux des continents, et la création de races nouvelles d'animaux et de plantes serait contemporaine de la création de l'homme.

« Cette théorie ne s'accorde aucunement avec les phénomènes observés, et nous la croyons rejetée par tous les géologues jouissant de quelque autorité.

«Voici ce qu'écrivait Hugh Miller en 1857 :

« J'ai cru autrefois, avec Chalmers et Buckland, que les six jours de la création étaient des jours de vingt-quatre heures; qu'ils pouvaient comprendre toute l'histoire de notre création. J'ai cru que la dernière période géologique était séparée par un état chaotique de notre époque; mais mes études postérieures me forcent à déclarer que je m'étais trompé. De longs siècles avant que l'homme fût créé, le grand nombre des animaux les plus humbles d'aujourd'hui vivaient dans les champs et dans les bois, et habi-

Digitized by Google

taient les mêmes retraites. Des milliers d'années avant l'apparition de ces animaux, les mêmes mollusques habitaient les mers. L'espace pendant lequel Dieu a accompli l'œuvre de notre création ne peut être celui de sept jours ordinaires; il faut les remplacer par des milliers de siècles. Il n'y a point eu d'état chaotique, de mort et de ténèbres séparant l'époque à laquelle l'homme apparut de celle où existaient les éléphants, les hippopotames et les hyènes fossiles. J'en conclus que les jours dont parle la Bible ne sont pas des jours ordinaires, mais des jours *prophétiques*, et qu'ils font reculer notre monde dans une éternité passée. »

« Miller sera sans doute regardé comme une autorité compétente contre le maintien de la théorie de Chalmers et de Buckland. Le récit mosaïque est défectueux non-seulement par omission, ce qui serait parfaitement conciliable avec la plus stricte inspiration divine, mais ce récit est défectueux parce qu'il raconte des faits erronés : on ne peut le nier qu'en ayant recours à un système de traduction forcée. *On dit* que saint Augustin et Théodoret ont admis que les six jours de la création pouvaient bien être des espaces de temps indéterminés. Si le fait est vrai, cela prouve que Théodoret et saint Augustin trouvaient déjà le texte incroyable ou douteux dans son sens naturel [1].

[1] Nous trouvons dans l'*Essai critique sur l'Hexameron de saint Basile*, par le savant Mgr Cruice, aujourd'hui évêque de Marseille, une réfutation péremptoire des doutes de M. Godwin relativement à l'opinion des Pères sur l'interprétation du mot jour. Après avoir parlé de l'interprétation mystique des six jours de la création par les docteurs de l'école d'Alexandrie, l'éminent prélat ajoute : « D'autres docteurs de l'Église, plus attachés au sens littéral, demandaient que ces jours de Moïse fussent prolongés en des époques indéterminées, car évidemment, disaient-ils, les trois premiers jours ne sont pas des jours, puisque le soleil alors incréé reposait dans le néant, attendant l'ordre de Dieu pour paraître et marquer aux hommes les divisions du temps. » Le septième jour, qui est le repos de Dieu, dure encore; il a eu son aurore, mais il est encore loin de toucher à son déclin. Quels sont donc ces jours? Saint Cyprien leur donnait une durée de sept mille ans; saint Augustin, sans vouloir déterminer une époque quelconque, regardait néanmoins ces jours comme des périodes dont il était impossible de concevoir et de marquer l'étendue; cette opinion, devenue bientôt générale, se perpétua dans l'enseignement catholique; et, au douzième siècle, Pierre Lombard, frappé du nombreux concours d'autorités graves qui se réunissaient pour adhérer à cette interprétation, l'adoptait lui-même, et résumait ainsi les sentiments des docteurs de l'Église sur cette question : *Elementa distinxit Deus... quæ non simul, ut quibusdam sanctorum Patrum placuit, sed per intervalla temporum ac sex volumina dierum, ut aliis visum est, formavit.*

Il était facile aux commentateurs des troisième et quatrième siècles de justifier cette nouvelle explication par le moyen de la philologie hébraïque, et par le rapprochement de plusieurs passages des livres saints. Saint Hilaire le comprit : ce vénérable évêque, l'un des contemporains de saint Basile, chassé de son siége épiscopal et relégué en Phrygie par l'empereur Constance vers l'an 357, remarquait que, dans plusieurs endroits de l'Écriture, le mot jour désignait une longue suite d'années :

Digitized by Google

« Buckland dit que la question n'est pas de savoir si Moïse s'est trompé, mais si nous le comprenons bien. — Le récit hébreu ne présente aucune difficulté grammaticale sérieuse, et il est déraisonnable de supposer que la traduction simple et littérale ne soit pas la vraie. »

— Nous ne prétendons point que le système de Buckland soit de tout point conforme à la vérité. Néanmoins il nous semble que M. Godwin ne le réfute point absolument. L'apparition soudaine et première à l'horizon du roi de la lumière ne peut être assimilée à la dissipation d'un brouillard ordinaire, et cette œuvre de Dieu, quel que soit le moment de la création de la matière solaire, conserve toute sa majesté.

Il est vrai que les géologues ne trouvent point dans les couches de la terre la preuve d'une catastrophe aussi générale et aussi profonde que le supposait Buckland. Mais les soulèvements et les affaissements successifs dont notre globe garde encore la trace suffiraient pour ne pas rendre absolument impossible le système de Buckland. Si, par suite d'une des révolutions géologiques constatées, la presque totalité des êtres vivants a péri, cette destruction n'a-t-elle pas pu être pour Dieu l'occasion d'une nouvelle création, celle précisément qui est racontée dans le premier chapitre de la Genèse? Toutefois, nous le répétons, nous ne voulons point défendre, plus qu'il ne faut, un système aujourd'hui généralement abandonné. Si nous avions une préférence à exprimer, elle serait plutôt en faveur des six grandes périodes de temps indéterminé, relatées par la *Genèse*.

M. d'Orbigny adopte cette idée dans son *Prodrome de paléontologie*. Il admet trente périodes distinctes de création dans lesquelles les plantes et les animaux, à des degrés divers de perfection, auraient existé ensemble. Il suppose que Moïse a choisi six de ces époques plus importantes et représentant les autres. Hugh Miller est entré dans la même voie de conciliation. Voici l'exposition du système de ce savant géologue, entouré en Angleterre d'une juste considération. Le lecteur sera satisfait d'en trouver ici l'analyse.

Diem pro ætate vel tempore hominis nuncupari solere meminimus cum dicitur : diem hominis non concupisci ; vel rursus cum Abraham diem Domini desideravit. Le témoignage de saint Augustin confirme cette observation de saint Hilaire : après avoir cité ces paroles du second chapitre de la Genèse : *Quo die fecit Deus cœlum et terram et omne viride agri*, ce Père de l'Église ajoute : *Superius septem dies numerantur, nunc autem unus dicitur dies, cujus dici nomine omne tempus significari bene intelligitur.* Peu de temps après, il écrivait à Hésychius que le mot *dies* signifie souvent dans l'Écriture une période d'un grand nombre d'années, et, comme preuve, il alléguait une parole de David qui donne au jour divin la durée de mille ans.

Ces mêmes périodes se retrouvaient dans les cosmogonies orientales et dans certaines fables de l'antiquité païenne.

Digitized by Google

V

LE SYSTÈME PROPOSÉ PAR M. HUGH MILLER.

Miller commence par remarquer que les classes des plantes et des animaux retrouvés dans les profondeurs des couches terrestres se succédèrent dans un ordre analogue à la classification de la flore et de la faune modernes.

D'abord se présentent les thallogènes, végétaux sans fleurs, n'ayant à proprement parler ni tiges, ni feuilles, classe renfermant toutes les algues. Ensuite les acrogènes, plantes sans fleurs aussi, mais ayant déjà des tiges et des feuilles, comme les fougères. En négligeant une classe de végétaux sans importance, plantes parasites incapables de se conserver à l'état de fossiles, on arrive aux endogènes, plantes monocotylédones et portant des fleurs, classe renfermant les palmiers, les liliacés et plusieurs autres familles caractérisées par des feuilles parallèles. Négligeant encore d'autres tribus de végétaux peu importantes, on arrive aux gymnogènes, végétaux polycotylédons, représentés par les conifères et les cycadacés. Enfin s'offrent les dicotylédons exogènes, classe à laquelle appartiennent nos arbres fruitiers et forestiers, et tous ces végétaux qui font la richesse et la beauté de nos jardins et de nos prairies.

Or voici l'ordre dans lequel Hugh Miller trouve les végétaux dans les terrains stratifiés :

Dans les terrains siluriens les plus bas nous trouvons seulement les thallogènes, et dans les terrains siluriens supérieurs les acrogènes. Les gymnogènes apparaissent prématurément, on peut le croire, dans les grès rouges anciens ; et les endogènes (monocotylédons) viennent après eux dans les terrains carbonifères. Les dycotylédons exogènes viennent à la fin de la période oolitique et arrivent à leur plus grand développement dans les terrains tertiaires.

A leur tour les classes animales se présentent absolument dans l'ordre de classification établi par Cuvier. Dans les couches siluriennes apparaissent simultanément les invertébrés, les radiés, les articulés et les mollusques. A la fin de cette période se montrent les poissons et les animaux vertébrés inférieurs. Avant la fin de la période des anciens grès rouges existaient les reptiles. Les oiseaux et les mammifères marsupiaux se montrent dans la période oolique. Les autres mammifères apparaissent dans les terrains tertiaires. Enfin, et le dernier de tous, apparaît l'homme.

TIMBRE IMPÉRIAL SEINE

Digitized by Google

« Ces faits, dit M. Godwin, s'accordent dans une certaine mesure avec le récit de Moïse, qui nous montre les poissons et les oiseaux au cinquième jour, les mammifères au sixième, et la création de l'homme couronnant l'œuvre entière. L'accord toutefois est loin d'être complet. Les reptiles, d'après les faits géologiques les mieux constatés, ont existé de longs siècles avant les oiseaux et les mammifères; or, dans le récit biblique, la création des oiseaux est placée au cinquième jour, et les reptiles au sixième. Ici reste toujours la difficulté insurmontable des plantes et des arbres dont Moïse place la création au troisième jour, c'est-à-dire *un jour* avant les poissons, ce qui ne s'accorde pas avec les faits de la géologie.

« Il n'y a donc qu'une ressemblance superficielle entre le récit de Moïse et les découvertes de la science; mais, de plus, à quels étranges résultats ne conduit pas l'hypothèse qui transforme en périodes séculaires les *jours* proprement dits de Moïse?

« Chacun des jours de Moïse consistait en un soir et un matin : il y aurait donc eu un intervalle séculaire de ténèbres et un intervalle à peu près égal de lumière. Mais alors que seraient devenues les plantes créées au troisième jour pendant le soir qui commence le quatrième jour? Les soirs, nous l'avons déjà dit, précédaient les matins dans les jours des Hébreux. Si l'on suppose seulement un demi-siècle de ténèbres absolument sans soleil (car il n'existait pas, n'ayant été créé qu'au matin du quatrième jour), est-ce que toutes les plantes n'auraient pas dû périr au milieu des plus épaisses ténèbres régnant sur le globe pendant cinquante ans? Un tel état de choses eût complétement détruit le monde végétal, et cependant le récit de Moïse suppose les végétaux existant au sixième jour, et servant de nourriture à l'homme et aux animaux. Il suffit de substituer le mot *siècle* à l'expression *jour* employée par Moïse pour voir que l'écrivain n'a point voulu dire *un jour séculaire*. Il est vrai, le mot jour exprime quelquefois, en hébreu et dans toutes les langues, un espace de temps plus long que vingt-quatre heures; mais alors le contexte détermine le sens moins rigoureux qu'il faut attacher à ce mot. Ainsi, quand dans le chap. XXXIX, vers. 11, de la *Genèse*, il est dit *dans ce jour*, on comprend tout de suite que jour exprime ici l'idée générale de temps; mais trouve-t-on quelque chose de semblable dans le premier chapitre de la *Genèse?* Au contraire, au chap. XX de l'*Exode*, les jours de la création sont assimilés aux jours de la semaine. Enfin, dans l'hypothèse des jours séculaires, ne faudrait-il pas donner au septième la même durée qu'aux six autres jours? Alors la durée de la vie d'Adam eût été mille ans plus longue que l'Écriture ne le suppose. Si l'on fait des six premiers jours six siècles, et si l'on ne donne au sabbat qu'une durée de vingt-quatre heures, ne faut-il pas convenir

Digitized by Google

que le procédé de traduction est tout ce que l'on peut imaginer de plus arbitraire, les mots changeant de signification à chaque ligne? »

— Hugh Miller a prévu les difficultés de M. Godwin. Il pense que Moïse n'a voulu décrire les phénomènes que suivant leurs *apparences*. La lune nous paraît le plus grand des astres après le soleil : cela suffisait pour que Moïse l'appelât un grand luminaire. Le soleil et les autres astres, se révélant tout à coup, *apparurent* au quatrième jour; c'est assez pour que Moïse ait été autorisé à dire qu'ils ont été faits ce jour-là même, bien que Miller suppose les astres existant longtemps avant la création. Moïse a eu des visions par lesquelles Dieu lui révélait l'histoire du monde. Il les a décrites; chacune d'elles lui a représenté un jour. Il n'a point prétendu écrire une cosmogonie physique et scientifique. Comment M. Godwin suppose-t-il que M. Miller admet une nuit de cinquante années? Les jours de Moïse sont des époques pendant lesquelles des nuits nombreuses pouvaient succéder à des jours tout aussi nombreux, si toutefois les mots *matin* et *soir* ne doivent pas être interprétés dans un sens métaphorique. Il n'est nullement nécessaire que ces jours aient été égaux en durée.

Le géologue, continue M. Miller, cherchant à concilier la Bible avec la science, n'a réellement à expliquer que trois des six jours de la création : la *période* de la création des plantes, la période de la création des grands monstres marins et des reptiles, la période des grands animaux terrestres. Il s'agit uniquement de concilier les trois créations avec les vestiges et les fossiles retrouvés par la géologie. Or tous les géologues divisent en effet la création en trois grands phénomènes. On peut sans doute aussi discuter sur les systèmes de formation, mais les grands ordres de phénomènes dans lesquels la vie se manifeste sous des types essentiellement différents se réduisent à trois : la paléontologie, c'est-à-dire les plus anciens fossiles; les fossiles secondaires, et les fossiles tertiaires. Nous trouvons, il est vrai, les coraux, les crustacés, les mollusques, les poissons et quelques reptiles dans les couches supérieures des terrains de la première époque. Mais ce n'est pas l'existence de ces animaux qui constitue le grand caractère du moment où ils apparaissent. Ce qui distingue cet âge, c'est la végétation gigantesque. C'est la flore qui absorbe ici toute l'attention, les végétaux grandioses se reproduisant chacun suivant son espèce. Jamais le monde n'eut une flore pareille. La jeunesse de la terre fut marquée par une végétation immense, par de gigantesques forêts dont les arbres entrelacés couvraient au loin le sol d'une luxuriante verdure : les pins sublimes, les araucarias majestueux, les roseaux et les fougères grands comme des arbres, etc. Sur les continents, au sein des lacs, dans le lit des rivières, des côtes glacées de l'île de Melville, dans les régions de l'étoile polaire, jusqu'aux plaines embrasées de l'Australie, s'étendait

Digitized by Google

partout une végétation couvrant la terre d'un manteau de verdure épaisse et gigantesque. Ainsi Moïse a révélé le trait caractéristique de cette époque, c'était l'époque des plantes croissant chacune suivant son espèce.

La seconde époque représente un temps où la végétation s'était amoindrie et n'était plus le grand phénomène de notre planète. Cette période avait aussi ses coraux, ses crustacés, ses mollusques, ses poissons et même des mammifères inférieurs. Mais le grand phénomène de cette époque, celui dont l'importance effaçait tout le reste, c'était les reptiles crocodiliens, sauriens, etc., les monstres énormes de l'abîme et les gigantesques oiseaux dont les incroyables pieds ont laissé leur empreinte sur la pierre. C'était le temps des ovipares ailés et non ailés; celui des énormes baleines, non de la classe des mammifères comme celles d'aujourd'hui, mais de la classe des reptiles; l'époque des ichthyosaures, des plésiosaures, des cétosaures, la terreur des abîmes où ils vivaient; des crocodiles, des téliosaures, des mégalosaures, des iguanodons. Quelques-uns d'entre ces derniers étaient aussi hauts que l'éléphant, et l'emportaient sur lui par leur masse : ils paissaient dans les forêts ou hantaient les rivières innombrables de cette période géologique. L'empreinte des pieds des oiseaux de ce temps est dix fois plus large que celle du cheval et du chameau. Ainsi la seconde période géologique révèle l'existence de reptiles marins de la taille des baleines et de reptiles amphibies presque aussi gigantesques. De cette manière se trouve justifiée la parole de Moïse plaçant à cette seconde époque la création des poissons et des oiseaux.

La troisième époque a aussi son phénomène dominant. La flore semble n'avoir rien de plus remarquable que celle de notre époque présente; les reptiles marins n'occupent plus qu'une place très-subordonnée, mais les animaux des champs arrivent à un développement merveilleux : par leur taille aussi bien que par leur nombre ils surpassèrent tous les animaux terrestres qui, jusqu'alors, avaient vécu sur le continent. Les mammouths, les mastodontes, les rhinocéros, les hippopotames, les énormes dinothères, les mégathères colossaux, effacent par leurs proportions énormes les plus grands des mammifères qui avaient jusqu'alors paru; et leur nombre était considérable. La faune de l'île de Bretagne, dit un Anglais naturaliste, était bien riche alors : des tigres, aussi gros et aussi forts que ceux de l'Asie, guettaient leur proie à l'entrée de leurs cavernes, ou cachés derrière les épais halliers; des éléphants, deux fois plus gros que ceux qui existent aujourd'hui en Afrique et dans l'île de Ceylan, erraient en troupeaux; enfin, deux espèces de rhinocéros se frayaient des voies à travers les forêts primitives; les lacs et les rivières étaient

Digitized by Google

habités par des hippopotames aussi gros que ceux d'Afrique, portant des défenses plus redoutables qu'eux. Les ours massifs et les hyènes appartenaient à ce groupe formidable; on distinguait enfin deux espèces de grands bœufs (*bos longifrons*, *bos primigenius*), des chevaux, des élans hauts de dix pieds quatre pouces. En vérité, ce troisième âge, le dernier des grandes périodes géologiques, était particulièrement le temps des grands animaux de la terre *se reproduisant d'après leur espèce.* — Tel est le système proposé par Miller pour accorder le récit de Moïse avec la science. Les hommes religieux et instruits l'ont reçu avec faveur en Angleterre; et cette faveur nous paraît méritée. C'est, selon nous, parmi les conciliations proposées jusqu'ici, la plus large et la plus satisfaisante. Elle a toutefois ses inconvénients, et M. Godwin se charge de les relever. Mais celui-ci ne détruit pas ce qu'il y a de vraisemblable dans l'idée principale du système de M. Milner.

« C'est, dit-il, en ne parlant pas des animaux sans vertèbres, en ne comptant presque pour rien les premiers poissons et reptiles de la période paléontologique, regardés comme insignifiants; c'est en mettant en avant la végétation luxuriante de l'époque carbonifère suivante, que Hugh Miller établit l'existence d'une première période. C'est en rangeant les reptiles de terre ferme parmi les habitants des mers, parce que Moïse ne mentionne les animaux terrestres qu'au cinquième jour; c'est en ne disant pas que les reptiles terrestres ont précédé l'apparition des oiseaux sur la terre, que le même géologue crée une seconde époque, puis une troisième, triple division théologique qui répond passablement au troisième, au cinquième et au sixième jour de Moïse. Ces choses furent représentées au législateur des Hébreux, selon Hugh Miller, par des visions, et il les raconta sommairement dans la *Genèse*. L'hypothèse de Miller est, à la vérité, assez d'accord avec les résultats de la science, mais il est bien difficile de la découvrir dans le récit de Moïse, qui, évidemment n'y pensait pas. Si l'on disait que le premier chapitre de la *Genèse* rapporte les spéculations de quelque Copernic, ou de quelque Newton de ces âges antiques, imaginant un plan de la création, aussi rapproché du vrai qu'il était alors possible en l'absence d'observations exactes et de l'assistance surnaturelle, nous admirerions cet effort d'un génie qui s'approche de la vérité, sans toutefois pouvoir l'atteindre. Nous ne nous étonnerions pas des imperfections et des erreurs de ses spéculations; mais les défenseurs de la Bible ne supposent rien de pareil. On nous demande de croire que la *Genèse* raconte une vision de la création, accordée par Dieu lui-même à un écrivain inspiré, dans le dessein de le mettre en état d'informer le genre humain des origines des choses. Ces visions, ce nous semble, auraient dû répondre mieux au dessein de Dieu. Si réellement

Digitized by Google

la Bible a exposé dès le commencement, à tous les regards, les découvertes nouvelles de la géologie, les hommes, il faut l'avouer, ont eu bien de la peine à les y découvrir.

« Peut-on, en outre, continue M. Godwin, méconnaître que l'écrivain sacré représente toute la végétation comme devant servir à la nourriture de l'homme et des animaux? Il faut avouer que Moïse a bien mal compris la vision, car le monde végétal du troisième jour consistait en végétaux destinés au chauffage plutôt qu'à la nourriture. C'est de la période carbonifère que Hugh Miller a dit, forcé par la vérité : « La végétation de ce temps ne pouvait que *faiblement* servir à « la nourriture des animaux. Les fougères, les pins et leurs congé- « nères pouvaient-ils nourrir les herbivores? Les mousses (*club-mos-* « *ses*), quoique employées en médecine, sont positivement délétères. « Les insectes eux-mêmes ne touchent point aux fougères. Les sapins « sont délaissés par les herbivores. Le but que se proposa le Créateur « en produisant les végétaux primitifs était différent et se rappor- « tait à l'économie générale de la nature. Les animaux, s'ils avaient « été multipliés et alors répandus partout, eussent été dans une « grande indigence au milieu du luxe de la végétation. »

« Miller n'est pas plus heureux quand il décrit l'apparition de la lumière, il suppose que le prophète a entendu, pendant sa vision, ce commandement de Dieu : « Que la lumière soit! » qu'aussitôt un jour pâle se répandit de l'Orient, plaçant dans une lumière douteuse les espaces recouverts par les eaux et les brouillards, et s'étendit graduellement vers l'Occident; un jour ténébreux et sans soleil représente la création de la lumière; ce jour languissant s'efface et fait place à de nouvelles ténèbres. Le second et le troisième jour ne sont pas moins tristes, et cependant c'est le temps de la végétation luxuriante; le monde végétal, si puissant, n'a pas encore vu la lumière du soleil. Le quatrième jour seulement est un jour brillant. Miller se délecte dans la peinture du spectacle splendide offert alors par la nature. Mais, puisque dans son système les astres existaient avant le quatrième jour, pourquoi nous condamne-t-il à ces trois périodes de ténèbres?

« En réalité, les théories de Hugh Miller, de Buckland, se ressemblent : toutes démontrent que le récit mosaïque ne s'accorde pas avec les faits. Le premier chapitre de la *Genèse* ne serait qu'une suite d'énigmes dont la science moderne seule a pu dire le mot. Il serait difficile d'abandonner plus complétement ce qu'on voulait défendre, à savoir la véracité du récit mosaïque. Chacun des apologistes prend du reste le soin de réfuter les explications de ses rivaux, et croit seul avoir découvert la vérité. Comment peut-il en être autrement quand on fait violence aux textes, quand on s'attache à rendre obscur

Digitized by Google

un récit si clair dans sa simplicité naïve, en le remplaçant par le système compliqué des sciences modernes? La tâche que se sont proposée ces estimables écrivains est à la fois pénible et humiliante, ils succombent à la peine; leur gêne et leur embarras sont dignes de pitié : ils luttent avec le bon sens!

« Revenons à la vérité : Dieu n'a point voulu révéler à l'homme les vérités que celui-ci devait conquérir lui-même par l'étude et le travail, par l'exercice de ses facultés naturelles. Les écrivains sacrés parlent dans le langage de leur temps; et leurs erreurs physiques ne compromettent pas les hautes vérités morales qu'ils annoncent. Notre mal est d'avoir exagéré les limites de l'inspiration biblique. Dieu s'est servi d'hommes pieux et non de savants pour nous enseigner les vérités morales : pourquoi refusons-nous d'admettre une vérité si simple? En prétendant que les connaissances physiques des écrivains bibliques égalent chez eux la science des vérités morales, on compromet également les unes et les autres. Le progrès est d'ailleurs la loi de l'humanité, et la vérité se dégage seulement avec le temps des ombres de l'erreur.

« Dieu a choisi le peuple hébreu pour établir la vraie religion sur la terre. Il a conçu ce dessein selon sa sagesse, et non pas comme l'homme l'a compris. Cherchons à découvrir comment Dieu a réellement agi, sans prétendre lui imposer nos propres vues. On a supposé que, puisque la Bible porte le cachet de l'autorité divine, elle a dû être en tout parfaite et infaillible; et des difficultés insurmontables sont nées de ces préjugés. On a procédé en théologie comme on procédait dans les sciences avant l'emploi de la méthode expérimentale et inductive, lorsque l'homme prétendait inventer des lois et y soumettre Dieu lui-même et la nature, au lieu de se laisser humblement et patiemment enseigner par les faits. Le dogmatisme, les théories *à priori*, ont pris la place des modestes recherches chez ceux qui font par état profession d'humilité et de soumission. C'est le renversement des choses. Le vrai disciple de la vérité n'est pas celui qui, s'asseyant dans les écoles des rabbins et des Pères de l'Église, et acceptant tous leurs principes, y ramène toute chose de gré ou de force, mais celui qui, écoutant humblement la voix de Dieu dans sa conscience et dans la nature, s'y conforme sans murmurer contre la divine économie, et sans s'indigner contre son ignorance. La mission du peuple hébreu n'est-elle pas assez grande et assez puissante dans l'humanité, sans qu'il soit nécessaire de la surfaire? Si nous regardons le premier chapitre de la *Genèse* comme la spéculation de quelque Descartes ou de quelque Newton hébreu, écrite de bonne foi comme le résumé de l'histoire de la création de l'univers par Dieu, nous assurons au récit mosaïque une dignité et une valeur que les controversistes lui font perdre.

Digitized by Google

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, que l'écrivain affirme si solennellement des faits qu'il ne pouvait connaître par lui-même et que Dieu ne lui avait point révélés? — Le langage affirmatif et solennel était celui de l'époque de la *Genèse*. C'est la science seule qui a rendu l'homme moins confiant et plus humble. L'historien sacré avait saisi une grande vérité : l'unité du plan du monde, la subordination de l'univers à son législateur et à son créateur. Il s'est trompé dans les détails et les preuves, mais de bonne foi ; et il a affirmé comme certain ce qu'il aurait dû, si la manière d'écrire de l'époque s'y fût prêtée, reconnaître seulement comme probable. Il ignorait la forme et la constitution de notre globe, le rang et la place qui lui ont été assignés dans la création ; il ne connaissait pas les espèces diverses d'animaux et de végétaux qui peuplent la terre, la mer et les continents ; mais il savait que tout a été créé en vue de l'homme, et la bonté de Dieu était par lui profondément sentie. L'histoire de la création, telle que la *Genèse* la rapporte, a suffi à l'instruction du monde pendant longtemps, et, aujourd'hui que cette histoire est insuffisante, elle n'en est pas moins digne de nos respects. Elle n'est pas la parole de Dieu, mais la parole de l'homme dont Dieu s'est servi pour l'accomplissement de ses desseins providentiels. »

VI

COMMENT SE CONCILIENT LA BIBLE ET LES FAITS CONSTATÉS PAR LA GÉOLOGIE.

Telles sont les idées de M. Godwin sur le premier chapitre de la *Genèse*. Selon lui, le récit de Moïse est donc en opposition avec la science. Mais, si l'on recherche en quoi consiste cette opposition supposée, on voit qu'elle se réduit à la différence qui existe entre le langage froidement exact de la science et le langage imagé et populaire de la Bible ; entre une classification méthodique, n'omettant rien, ne déplaçant rien, et un récit *prophétique* de la création, où l'idée morale d'un Dieu créateur et bienfaiteur exclut toute intention, dans l'écrivain, d'une leçon de cosmologie. Qu'on lise le dernier chapitre du *Traité sur la géologie*, écrit par le regrettable et savant M. Beudan, membre de l'Institut, et l'on verra à quoi, d'ailleurs, se réduisent les différences entre la science et le premier chapitre de la *Genèse*. Nous en extrayons ici quelques passages :

« Une seule géogénie mérite notre attention : c'est celle qui se trouve exposée dans le livre de Moïse, et qui, après plus de trois mille ans, se présente encore, d'un côté, comme l'application la plus nette des théories les mieux

Digitized by Google

établies, et, de l'autre, comme le résumé le plus succinct des grands faits géologiques.

« Quoi de plus rationnel, en effet, et de plus conforme à l'état même de nos connaissances actuelles, quand il s'agissait de mettre de l'ordre dans la confusion générale des choses, que de créer le véhicule au moyen duquel les phénomènes de la lumière, de la chaleur, etc., pouvaient se manifester et porter la vie partout; que de rassembler de toutes parts les éléments dispersés, en certains groupes espacés entre eux; que d'établir çà et là des centres d'attraction autour desquels tout pût graviter suivant une loi immuable, etc.? C'est cependant ce qu'on trouve, en termes brefs et vulgaires, mais intelligibles à tous, dans les premiers versets de la *Genèse*, qui nous offrent clairement trois grandes opérations parfaitement distinctes. En effet on y trouve, en résumé : *Deus fecit lucem* (le fluide de la lumière, de la chaleur, etc.), *firmamentum* (l'espace et toutes les masses qui s'y trouvent disséminées), *solem et stellas* (les centres d'attraction), etc.

« Quant à la création organique, elle se partage en quatre époques successives, tout aussi rationnelles. La première établit la vie végétative, qui se manifeste non-seulement dans les plantes, mais encore dans ces animaux inférieurs où l'on trouve à peine autre chose que les phénomènes de nutrition, d'accroissement, etc. Vient ensuite la vie de relation, où la sensibilité, l'instinct, l'intelligence, la volonté, se joignent successivement, en diverses proportions, aux phénomènes de pure existence. Cette vie nouvelle prend d'abord un certain développement dans les poissons (comprenant sans doute les reptiles), puis dans les oiseaux, qui constituent ensemble la seconde époque de création. Elle acquiert une nouvelle extension dans les mammifères, qui paraissent à une troisième époque; et enfin elle parvient au plus haut degré dans l'homme, qui termine l'œuvre du Tout-Puissant, en recevant une âme à son image, pour le distinguer de tous les animaux.

« Cet exposé de la création nous offre sans doute un admirable exemple de combinaisons organiques successives; mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est précisément aussi l'ordre dans lequel se présentent successivement tous les débris ensevelis dans les dépôts sédimentaires des différents âges. Ceux que nous rencontrons dans les couches que nous regardons comme les plus anciennes sont les dépouilles calcaires de certains polypiers, les moules, quelquefois le test même de quelques mollusques acéphales, les crustacés trilobites, et les débris végétaux, dont l'accumulation a formé l'anthracite des terrains dévoniens. L'abondance, l'étendue, l'épaisseur de ces matières combustibles, annoncent une grande puissance de végétation, qui conduit à croire que les plantes existaient déjà depuis longtemps, et que peut-être leurs premiers débris ont disparu dans les métamorphismes profonds qui ont modifié les dépôts dans lesquels ils pouvaient être.

« Les poissons ne paraissent pas avoir existé avant l'époque des terrains dévoniens, et c'est seulement dans la période de formation des dépôts de calcaire carbonifère qu'ils ont acquis une puissance d'organisation qui se perd dans les dépôts suivants, et qu'on ne connaît même plus aujourd'hui sur ce globe. Les reptiles ont laissé leurs dépouilles dans les terrains pénéens qui viennent ensuite, et les oiseaux, dont la *Genèse* place aussi la

Digitized by Google

création à la même époque, quoique en second lieu, ont laissé pour la première fois les empreintes de leurs pattes sur ces dalles des grès de la formation triassique.

« Les mammifères terrestres ne viennent que longtemps après; si l'on en trouve déjà quelques faibles traces dans la grande oolithe, ils appartiennent aux ordres les plus inférieurs de la classe. Ce n'est que dans les terrains tertiaires que leurs débris de toute espèce se présentent en abondance, et les couches les plus modernes sont même les seules qui renferment des éléphants, des chevaux, des singes, etc.

« Les débris organiques de l'homme ne se sont jusqu'ici montrés dans aucune des couches qui ont été soulevées du sein des eaux, et qui font aujourd'hui partie de nos continents; d'où il suit que l'être privilégié de la création générale n'a paru sur ce globe que longtemps après ces animaux les plus modernes dont nous trouvons aujourd'hui les ossements fossiles; il ne peut dater que d'une époque relativement très-récente, qui paraît se placer géologiquement après le soulèvement des Alpes principales, dont, en conséquence, l'événement remonterait au moins à six mille huit cent treize ans, suivant les chronologies généralement admises. C'est uniquement, en conséquence, dans les dépôts formés sous les eaux depuis cette grande catastrophe, qu'on peut espérer de trouver des restes humains; ils n'apparaîtront dès lors, dans la série des couches géologiques, que quand de nouvelles catastrophes auront pu transformer en continents les sédiments qui se trouvent encore aujourd'hui sous les mers.

« On voit évidemment, par les réflexions qui précèdent, que l'exposé rapide de l'historien sacré se trouve entièrement conforme aux généralités géologiques qui ont été le plus solidement établies : seulement, les observations minutieuses auxquelles on s'est livré de nos jours nous font connaître un grand nombre de détails, inutiles sans doute pour la plupart des hommes, mais qui intéressent du moins ceux qui se livrent à l'étude, s'ils ne sont même destinés peut-être à éclairer leur croyance religieuse.

« L'ensemble des données que nous possédons aujourd'hui en géologie nous conduit à reconnaître que chacune des créations particulières indiquées brièvement dans la *Genèse*, à l'exception de celle de l'homme, n'a pu avoir lieu d'un seul jet; qu'elle a été faite, au contraire, successivement, dans un espace de temps considérable, et à mesure que ce globe terrestre était lui-même façonné.

« Les détails que l'observation des circonstances géologiques permet d'ajouter au récit de la *Genèse* sont en harmonie générale avec les faits qui s'y trouvent brièvement émis, et dont ils ne sont que le développement; la seule difficulté qu'ils puissent présenter est relative au mot jour, qui, heureusement, d'après les autorités les plus éminentes de l'Église, depuis saint Augustin jusqu'à nous, peut être interprété dans un sens différent de celui qu'on lui attribue vulgairement. On peut penser, en effet, que cette expression fut employée dans un sens figuré, sans limites fixes, pour faire comprendre et surtout retenir avec facilité l'ordre et la succession des faits qui nous étaient révélés. Il est clair, en effet, que des détails minutieux établis catégoriquement par des chiffres qui satisferaient la curiosité d'un petit

Digitized by Google

nombre d'érudits ne seraient ni saisis ni compris par le commun des hommes, qui cependant ont droit aussi à cet important enseignement. Nous prenons souvent nous-mêmes des voies plus détournées pour nous faire mieux entendre de tous : c'est ainsi que nous disons le lever et le coucher du soleil, l'arrivée de cet astre au méridien, au solstice, etc., quoique nous sachions bien que c'est à la terre qu'il faut attribuer des mouvements inverses.

« Suivant les observations géologiques, cette expression vulgaire de jours paraît devoir signifier des époques, qui présentent de longues périodes de temps dont la durée nous est tout à fait inconnue et relatives chacune à un certain système de création durant lequel il y a eu diverses formations d'êtres organisés, comme aussi des extinctions successives de ceux qui avaient existé les premiers. Chaque période commence à une date particulière nettement déterminée et marquée par une catastrophe qui bouleverse plus ou moins l'ordre de choses établi précédemment sur la terre; elle se prolonge pendant plus ou moins de temps, quelquefois à travers les époques suivantes, et souvent jusqu'à l'apparition de l'homme lui-même. Il s'est ainsi passé, suivant les conjectures de la science, un temps immense entre la formation des premiers sédiments et celle des derniers, sans compter ce qu'il a fallu pour la consolidation et le premier refroidissement des masses planétaires. C'est dans cette longue série de siècles, qui ne sont qu'un instant dans l'éternité, que la terre a été façonnée comme nous la voyons aujourd'hui par les mouvements de toute espèce du sol, par les dépôts sédimentaires de diverses sortes, et préparée enfin au séjour de l'homme, pour lequel Dieu avait tout disposé. »

Tel est le langage de la science impartiale; mais ne suffirait-il pas à l'homme intelligent et sincère de comparer la cosmogonie de Moïse avec celle de tous les autres peuples, je ne dis pas pour absoudre la *Genèse*, mais pour faire naître un sentiment profond d'admiration à la lecture de l'histoire de la création biblique des six jours? Qu'est-ce que la cosmogonie des Chaldéens, telle qu'elle est décrite par Bérose?

« Bel coupe en deux Markaia, la dominatrice des ténèbres et des ondes. Une moitié de cette femme forme le ciel, une autre moitié forme la terre. Bel se coupe ensuite la tête et laisse les autres dieux former l'homme avec les gouttes de sang mélangées de terre. » (Euseb. *Chron. arm.* I.)

Qu'est-ce encore que les mythes cosmogoniques de Phénicie comparés au sublime récit de Moïse?

Digitized by Google

« Lorsque l'air devint brillant, la chaleur de la terre et de la mer produisit les vents, les nuages, les pluies, les éclairs et le tonnerre. Au bruit de ce dernier, les êtres vivants s'éveillèrent effrayés, et sur la terre ferme comme dans les eaux s'agitèrent en tous sens les hommes et les femmes. » (Euseb. *Præp. ev.* I, 10.)

Chez les Égyptiens, c'est la terre échauffée par le soleil qui produit les animaux. et, suivant que le soleil les pénétra davantage de ses rayons, et que l'élément aqueux fut en moindre ou en plus grande proportion, les animaux devinrent poissons, quadrupèdes ou oiseaux. Les théories d'Hésiode ne sont guère plus sages. Toutes les cosmogonies orientales révoltent le bon sens par leur absurdité. La Bible seule nous fournit un récit sobre et raisonnable, sublime dans sa simplicité.

L'œuvre de la création nous y est représentée telle que l'intelligence aime à la comprendre, telle que les entrailles de la terre nous la découvrent. Moïse s'élève du simple au composé, de l'imparfait au plus parfait, dans un ordre que la science a consacré; il ne personnifie point les forces de la nature. Le monde, sous la main puissante de Dieu, se forme, s'organise, s'embellit pour devenir la demeure de l'homme; et la science, après dix-huit siècles, voit, dans le premier chapitre de la *Genèse*, la consécration de ces grandes lois. Il y a plus, dans la distinction génésiaque de la lumière et du soleil, la physique constate une de ses grandes découvertes. En présence de ces signes évidents de vérité qui forment le caractère général de la création biblique, il faut aimer la dispute pour concentrer son attention sur des détails restés obscurs, et pour ne pas se dire intérieurement sous l'impression générale du récit : *Digitus Dei est hic*, la vérité de Dieu est là.

I

M. WILSON : L'ÉGLISE DE L'AVENIR.

Il y a quelques années ont eu lieu à Genève des *séances* dites *historiques*, dans le but de raffermir l'Église calviniste ébranlée jusque dans ses dernières assises par le mouvement rationaliste. Zurich, l'un des centres du radicalisme religieux en Suisse, et dont l'Université peut, à bon droit, être considérée comme l'une des succursales de Tubingue, a conquis à ses doctrines une partie de la jeunesse génevoise. Le vieux calvinisme s'est inquiété et il a tenté de réorganiser son Église sur une base *évangélique*. Pendant plu-

Digitized by Google

sieurs années on a publié une série de brochures auxquelles on donnait le nom de *séances historiques*. C'était en effet à l'histoire que les écrivains demandaient les principes nouveaux d'après lesquels ils voulaient restaurer leur Église ruinée. On s'accordait assez bien au début lorsqu'il s'agissait de montrer les caractères divins du grand fait de l'établissement du christianisme; mais, lorsqu'on arriva à la chute du paganisme occidental, les calvinistes commencèrent à ne plus s'entendre; ils différèrent absolument sur un point essentiel. Selon le comte de Gasparin, l'Église devait reposer sur l'*individualisme*. Constantin, en rattachant le christianisme à l'État, introduisit dans l'Église le principe faux et tout païen du *multitudinisme*. En d'autres termes, M. Gasparin proclama la nécessité de la séparation totale de l'Église et de l'État. M. Bungener, quoique très-sévère aussi à l'égard de Constantin et de son œuvre, défendit le principe des Églises nationales.

M. Wilson prend occasion de cette querelle pour traiter la question. Il ne demeure point neutre au milieu du débat, et il se prononce sans hésitation pour les Églises nationales; il veut surtout maintenir celle d'Angleterre. L'œuvre matérielle d'Henri VIII et d'Élisabeth doit rester debout; le symbole de la foi doit seul disparaître.

Il faut avouer que c'est là de la part des auteurs des *Essais* une singulière prétention et une étrange inconséquence. Si le christianisme repose sur des faits que le critique ne peut admettre, s'il consiste dans des dogmes inconciliables avec la raison, s'il reconnaît une hiérarchie usurpée, on doit conclure, comme les philosophes du dix-huitième siècle, qu'il faut le détruire. Il faut, en ce cas, anéantir avec le catholicisme toutes les Églises nationales. Je comprends mieux dans son énergie brutale cette parole de Voltaire : *Écrasons l'infâme!* que cette parole inconséquente du livre des *Essais* : *Maintenons l'Église nationale de l'Angleterre.*

On voudrait supposer que l'ancien vicaire de Great-Staughton professe des doctrines moins opposées au christianisme que les autres auteurs des *Essais*, et que c'est au nom de principes plus chrétiens qu'il établit sa thèse. Car enfin il serait honteux de demander le maintien d'une Église placée en dehors de la vérité, uniquement à cause des avantages matériels qu'elle procure à ses ministres. M. Wilson ne songe pas assez à l'idée que fait naître la thèse qu'il soutient chez ceux qui, comme nous, ne connaissant point son désintéressement personnel, se demandent le motif secret d'une inconséquence manifeste.

Il est vrai que M. Wilson traite parfois avec honneur l'Église nationale d'Angleterre, et qu'il cherche, en toute occasion, à séparer sa cause de l'Église de Calvin, vouée, selon lui, à la destruction.

Digitized by Google

« L'Église de Genève, dit-il, ne peut présenter au monde les titres de l'Église d'Angleterre. Les raisons de celle-ci pénètrent profondément dans l'histoire de la nation la plus libre et la plus civilisée du monde. Son passé fait bien augurer de son avenir. L'Église d'Angleterre a vécu sous le rude Saxon, elle a échappé aux rapines des Normands, à l'oppression sanguinaire des barons; elle a survécu à la tyrannie des Tudors, triomphé des attaques des fanatiques, confondu la perfidie des Stuarts; elle a résisté à la fois à la haine et au patronage corrupteur, à la barbarie et à la mollesse des mœurs. Non, une Église qui a traversé de telles épreuves ne doit pas périr. »

Il ne peut être question que de la réformer.

Mais la réforme d'une Église ou d'une institution quelconque suppose qu'au milieu des erreurs et des abus il y a assez de vérité et de bien pour qu'on puisse les dégager du mal et du mensonge, absolument comme la restauration d'un édifice suppose des parties saines, bonnes à conserver. Cependant les *Essais* condamnent tout ce qui fait l'essence et le fondement du christianisme, les trente-neuf articles, aussi bien que les conciles de Trente et de Nicée. Que reste-t-il donc à réformer? A la place d'un symbole ils mettent une vague sentimentalité et nient tout le reste. On ne peut construire avec des éléments négatifs ou une matière essentiellement inconsistante.

II

COMMENT M. WILSON ENTEND LA RÉFORME DE L'ÉGLISE NATIONALE D'ANGLETERRE.

Loin de dégager de la confession anglicane quelque dogme au moyen duquel on pourrait peut-être conserver encore son nom, M. Wilson semble avoir cherché ce qui avait échappé à la critique destructive de ses collègues. Ainsi la nécessité de la foi chrétienne pour le salut lui paraît une absurdité rendue palpable par la considération du grand nombre de ceux qui sont restés étrangers au christianisme, soit en Amérique pendant quatorze siècles, soit aux Indes orientales, soit dans la Chine et dans l'Océanie. Ce fils des colons et des navigateurs anglais se raille des apôtres et des évangélistes qui s'imaginaient que de leur temps la bonne nouvelle avait été portée jusqu'aux confins du monde. (*Rom.*, x, 18; *Col.*, i, 23.) « Le peuple anglais, dit-il, qui le dimanche entend ses ministres exposer ces erreurs de l'Évangile, ne peut qu'en rire le lundi dans ses comptoirs d'où il correspond avec des peuples entiers, avec de grandes nations qui, au temps du Christ, avaient déjà bâti des villes, rédigé des codes de lois sociales et domestiques, exercé l'agriculture et le commerce, établi des sacerdoces, honoré les

Digitized by Google

morts et connu la sainteté des serments. Quelle relation existait-il entre l'Évangile et ces millions d'êtres humains? Leur ignorance leur est-elle donc imputable? Quand on entend parler en chaire de grâces accordées gratuitement à ceux-ci, refusées gratuitement à ceux-là, peut-on penser à autre chose qu'à un déni de l'égale justice qui convient à l'Être suprême[1]? Les apôtres et l'Évangile ont ici substitué à la vérité leurs conceptions inadéquates; ce n'est point là l'esprit de Dieu : *Dieu est vérité, mais l'homme est mensonge!* »

Enfin, M. Wilson nie l'authenticité des quatre Évangiles et en particulier de celui de saint Jean. — Eh bien, soit, les apôtres se sont trompés, les Évangiles sont des traditions et des opinions humaines; le Christ a erré, ou bien ses enseignements sont perdus : que faut-il en conclure? L'impossibilité démontrée du christianisme. Ainsi le veut la logique.

M. Wilson, par une contradiction étrange, veut néanmoins conserver l'Église anglicane. Elle n'aurait besoin, selon lui, que d'être réformée! Comment en entend-il la réforme?

Les réformateurs de tous les siècles, orthodoxes ou hérétiques, se sont toujours proposé de séparer dans l'Église ou dans les institutions particulières qu'ils voulaient restaurer les éléments de vérité, de justice et de vertu, des éléments contraires. Écarter l'erreur, le vice, le désordre; réunir et grouper ensemble les hommes d'une même pensée et d'une même volonté, afin de les préserver : telle a été la méthode suivie dans l'œuvre de toutes les réformations. Le bon sens, en effet, n'en indique pas d'autre. Est-ce ainsi que M. Wilson entend la réforme de l'Église anglicane? Il adopte une marche absolument contraire. Selon lui, les législateurs de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande ont donné à l'édifice une base trop étroite; il faut plus de largeur. Toutes les opinions comme toutes les passions doivent désormais trouver place au foyer de l'anglicanisme. L'Église ne doit rien

[1] La justice de Dieu ne l'oblige pas à être également libéral envers tous les hommes. La Providence départit les biens temporels inégalement et suivant une loi mystérieuse qui nous échappe : il en est de même des biens spirituels. Il suffit que Dieu soit bon envers tous. Non-seulement Dieu ne punira pas les infidèles qui auront involontairement ignoré le salut apporté par son Fils à la terre, mais encore il récompensera, suivant saint Thomas, leurs vertus naturelles. Juste envers tous, il lui plaît d'être libéral envers plusieurs. Le vicaire de Great-Staughton devrait mieux se rappeler cette parole du Christ aux ouvriers murmurateurs récompensés également pour un travail inégal : « *Parce que je suis bon, faut-il que vous soyez mauvais?* » Quant à l'expression de saint Paul, *confins de la terre*, elle indique les limites du monde connu des anciens. Nous ne voyons pas ce qu'elle a de répréhensible dans la bouche de l'apôtre qui parlait comme tous ses contemporains. S'il fallait rire ici, ce ne serait pas de saint Paul, mais de l'ancien vicaire de Great-Staughton et des commis de comptoirs anglais.

TIMBRE IMPERIAL SEINE 5 cent.
Digitized by Google

exclure, ni des fantaisies de l'esprit humain, ni des caprices de la volonté. Dans cette nouvelle Babel, la confusion des langues et des systèmes sera l'état normal et permanent. Chose étrange! la primitive Église fournit à M. Wilson l'idéal d'une pareille société religieuse. Rien ne montre mieux le degré d'aberration où peut conduire la falsification systématique de l'histoire en usage dans la nouvelle école.

Nous citons les incroyables paroles de M. Wilson :

« Nous en appelons, dit-il, aux plus anciens souvenirs de l'histoire ecclésiastique, aux Épîtres elles-mêmes de saint Paul, pour montrer que la primitive Église n'avait rien de commun avec le faux idéal de pureté de doctrine et de sainteté qu'on s'en est fait plus tard. Les vices des premiers chrétiens et les différences profondes de leurs croyances sont exposés par l'Apôtre lui-même. Le symbole de leur foi avait une élasticité que ne soupçonnent point ceux qui ne veulent le voir qu'à travers les symboles ecclésiastiques de nos jours.

« Les écoles théologiques prétendent que les dogmes qu'ils défendent ont été ceux des âges apostoliques. Les luthériens, par exemple, soutiennent que la foi justifiante est une doctrine prêchée par saint Paul, quoique bientôt méconnue et abandonnée après lui. Il est certain qu'aucune fraction considérable de l'Église ne l'a adoptée avant la réformation..... Un grand nombre de théologiens, parmi lesquels il faut citer le jésuite Pétau, établissent que la foi de Nicée ne se trouve explicitement dans aucun des Pères, et qu'on ne saurait la prouver par les textes de l'Écriture.

« L'état des croyances des premiers chrétiens ne répondait certainement guère à la haute idée qu'on s'en est faite. On s'imagine qu'ils ont été des modèles admirables de foi et de soumission, et que, plus on remonte vers la source chrétienne, plus les eaux de la doctrine sont limpides et pures. Il faut penser tout le contraire. La foi est d'autant plus indéterminée qu'elle est plus ancienne; si l'on compare le Nouveau Testament aux Épîtres, on trouve déjà les paroles des apôtres beaucoup plus dogmatiques que celles du Christ. Les évangiles ne contiennent que des préceptes moraux, si l'on excepte toutefois celui de saint Jean, écrit pour combattre les valentiniens et les montanistes, peut-être vers l'an 140. Il ne faut point se représenter le Christ comme un législateur, promulguant un ensemble de préceptes positifs, mais comme rempli sans mesure de l'esprit de Dieu qu'il répandait autour de lui et spécialement sur ceux qui écoutaient sa parole. Il en appelait à la conscience de chacun pour que celle-ci, dans sa liberté, devînt un élément actif pour l'ordre général du monde.

« On peut comprendre ce qu'était la primitive Église sous le rapport moral et doctrinal par les paroles de l'apôtre saint Paul dans les *Épîtres aux Corinthiens* (xv, 12) et *à Timothée* (ii). Il est évident qu'il y avait alors, dans la communauté chrétienne, des fidèles qui ne croyaient pas à la résurrection. C'étaient probablement des saducéens qui entraient dans l'Église avec leurs doutes, et même avec le refus de croire la résurrection des corps. La synagogue les admettait aussi bien que les pharisiens. Le Christ,

Digitized by Google

il est vrai, avait expressément enseigné la résurrection et combattu les saducéens; mais il ne les avait jamais traités comme des étrangers et surtout comme des excommuniés dans Israël, bien qu'ils n'admissent point ce dogme consolateur. Loin de là, il se montra beaucoup plus sévère contre les hypocrisies des pharisiens que contre les erreurs de doctrine des saducéens. Il nous est difficile aujourd'hui, avec nos habitudes exclusives, de croire qu'un chrétien puisse continuer d'être membre de l'Église, s'il nie le dogme de la résurrection. Il n'en fut pas ainsi dans ces premiers temps, ainsi que l'indiquent ces paroles de l'Apôtre : « Il en est « parmi nous qui ne croient pas à la résurrection des morts. » Les apôtres admettaient dans leurs réunions, au nombre des fidèles, des saducéens, ou même des païens nourrissant les préjugés qui éclatèrent dans l'aréopage, à l'occasion de la prédication de saint Paul. Le même apôtre assure, il est vrai, aux fidèles de Corinthe que le dogme de la résurrection est la pierre angulaire de la foi chrétienne; mais, malgré cela, il n'exclut pas les saducéens de la communauté chrétienne, il se borne à combattre et à réfuter leurs difficultés.

« D'autres fidèles vivaient et restaient aussi dans l'Église avec des mœurs dépravées. (I *Cor.*, xv, 19, 32.)

« Ainsi la tolérance de l'Église s'étendait alors à deux classes de chrétiens : à ceux qui étaient répréhensibles dans leur foi, et à ceux qui étaient répréhensibles dans leurs mœurs. Quelle fut la conduite de l'Apôtre? Il n'excommunia pas ceux qui niaient la résurrection. Il est vrai qu'il porta cette peine contre l'incestueux de Corinthe; mais ce ne fut que dans un cas extrême d'immoralité. Il faut reconnaître cependant que c'étaient là deux genres de très-mauvais chrétiens. La conversation de ceux qui causaient ainsi des divisions par le vice de leur foi ou par l'immoralité de leur vie devait être évitée; mais ils n'étaient point chassés de l'Église. On leur accordait toujours le nom de chrétiens. Les Églises formées par saint Paul admettaient donc au milieu de ceux qui étaient fidèles jusqu'au martyre ceux-là même qui formaient, avec les premiers, par leur foi et leurs mœurs, le plus étrange contraste. Faudrait-il, de nos jours, organiser des Églises nationales sur des bases plus sévèrement limitées? La sentence judiciaire de l'excommunication était extrêmement rare dans les âges apostoliques. Il y avait sans doute une distinction entre les bons et les mauvais chrétiens; mais ce n'était point l'autorité ecclésiastique qui prononçait judiciairement sur ces différences par un acte public. La conscience et l'opinion de chacun déterminaient ces jugements. »

Avons-nous besoin de dire que cette étrange peinture de la primitive Église est démentie de la manière la plus formelle par le frais et beau tableau de mœurs chrétiennes tracé par saint Luc; n'est-ce pas dans les épîtres de saint Paul lui-même, et notamment dans les épîtres citées par M. Wilson, que la théologie catholique trouve précisément la justification de l'excommunication en usage dans l'Église, pour cause d'hérésie ou de crime notoire? Nous ne pouvons entrer

Digitized by Google

dans ce genre de discussion. Il nous suffit d'avoir la pensée de M. Wilson.

Nous comprenons maintenant l'idéal qu'il se fait d'une Église nationale sous le rapport de la foi, et de la pureté des mœurs. Rien assurément ne semble plus absurde.

Laissons M. Wilson développer à son aise le plan de l'Église qu'il a rêvée.

Il faudrait, selon lui, réduire beaucoup l'élément hiérarchique, essentiel sans doute à toute société, mais beaucoup trop développée même au sein du protestantisme.

« Une Église nationale ne doit pas être nécessairement hiérarchique dans le sens extrême et superstitieux du mot. Le principe hiérarchique doit être tempéré par une large dose d'individualisme. C'est la combinaison de ces deux éléments opposés qui peut maintenir une société dans l'état d'une vigoureuse santé. Trop d'importance attachée à l'ordre hiérarchique conduira aux superstitions romaines, touchant la succession apostolique, la grâce du ministère et l'influence sacramentelle et surnaturelle. L'individualisme tout seul, confondant ensemble le fidèle et le ministre, détermine un spiritualisme sans direction comme sans vie. C'est une juste conciliation de ces deux éléments, tempérés l'un par l'autre, qui établit des rapprochements harmonieux entre le fidèle et le ministre. Ni l'un ni l'autre n'est transformé en *hiérarque* souverain des idées et des mœurs, et la société chrétienne ne redoutera pas plus les excès de la démocratie que ceux d'un sacerdoce en soutane, enorgueilli de l'onction sacramentelle, prétendue ineffaçable. On arriverait à cet accord parfait de deux éléments rivaux, en s'affranchissant des liens d'un dogmatisme trop étroit. »

Mais où sera le lien de la société chrétienne transformée en république par M. Wilson? Sera-ce la Bible ? Non ; car, selon lui, la Bible n'est point inspirée. Semblable à un bon livre quelconque de morale, elle contient la parole de Dieu ; mais elle n'est pas cette parole. Le vicaire de Great-Staughton combat avec une véritable passion l'idolâtrie anglaise de la Bible, qu'il appelle *scripturalisme*.

« Une tradition protestante semble, dit-il, avoir prévalu parmi nous, d'après laquelle les mots de l'Écriture seraient pénétrés d'une vertu surnaturelle à l'aide de laquelle le vrai sens des mots se révélerait tout seul à ceux mêmes qui, par leur défaut d'éducation, seraient incapables de le saisir. Il n'y a pas de livre, à la vérité, si riche en expressions qui s'adressent à toutes les intelligences ; mais, malgré cela, il est difficile de distinguer les passions et les erreurs qui forment comme la croûte grossière de la Bible, d'avec la pure lumière que cette croûte enveloppe. Qui discernera avec certitude l'élément humain et les erreurs multipliées qui sont renfermées dans la Bible, de la doctrine éternelle qu'elle contient? »

Digitized by Google

La loi de la société chrétienne ne sera pas non plus ni les trente-neuf articles, ni le rituel des prières de l'Église anglicane.

« Les définitions de foi, dit M. Wilson, imposées aux ministres anglicans, constituent un réseau dont les mailles sont trop étroites pour arrêter la subtilité d'esprit du théologien moderne. Pourquoi, d'ailleurs, la liberté religieuse accordée au clergé serait-elle au-dessous de la liberté laissée, en pareille matière, aux citoyens sur le sol généreux de la Grande-Bretagne? Un ministre en sait plus en matière de théologie que la grande majorité des laïques les mieux informés. C'est d'ailleurs méconnaître étrangement la nature de l'esprit humain, que d'ignorer que deux ministres anglicans ne s'entendront jamais complétement. Est-il possible même qu'un esprit qui pense conserve la même manière de voir en religion pendant les diverses périodes et les transformations inévitables de la vie? En tout cas, il est clair qu'il est nécessaire aujourd'hui de faire disparaître plus d'une entrave à la pensée dans le sein de l'Église anglicane. »

M. Wilson discute, l'un après l'autre, ceux des trente-neuf articles qui paraissent les plus embarrassants pour le libre penseur qui les a jurés, et montre, par des commentaires artificieux, comment on peut en décliner le sens naturel et obligatoire. Finalement, il émet le vœu de l'abrogation de toute confession de foi imposée, afin, dit-il, de ne point priver l'Église nationale de l'appui que lui apporteraient en y entrant les ministres de toutes les sectes chrétiennes présentes et futures. Ainsi l'Église nationale proposée par M. Wilson est une société religieuse sans symbole fixe, sans hiérarchie positivement constituée, sans livres inspirés, sans rituel obligatoire, une Babel dont personne n'est exclu, ni pour cause de doctrine, ni pour cause de mœurs. C'est ce pêle-mêle sans nom que le vicaire de Great-Staughton appelle une Église. Ainsi il ne devrait rien rester de l'œuvre d'Henri VIII et d'Élisabeth. Nous nous trompons : M. Wilson veut la continuation d'une importante chose, nous voulons dire celle des gros bénéfices et des traitements du clergé anglican. L'Église nationale de l'avenir doit toujours être largement dotée. M. Coleridge, le père de l'*Église large*, l'avait ainsi compris. « Il faut, dit-il, que l'usufruit de la nationalité circule librement parmi toutes les familles de la nation. »

« On a fait, dit M. Wilson, des objections contre le budget du clergé. On a dit que les traitements nuisaient aux rapports désirables entre le peuple et le ministre, en rendant celui-ci trop indépendant de celui-là, et en tarissant les sources de la libéralité. Il serait difficile peut-être de savoir quel serait le plus grand mal pour un ministre d'être en toutes choses indépendant de ses paroissiens ou d'en dépendre absolument; mais il est faux de dire que la dotation du clergé le rende indépendant. Il est sujet de la loi ecclésias-

Digitized by Google

tique, et surtout de l'opinion. Le ministre non doté est dans une triste sujétion ; il dépend, non-seulement de l'opinion publique, mais surtout des dispositions variables de ses coreligionnaires. Qui n'a entendu les lamentations fréquentes qui transpirent parmi les non-conformistes, à l'occasion du peu de fixité de leur position et de l'incertitude de la rémunération de leur clergé? Laissez à l'Église d'Angleterre sa magnifique dotation, qui allége les charges du peuple, en le dispensant presque entièrement de contribuer à nourrir son clergé. On a dit que l'Église du Royaume-Uni était la plus riche de l'Europe, ce qui probablement n'est pas vrai; mais, quoi qu'il en soit, c'est l'Église où le peuple contribue le moins à l'entretien du culte, et où chacun est le plus libre de diriger le cours de ses libéralités du côté des malheureux. »

Il est triste qu'un livre aussi fier et aussi indépendant que celui des *Essays* conclue en demandant la continuation des scandaleux traitements des opulents dignitaires de l'Église anglicane. Il est vrai que la question menace, dit-on, d'être sérieusement agitée dans le Parlement de la Grande-Bretagne. Mais un peu moins de souci de la question d'argent n'aurait point déparé un manifeste aussi libéral. « L'usufruit de la nationalité doit largement circuler, dit M. Coleridge, parmi toutes les familles de la nation. » Cette phrase nous a fait penser aux pauvres catholiques irlandais, bon gré, mal gré, associés à la nationalité anglaise et si déshérités de ses avantages. Ce serait trop, assurément, que de proposer à messieurs de l'Église anglicane de partager avec leurs frères d'au delà du canal Saint-Georges l'or abondant qui circule dans leurs mains; mais j'aimerais les voir revendiquer la liberté de conscience avec le désintéressement dont les catholiques anglais leur ont donné, dans tant de circonstances, un mémorable exemple.

Ne discutons point les titres de l'*Église large* aux priviléges qu'elle réclame. C'est l'affaire du gouvernement anglais, dont elle veut s'affranchir, de s'enquérir des services qu'elle est à même de rendre en propageant dans le peuple le scepticisme de sa doctrine [1].

[1] Nous ne savons ce qu'il adviendra du traitement réclamé par l'*Église large*. En attendant, deux procès sont, dit-on, intentés en ce moment contre les auteurs des *Essays* : l'un contre M. William au nom de l'évêque de Salisbury; l'autre contre un autre écrivain des *Essays* au nom d'une réunion de laïques alliés pour combattre la *nouvelle hérésie*. Le tribunal ecclésiastique devant lequel ils auront probablement à comparaître est appelé *Court of arches*. D'une part, une souscription est ouverte pour subvenir aux frais considérables des procès d'une part par les *orthodoxes*, et d'autre part par les hétérodoxes. Un procès ecclésiastique est excessivement dispendieux en Angleterre, et il faut être très-riche pour avoir raison en matière de dogme.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Il ne nous reste qu'à terminer en quelques mots l'exposition du livre des *Essays*.

C'est avec satisfaction que nous voyons notre tâche accomplie. Il est aussi pénible de tracer le tableau des erreurs contre la foi qu'il est consolant de peindre les vertus qu'elle inspire. Mais les deux choses sont utiles. Saint Athanase a décrit la sainteté des Pères du désert et saint Irénée a exposé l'histoire des hérésies.

Nous redirons en finissant ce que nous avons dit en commençant : notre but a été, en exposant un livre qui résume les attaques dirigées présentement contre l'Église non-seulement en Angleterre, mais aussi en France, et on peut dire dans toute l'Europe, d'inquiéter un peu les catholiques endormis dans une oisive sécurité, et de leur signaler un danger qui demande à être repoussé. Nous sommes la sentinelle qui, fidèle à sa mission, a crié dans la nuit. Simple vedette en Israël, nous avons le devoir de répondre aux chefs des tribus et aux peuples lorsqu'ils nous disent : *Custos, quid de nocte?* Il faut qu'une armée s'éclaire pour se bien garder. Je n'ai si soigneusement signalé l'ennemi que parce que j'ai la conviction profonde qu'il peut être vaincu dans les positions nouvelles ou anciennes qu'il prend en face de nous. Mais il convient aux catholiques de se mettre enfin à l'œuvre : ce n'est point le dédain, encore moins l'injure qui assureront la victoire. Autant que je l'ai pu, j'ai indiqué le principe des réponses que je ne pouvais développer : il faudrait un gros livre pour réfuter tant d'erreurs. Nous nous proposons un jour de les combattre en détail.

M. Temple, dans l'*Éducation du monde*, représente ceux-là qui exagèrent l'idée du progrès et exaltent leur siècle sans prudence comme sans mesure. Est-ce donc aux hommes de ce temps-ci, enfiévrés, pour ainsi dire, par l'amour de l'or, du luxe et des plaisirs, alors que l'idée de Dieu tend de plus en plus chez eux à s'identifier avec celle de la nature, alors qu'une méditation de Descartes, un chapitre de métaphysique de Leibnitz ou une élévation de Bossuet leur donne la migraine ou le vertige, est-ce à de tels hommes qu'il faut dire : « Vous êtes de grandes intelligences et de grands cœurs ; vous n'avez plus besoin ni de l'*exemple* qui entraîne, ni de la *loi* qui, en

Digitized by Google

montrant le but, fournit le moyen d'y atteindre? » M. Temple est la dupe ou le flatteur de son siècle.

M. William, dans l'exposé des travaux de M. Bunsen, et M. Jowett, dans son travail sur l'interprétation du *Nouveau Testament*, représentent une autre classe d'enthousiastes et de dupes, ceux d'une science assez jeune encore pour être modeste, la *critique biblique*. L'étude comparée des langues, l'exploration des littératures sacrées des brahmanes, des bouddhistes et des parsis, le déchiffrement de quelques inscriptions, la découverte de certains monuments, ont exalté leurs prétentions. Sans déférer assez à l'autorité de la tradition, et, on peut dire aussi, à la prudence et au bon sens, ils se sont crus assez habiles pour changer tout ce que nos pères nous ont appris de la Bible, et assigner à chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament une date, une origine, une interprétation nouvelles. Quand ces érudits seront un peu calmés, ils voudront user des admirables instruments d'investigation qu'ils ont entre les mains d'une manière plus sobre et plus utile ; et il faudra, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'ils reconnaissent dans la Bible un livre à part, s'élevant par l'inspiration qui l'a dictée, par sa morale, sa doctrine, ses promesses, sa divine beauté, au-dessus de tous les autres, incomparablement au-dessus des *Védas*, du *Lotus de la bonne loi* et de l'*Avesta*. Mais le devoir des catholiques est, pour hâter ce moment, de s'initier à cet ordre de questions, et de se mettre en état de montrer, à l'aide de la philologie, de l'archéologie, de la tradition, et surtout avec le secours des lumières divines émanant de l'Église, foyer immortel de vérité, la vanité des hypothèses et les illusions d'une science qui s'égare. Point de témérité, mais point de crainte : la fronde de David terrassa le géant.

Le naturalisme de M. Powel, qui place les lois de la nature au-dessus de Dieu, n'a aucune chance de triompher de l'instinct religieux de l'homme, qui a besoin de croire au libre et paternel gouvernement de la Providence. Ils ne détruiront point le cri d'une invincible logique affirmant que le législateur peut suspendre ou modifier, pour des fins dignes de lui, la loi qu'il a posée.

Les difficultés élevées contre l'accord de la Bible et de la science paraîtront ridicules et puériles à nos neveux. Ceux-ci comprendront mieux que nous que l'Écriture sainte se meut dans une sphère entièrement distincte de celle de la science, et ne peut jamais être assimilée à un Mémoire de l'Institut. Ce n'est point la Bible qu'il faut accuser, mais ceux qui interprètent si mal son rapide et prophétique langage.

Enfin M. Wilson, acculé au nihilisme, nous montre par où l'humanité sera sauvée. Elle sera sauvée du rationalisme par les excès du rationalisme. L'humanité a besoin de croire, a besoin d'adorer, a besoin de prier, a besoin d'espérer sur cette terre d'épreuves où elle a

Digitized by Google

tant à souffrir : eh bien, le rationalisme tue jusque dans son dernier germe la foi, l'adoration, l'espérance, indestructibles besoins du cœur de l'homme de bien.

On a dit avec raison que le protestantisme se résumait dans une négation. On l'a dit dans un temps où beaucoup d'éléments chrétiens avaient été conservés dans les confessions de foi des novateurs; mais combien ce jugement n'est-il pas justifié par les développements logiques du protestantisme contemporain ! Qu'est devenu le christianisme entre les mains des fils de Luther et des continuateurs de l'œuvre d'Henri VIII? Est-ce encore une religion? Est-ce même une doctrine?

En altérant la forme catholique du christianisme, on a été conduit à nier l'œuvre divine du christianisme lui-même. Qu'on le sache bien, le mouvement destructif ne s'arrêtera point là. Le rationalisme n'effacera pas les croyances chrétiennes sans altérer la notion même de Dieu. Qu'on se rappelle M. Powel substituant à un Dieu suprême régulateur du monde, des forces aveugles et fatales. Les philosophes sont fiers de leurs doctrines spiritualistes ; mais c'est une question de savoir si ces doctrines, puisées au sein du christianisme, pourront se maintenir sans lui, entre les deux écueils de l'idéalisme et du matérialisme panthéistiques. Sur la pente fatale où l'*Église large* pousse l'Angleterre, celle-ci glissera, sous l'influence de ses habitudes positives et mercantiles, plus vite que tout autre peuple, dans le gouffre du panthéisme matérialiste où se débat aujourd'hui l'Allemagne.

Avions-nous raison de dire, en commençant notre travail sur le livre des *Essays*, que l'Église anglicane ferait mieux d'aviser à la position lamentable où elle se trouve aujourd'hui que de railler les embarras nécessairement passagers du pontife romain? Le successeur de saint Pierre peut sans doute être obligé de quitter encore une fois le Vatican ; mais ce malheur, s'il arrive, laissera le chef obéi de l'Église catholique, plus vénérable que jamais au milieu de ses infortunes, régir la grande communauté chrétienne à la tête d'une forte hiérarchie sacerdotale, entouré de milliers de prêtres dont la foi n'est point entamée, environné de fidèles innombrables, qui se presseront avec d'autant plus d'amour et d'élan autour de leur père commun que l'orage sera plus violent. Les catholiques verront renaître au dehors le calme qui n'a jamais abandonné leur cœur. Mais comment l'Angleterre retrouvera-t elle la foi qu'elle aura perdue[1]?

[1] Nous ne parlons ici que de l'Angleterre; mais nous pourrions appliquer les mêmes paroles aux Églises protestantes de France également en voie de dissolution. Les écrivains du *Lien* déclarent leur adhésion aux doctrines de l'Église large ; eux aussi veulent fonder une Église sans symbole et sans hiérarchie. (Voyez le n° 33 du *Lien* du 17 août 1861.)

Digitized by Google

Nous ne pouvons mieux terminer ce travail sur l'Église anglicane que par cette citation d'un auteur protestant, M. Ruskin, bien connu en Angleterre. Pourra-t-on nous accuser d'exagération, lorsque les protestants eux-mêmes, plus vivement que nous encore, proclament les mêmes conclusions?

« L'Église catholique, dit le publiciste dans son livre *Modern Painters*, exerce sur le monde un grand et réel pouvoir. Elle dispose à toute heure des sacrifices volontaires, de l'or, du temps et de la pensée de ses fidèles, parlant hardiment et solennellement, n'abandonnant pas un atome de pouvoir par l'effet du doute ou de la crainte, sincère en beaucoup de choses assurément, croyant en elle-même et acceptée par la foi. Cette autorité féconde en œuvres, grandiose, harmonieuse, mystérieuse, peut être obéie ou contestée, mais non dédaignée.

« L'Église anglicane, au contraire, contestable et discréditée, ne croyant pas en elle-même, n'exerçant son autorité qu'avec hésitation, attentive à discerner le degré où elle peut la faire accepter, reculant, au besoin se dégageant, disputant, usant de subterfuges; en proie non à des déchirements violents, mais ruinée par des dislocations partielles et la chute continuelle de ses murs croulants, ne valant la peine ni d'être obéie ni d'être combattue par une jeunesse à la fois ignorante et clairvoyante, ne mérite que le dédain et le mépris, bien que le dôme magnifique élevé à sa gloire se détache au loin sur les brouillards de la Tamise, comme le campanile de Saint-Marc domine les eaux des lagunes. Mais Saint-Marc règne sur la vie; Saint-Paul de Londres règne sur la mort et domine un cimetière. »

FIN.

Digitized by Google

TABLE

PREMIÈRE PARTIE. — Vues générales.

I. Introduction. 1
II. Les sept écrivains des *Essays*. 5
III. L'Église large. 7
IV. M. Temple : L'éducation du monde. 10
V. M. William : La Bible et le christianisme selon M. Bunsen. 11

SECONDE PARTIE. — Discussions spéciales.

I. M. Pattison : Les apologistes chrétiens au dix-huitième siècle. 33
II. Les apologistes de la première période : Warburton, Tilloston, Whately, Buttler, etc. 38
III. Les apologistes de la seconde période : Lardner, Paley, etc. 50
IV. Les conclusions de M. Pattison. 54

M. Powel : Les Miracles. 35

I. Pourquoi et comment les auteurs des *Essays* reviennent aux discussions du dix-huitième siècle sur les miracles. 35
II. Les miracles déclarés impossibles par M. Powel, au nom de la science du dix-neuvième siècle. 38
III. Les miracles peuvent-ils être constatés?. 42
IV. Les miracles ne prouvent-ils rien?. 44

M. Jowett : de l'interprétation de la Bible. 50

I. Comment M. Jowett apprécie l'histoire de l'exégèse. 51
II. Que faut-il entendre par l'inspiration de la Bible?. 56
III. Comment M. Jowett s'excuse de publier ses opinions sur la Bible. . . . 62

M. Godwin : La géologie et la Bible. 91

I. Comment M. Godwin pose la question. 92
II. Exposé des faits admis communément aujourd'hui par les géologues. . . 94
III. Interprétation du premier chapitre de la *Genèse* selon M. Godwin. . . . 98
IV. Que faut-il penser du système de conciliation proposé par le docteur Buckland?. 102
V. Système proposé par Hugh Miller. 107
VI. Comment se concilient parfaitement la Bible et la géologie. 114

I. M. Wilson : L'Église de l'avenir. 118
II. Comment M. Wilson entend la réforme de l'Église nationale d'Angleterre. 120

Conclusion. 127

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google